

U d/of OTTAWA



39003002649670

---

PARIS. — L. MARETHEUX, IMPRIMEUR, 1, RUE CASSETTE.

---

ŒUVRES POÉTIQUES

DE

MALHERBE

PRÉCÉDÉES DE

LA VIE DE MALHERBE PAR RACAN

ET SUIVIES

DES LETTRES CHOISIES

---

NOUVELLE ÉDITION

AVEC UNE PRÉFACE PAR M. LOUIS MOLAND

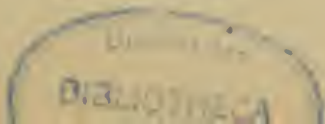
---

PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

1974



PQ

1819

AG

1874

## PRÉFACE

On sait quel grand rôle Malherbe joue dans l'histoire de notre poésie. Boileau l'a gravé dans toutes les mémoires :

Enfin Malherbe vint, et, le premier en France,  
Fit sentir dans les vers une juste cadence,  
D'un mot mis en sa place enseigna le pouvoir,  
Et réduisit la muse aux règles du devoir.  
Par ce sage écrivain la langue réparée  
N'offrit plus rien de rude à l'oreille épurée.  
Les stances avec grâce apprirent à tomber,  
Et le vers sur le vers n'osa plus enjamber.  
Tout reconnut ses lois; et ce guide fidèle  
Aux auteurs de ce temps sert encor de modèle.  
Marchez donc sur ses pas; aimez sa pureté,  
Et de son tour heureux imitez la clarté.

La critique, depuis Boileau jusqu'à nos jours, n'a fait que développer ce texte et le démontrer.

Malherbe commença par imiter ce qu'il devait plus tard réformer. Le premier poëme qu'il publia, *les Larmes de saint Pierre*, est une imitation du Tansillo, poëte italien, tout rempli de faux orne-

ments et de pénibles recherches d'expressions. Quelques beaux traits cependant méritent d'être signalés :

Et celui qui, chétif, aux misères succombe,  
 Sans vouloir autre bien que celui de la tombe,  
 N'ayant qu'un jour à vivre, il ne peut l'achever !

Et parlant des martyrs, il les montre accueillis  
 dans le ciel par toute la cour du paradis :

Voyant Dieu devant eux en ses bras les attendre,  
 Et pour leur faire honneur les Anges se lever !

On pouvait enfin deviner déjà, à quelques passages d'un tour puissant et vigoureux, l'auteur des grandes odes qui sont nos premiers modèles de haute poésie.

En 1559, Malherbe adresse à Du Périer ces stances célèbres : « Ta douleur, Du Périer, sera donc éternelle, etc. » Il avait alors quarante-quatre ans. Peu de temps après, vers 1605, Henri IV le fait venir à Paris, se l'attache par une pension, et le gentilhomme normand commence aussitôt sa double tâche de réformateur et de poète. Il s'attaque à l'école de Ronsard, fait la guerre à l'abus de l'érudition et aux pastiches de l'antiquité, proscrit les patois, se vantant d'avoir dégasconné la cour de Henri IV. Il devient le réparateur de la langue et il impose à la versification une discipline nouvelle et plus sévère,

interdisant l'hiatus, rendant la césure obligatoire, condamnant l'enjambement et les rimes à l'hémistiche, prohibant les élisions, rétablissant l'article, réglant enfin la prosodie, et, comme on l'a dit, montant, en artiste habile, l'instrument dont Corneille devait tirer des accords sublimes et Racine des accords mélodieux. Il ne fixa pas seulement les conditions de l'art d'écrire en vers, il influa considérablement sur la direction nouvelle du langage et sur les destinées de la prose française qui, grâce à ses leçons, deviendra plus juste, plus ferme, plus châtiée et mesurée. Enfin, en tout genre et en toute matière, la vérité de ce que lui écrivait Racan fut universellement reconnue : « Je sais que votre jugement est si généralement approuvé, que c'est renoncer au sens commun que d'avoir des opinions contraires aux vôtres. »

Il ne se contenta point de la critique. Il ne se borna pas à donner les préceptes, il donna aussi des exemples. Le premier chef-d'œuvre qu'il produisit fut la *Prière pour le roi allant en Limousin*, composée en 1605, à la date de la conspiration du comte d'Auvergne.

Un malheur inconnu glisse parmi les hommes,  
 Qui les rend ennemis du repos où nous sommes :  
 La plupart de leurs vœux tendent au changement ;  
 Et comme s'ils vivoient des misères publiques,  
 Pour les renouveler ils font tant de pratiques  
 Que qui n'a point de peur n'a point de jugement.

Puis parlant de Henri IV :

Il n'a point son espoir au nombre des armées,  
 Étant bien assuré que ces vaines fumées  
 N'ajoutent que de l'ombre à nos obscurités :  
 L'aide qu'il veut avoir, c'est que tu le conseilles;  
 Si tu le fais, Seigneur, il fera des merveilles,  
 Et vaincra nos souhaits par nos prospérités.

. . . . .  
 La terreur de son nom rendra nos villes fortes,  
 On n'en gardera plus ni les murs, ni les portes,  
 Les veilles cesseront au sommet de nos tours;  
 Le fer, mieux employé, cultivera la terre,  
 Et le peuple qui tremble aux frayeurs de la guerre,  
 Si ce n'est pour danser, n'orra<sup>1</sup> plus de tambours.

La France n'avait pas encore entendu de vers si pleins, si graves et si achevés. On peut signaler encore l'ode sur l'heureux succès du voyage de Sedan :

Enfin après les tempêtes, etc.,

que Malherbe lui-même estimait la meilleure de toutes; et celle sur l'attentat du 19 décembre 1605 :

Que direz-vous, races futures, etc.,

qui éveilla, dit-on, le génie de La Fontaine.

Toutes ses pièces, à partir de cette époque, ont, du reste, une valeur à peu près égale. Son œuvre finale, son chant suprême, est cette ode prophétique sur la prochaine reddition de la Rochelle :

Donc un nouveau labour à tes armes s'apprête;  
 Prends ta foudre, Louis! etc.

1. *N'orra*, n'entendra, du verbe *ouïr*.



Elle éclate comme une fanfare guerrière, et elle est tout entière de l'inspiration la plus haute. Elle se termine par ce magnifique témoignage qu'il se rend à lui-même :

Ceux à qui la chaleur ne bout plus dans les veines,  
En vain dans les combats ont des soins diligents ;  
Mars est comme l'Amour, ses travaux et ses peines  
Veulent de jeunes gens.

Je suis vaincu du temps, je cède à ses outrages ;  
Mon esprit seulement, exempt de sa rigueur,  
A de quoi témoigner en ses derniers ouvrages  
Sa première vigueur.

Les puissantes faveurs dont Parnasse m'honore  
Non loin de mon berceau commencèrent leur cours ;  
Je les possédai jeune, et les possède encore  
A la fin de mes jours.

Quels fiers accents ! Il a plusieurs fois exprimé ce sentiment de juste orgueil par lequel il se séparait de la foule des poètes et se plaçait, d'autorité, parmi les maîtres immortels.

Il a dit une autre fois :

Apollon à portes ouvertes  
Laisse indifféremment cueillir  
Les belles feuilles toujours vertes  
Qui gardent les noms de vieillir ;  
Mais l'art d'en faire des couronnes  
N'est pas sa de toutes personnes,  
Et trois ou quatre seulement,  
Au nombre desquels on me range,  
Peuvent donner une louange  
Qui demeure éternellement.

Malherbe, en écrivant ces vers, sentait que le réformateur pouvait approuver le poète ; il est beau d'avoir tenu un langage si superbe, quand on ne s'est point trompé, et que la postérité ne vous dément pas. Et, en effet, ni ces belles odes, ni quelques stances auxquelles Boileau songeait sans doute quand il disait :

**Les stances avec grâce apprirent à tomber ;**

ni certaines paraphrases des psaumes (celle notamment du psaume cxxviii : *Sæpe expugnaverunt me*), ne périront jamais ; ces morceaux de grand style conservent encore une beauté qui n'a point vieilli après plus de deux siècles, et qui par conséquent ne doit point se flétrir.

On a remarqué avec raison que l'épistolier, dans Malherbe, complète le poète d'une manière presque indispensable. On ne le peut apprécier qu'imparfaitement, si, par exemple, l'on n'a point sous les yeux la lettre à Balzac où il définit les droits et les devoirs de la critique, si l'on n'a pas lu surtout son mémorable éloge du cardinal de Richelieu, adressé à M. de Mentin en 1626, où on le voit appliquer son grand sens à tout autre chose qu'à peser des syllabes et s'élever aux plus hautes vues de l'histoire.

Ainsi considéré dans tout ce qu'il a produit de meilleur et d'à jamais durable, Malherbe nous ap-

paraît digne de l'hommage de Boileau et égal à sa renommée. « Quelque résistance que nous faisons, dit M. Désiré Nisard, par la solitude, par la lecture des chefs-d'œuvre, par la droiture et le naturel de nos actions, au tour d'imagination de notre époque, le passager, l'éphémère nous atteignent jusque dans la retraite la plus opiniâtre; et si nous tenons assez ferme pour n'être pas arrachés à notre naturel, il est difficile que nous n'en soyons pas fréquemment distraits. Qu'à l'un de ces moments-là Malherbe nous tombe sous la main, d'où vient que nous sommes si surpris de cette vivacité, de cette verdure du sexagénaire, de ces vérités qui ont reçu leur forme dernière, de ce style si précis, si noble, si frappant; si ce n'est de ce que Malherbe nous a rendus à notre naturel, qui est pour nous l'éternelle nouveauté? Le mérite de ces poésies est donc le même qu'au temps où, pour la première fois, elles parurent; c'est d'être nouvelles. Nos pères y ont admiré ce que nous y admirons encore aujourd'hui : l'esprit français entrant enfin dans sa virilité, et une langue poétique conforme à sa nature et à ses destinées. »

Il nous reste à donner quelques explications sur la nouvelle édition que nous publions. Les œuvres poétiques sont complètes. Nous n'avons pas adopté l'ordre chronologique qui a prévalu dans quelques éditions récentes; il jette dans le

recueil du poète trop de confusion. Il nous a paru qu'il suffisait d'établir cet ordre dans chacun des genres principaux. Nous reconnaissons combien la question de date est ici importante : aussi avons-nous soin de donner à chaque pièce la date de sa première publication, et, autant que possible, en note, la date où elle a été composée. De plus, une table où toutes les pièces sont rangées chronologiquement permet d'embrasser l'élaboration successive de l'œuvre et rend faciles les recherches que le lecteur voudrait faire à ce point de vue.

La Vie de Malherbe par son élève et son ami Racan est placée en tête du recueil. C'est un usage traditionnel auquel peu d'éditeurs ont manqué. Quelques légères suppressions portent sur des passages trop libres et d'ailleurs sans intérêt.

Enfin, les œuvres poétiques sont suivies d'un choix des lettres les plus remarquables, sans lesquelles on n'aurait, comme nous l'avons dit, qu'une connaissance imparfaite de l'homme et de l'écrivain. Dans ce double élément, inégal sans doute, mais pourtant essentiel, on a tout Malherbe, tout ce qui peut servir à l'intelligence de son rôle et à la considération de son talent.

LOUIS MOLAND.

# VIE DE MALHERBE

PAR RACAN

Messire François de Malherbe naquit à Caen en Normandie, environ l'an 1555. Il étoit de l'illustre maison de Malherbe Saint-Agnan, qui a porté les armes en Angleterre sous un duc Robert de Normandie, et s'étoit rendue plus illustre en Angleterre qu'au lieu de son origine, où elle s'étoit tellement rabaisée que le père dudit sieur de Malherbe n'étoit qu'accessour à Caen. Il se fit de la religion un peu avant que de mourir. Son fils, dont nous parlons, en reçut un si grand déplaisir, qu'il se résolut de quitter son pays, et s'alla habituer en Provence, à la suite de M. le Grand Prieur, qui en étoit gouverneur. Alors il entra en sa maison à l'âge de dix-sept ans, et le servit jusques à ce qu'il fut assassiné par Artiviti<sup>1</sup>.

Pendant son séjour en Provence, il s'insinua aux bonnes grâces de la veuve d'un conseiller et fille d'un président, dont je ne sais point les noms<sup>2</sup>, qu'il épousa

1. Artiviti.

2. Malherbe de Carliots.

depuis, et en eut plusieurs enfants, qui sont tous morts avant lui. Les plus remarquables, ce sont une fille qui mourut de la peste à l'âge de cinq ou six ans, laquelle il assista jusques à la mort, et un fils qui fut tué malheureusement à l'âge de vingt-sept ans par M. de Piles.

Les actions les plus remarquables de sa vie, et dont je me puis souvenir, sont que pendant la Ligue lui et un nommé la Roque, qui faisoit joliment des vers et qui est mort à la suite de la reine Marguerite, poussèrent M. de Sully deux ou trois lieues si vertement qu'il en a toujours gardé du ressentiment contre le sieur de Malherbe, et c'étoit la cause, à ce qu'il disoit, qu'il n'avoit jamais su avoir de bienfaits du roi Henri IV pendant que le sieur de Sully a été dans les finances.

Je lui ai aussi ouï conter plusieurs fois qu'en un partage de fourrage ou butin qu'il avoit fait, il y eut un capitaine d'infanterie assez fâcheux qui le maltraita d'abord jusques à lui ôter son épée, ce qui fut cause que ce capitaine eut, pour un temps, les rieurs de son côté; mais enfin ayant fait en sorte de ravoir son épée, il obligea ce capitaine insolent d'en venir aux mains avec lui, et d'abord lui donna un coup d'épée au travers du corps qui le mit hors du combat, et fit tourner la chance, et tous ceux qui l'avoient méprisé retournèrent de son côté.

Il m'a encore dit plusieurs fois qu'étant habitué à Aix depuis la mort de M. le Grand Prieur, son maître, il fut commandé de mener deux cents hommes

de pied devant la ville de Martigues, qui étoit infectée de contagion, et que les Espagnols assiégeoient par mer et les Provençaux par terre pour empêcher qu'ils ne communiquassent le mauvais air, et qui la tinrent assiégée par lignes de communication si étroitement, qu'ils réduisirent le dernier vivant à mettre le drapeau noir sur la ville devant que de lever le siège. Voilà ce que je lui ai ouï dire de plus remarquable en sa vie avant notre connoissance.

Son nom et son mérite furent connus de Henri le Grand par le rapport avantageux que lui en fit M. le cardinal du Perron. Un jour le Roi lui demanda s'il ne faisoit plus de vers; il lui dit que depuis qu'il lui avoit fait l'honneur de l'employer en ses affaires, il avoit tout à fait quitté cet exercice, et qu'il ne falloit point que personne s'en mêlât après M. de Malherbe, gentilhomme de Normandie, habitué en Provence; qu'il avoit porté la poésie françoise à un si haut point que personne n'en pouvoit jamais approcher.

Le Roi se ressouvint de ce nom de Malherbe; il en parloit souvent à M. des Yveteaux, qui étoit alors précepteur de M. de Vendôme. Ledit sieur des Yveteaux, toutes les fois qu'il lui en parloit, lui offroit de le faire venir de Provence; mais le Roi, qui étoit ménager, craignoit que, le faisant venir de si loin, il seroit obligé de lui donner récompense, du moins de la dépense de son voyage; ce qui fut cause que M. de Malherbe n'eut l'honneur de faire la révérence au Roi que trois ou quatre ans après que M. le cardinal du Perron lui en eut parlé; et par occasion étant venu à

Paris pour ses affaires particulières, M. des Yveteaux prit son temps pour donner avis au Roi de sa venue, et aussitôt il l'envoya querir. C'étoit en l'an 1605. Comme il étoit sur son parlement pour aller en Limousin, il lui commanda de faire des vers sur son voyage; ce qu'il fit et les lui présenta à son retour. C'est cette excellente pièce qui commence :

O Dieu, dont les bontés de nos larmes touchées...

Le Roi trouva ces vers si admirables qu'il désira de le retenir à son service, et commanda à M. de Bellegarde de le garder jusques à ce qu'il l'eût mis sur l'état de ses pensionnaires. M. de Bellegarde lui donna sa table, et l'entretint d'un homme et d'un cheval, et mille livres d'appointements.

Ce fut où Racan, qui étoit lors page de la chambre sous M. de Bellegarde, et qui commençoit à rimailier de méchants vers, eut la connoissance de M. de Malherbe, de qui il a appris ce qu'il a témoigné depuis savoir de la poésie françoise, ainsi qu'il l'a dit plus amplement en une lettre qu'il a écrite à M. Conrart.

Cette connoissance et l'amitié qu'il contracta avec M. de Malherbe dura jusques à sa mort, arrivée en 1628, quatre ou cinq jours<sup>1</sup> avant la prise de la Rochelle, comme nous dirons ci-après.

A la mort d'Henri le Grand, arrivée en 1610, la reine Marie de Médicis donna cinq cents écus de pension à

1. Treize jours.



M. de Malherbe, ce qui lui donna moyen de n'être plus à charge à M. de Bellegarde. Depuis la mort d'Henri le Grand il a fort peu travaillé, et je ne sache que les odes qu'il a faites pour la Reine mère, quelques vers de ballet, quelques sonnets au Roi, à Monsieur et à des particuliers, et la dernière pièce qu'il fit avant que de mourir, qui commence :

Donc un nouveau labeur...

Pour parler de sa personne et de ses mœurs, sa constitution étoit si excellente que je me suis laissé dire par ceux qui l'ont connu en sa jeunesse que ses sueurs avoient quelque chose d'agréable comme celles d'Alexandre.

Sa conversation étoit brusque; il parloit peu, mais il ne disoit mot qu'il ne portât; en voici quelques-uns :

Pendant la prison de M. le Prince, le lendemain que M<sup>me</sup> la Princesse, sa femme, fut accouchée de deux enfants morts, pour avoir été incommodée de la fumée qu'il faisoit en sa chambre au bois de Vincennes, il trouva un conseiller de Provence de ses amis en une grande tristesse chez M. le garde des sceaux du Vair; il lui demanda la cause de son affliction. Le conseiller lui répond que les gens de bien ne pouvoient avoir de joie après le malheur qui venoit d'arriver de la perte de deux princes du sang par les mauvaises couches de M<sup>me</sup> la Princesse. M. de Malherbe lui repartit ces propres mots : « Monsieur, monsieur, cela ne vous doit point affliger; ne vous souciez que de bien servir, vous ne manquerez jamais de maître. »

Une autre fois, un de ses neveux l'étoit venu voir au retour du collège, où il avoit été neuf ans. Après lui avoir demandé s'il étoit bien savant, il lui ouvrit son *Ovide*, et convia son neveu de lui en expliquer quelques vers ; à quoi son neveu se trouvant empêché, après l'avoir laissé tâtonner un quart d'heure avant que de pouvoir expliquer un mot de latin, M. de Malherbe ne lui dit rien, sinon : « Mon neveu, croyez-moi, soyez vaillant : vous ne valez rien à autre chose. »

Un jour, dans le Cercle<sup>1</sup>, quelque homme prude, en l'abordant, lui fit grand éloge de M<sup>me</sup> la marquise de Guercheville, qui étoit alors présente comme dame d'honneur de la Reine, et après lui avoir conté toute sa vie et la constance qu'elle avoit eue aux poursuites amoureuses du feu roi Henri le Grand, il conclut son panégyrique par ces mots, en la montrant [à M. de Malherbe : « Voilà ce qu'a fait la vertu. » ] M. de Malherbe, sans hésiter, lui montra de la même sorte la connétable de Lesdiguières, qui avoit son placet auprès de la Reine, et lui dit : « Voilà ce qu'a fait le vice. »

Un gentilhomme de ses parents faisoit tous les ans des enfants à sa femme, dont M. de Malherbe se plaignoit, en lui disant qu'il craignoit que cela n'apportât de l'incommodité à ses affaires, et qu'il n'eût pas le moyen de les élever selon leur condition ; à quoi le parent lui répondit qu'il ne pouvoit avoir trop d'enfants pourvu qu'ils fussent gens de bien. M. de Malherbe lui dit fort sèchement qu'il n'étoit point de cet avis, et qu'il aimoit

<sup>1</sup> C'est-à-dire au cercle de la Reine.

mieux manger un chapon avec un voleur qu'avec trente capucins.

Quand son fils fut assassiné par M. de Piles, il alla exprès au siège de la Rochelle en demander justice au Roi, de qui n'ayant pas eu toute la satisfaction qu'il espéroit, il disoit tout haut dans la cour d'Estrees, qui étoit alors le logis du Roi, qu'il vouloit demander le combat contre M. de Piles. Des capitaines des gardes et autres gens de guerre se sourioient de le voir à cet âge parler d'aller sur le pré, et le sieur de Racan, comme son ami, le voulut tirer à part pour lui donner avis qu'il se faisoit moquer de lui, et qu'il étoit ridicule, à l'âge de soixante-treize ans qu'il avoit, de se battre contre un jeune homme de vingt-cinq ans. Sans attendre qu'il achevât sa remontrance, il lui répliqua brusquement : « C'est pour cela que je le fais : je hasarde un sol contre une pistole. »

Une année que la Chandeleur avoit été un vendredi, ayant gardé quelque reste de gigot du mouton du jeudi, dont il faisoit une grillade le samedi matin, sur les sept à huit heures, et comme après la Chandeleur l'Église ne permet plus de manger de viande le samedi, le sieur de Racan, entrant dans sa chambre à l'heure qu'il faisoit ce repas extraordinaire, lui dit : « Quoi, monsieur, vous mangez de la viande? Notre-Dame n'est plus en couche. » M. de Malherbe se contenta de lui répondre assez brusquement, à son ordinaire, que les dames ne se levoient pas si matin.

Sa façon de corriger son valet étoit assez plaisante. Il lui donnoit dix sols par jour, qui étoient honnêtement

en ce temps-là, pour sa vie, et vingt écus de gages; et quand son valet l'avoit fâché, il lui faisoit une remontrance en ces termes : « Mon ami, quand on a offensé son maître, on offense Dieu; et quand on offense Dieu, il faut, pour avoir l'absolution de son péché, jeûner et donner l'aumône; c'est pourquoi je retiendrai cinq sols de votre dépense, que je donnerai aux pauvres à votre intention, pour l'expiation de vos péchés. »

Étant allé visiter M<sup>me</sup> de Bellegarde au matin, un peu après la mort du maréchal d'Ancre, comme on lui dit qu'elle étoit allée à la messe, il demanda si elle avoit encore quelque chose à demander à Dieu, après qu'il avoit délivré la France du maréchal d'Ancre.

Un jour que M. de Mésiriac, avec deux ou trois de ses amis, lui apporta un livre d'arithmétique d'un auteur grec nommé Diophante, que M. de Mésiriac avoit commenté, et ses amis lui louant extraordinairement ce livre, comme un travail fort utile au public, M. de Malherbe leur demanda s'il feroit amender le pain et le vin.

Il fit presque une même réponse à un gentilhomme de la religion qui l'importunoit de controverse, lui demandant pour toute réplique si on boiroit de meilleur vin, et si on vivroit de meilleur blé à la Rochelle qu'à Paris.

Il n'estimoit aucun des anciens poètes françois, qu'un peu Bertaut; encore disoit-il que ses stances étoient *nichil au dos*<sup>1</sup>, et que pour trouver une pointe à la fin, il faisoit les trois premiers vers insupportables.

1. • *Nichil au dos*, rapporte le *Dictionnaire de Trévoux*, s'est dit, suivant Henri Estienne, des pourpoints dont le devant étoit de velours et

Il avoit été ami de Regnier le satirique, et l'estimoit en son genre à l'égal des Latins; mais la cause de leur divorce arriva de ce qu'étant allés dîner ensemble chez M. Desportes, oncle de Regnier, ils trouvèrent que l'on avoit déjà servi les potages. M. Desportes reçut M. de Malherbe avec grande civilité, et offrant de lui donner un exemplaire de ses *Psaumes* qu'il avoit nouvellement faits, il se mit en devoir de monter en sa chambre pour l'aller querir. M. de Malherbe lui dit qu'il les avoit déjà vus, que cela ne valoit pas qu'il prit la peine de remonter, et que son potage valoit mieux que ses *Psaumes*. Il ne laissa pas de dîner avec M. Desportes, sans se dire mot, et aussitôt qu'ils furent sortis de table, ils se séparèrent et ne se sont jamais vus depuis. Cela donna lieu à Regnier de faire la satire contre Malherbe, qui commence :

Rapin, le favori, etc.

Il n'estimoit point du tout les Grecs, et particulièrement il s'étoit déclaré ennemi du galimatias de Pindare.

Pour les Latins, celui qu'il estimoit le plus étoit Stace, qui a fait la *Thébaïde*, et après, Sénèque le Tragique, Horace, Juvénal, Ovide, Martial.

Il estimoit fort peu les Italiens, et disoit que tous les

le derrière d'une étoffe de vil prix, et a été appliqué généralement à toutes les choses qui avoient un bel extérieur, auquel l'intérieur ne répondoit point. • *Nichil* est une forme souvent employée dans la basse latinité pour *nil*.

Le *Nichil au des* n'étoit autre que le vêtement depuis appelé gilet.

sonnets de Pétrarque étoient à *la grecque*, aussi bien que les épigrammes de M<sup>lle</sup> Gournay <sup>1</sup>.

Il se faisoit presque tous les jours, sur le soir, quelque petite conférence, où assistoient particulièrement Colomby, Maynard, Racan, Dumoustier et quelques autres dont les noms n'ont pas été connus dans le monde; et [un jour], un habitant d'Aurillac, où Maynard étoit alors président, vint heurter à la porte en demandant : « Monsieur le président est-il point ici? » Cela obligea M. de Malherbe à se lever brusquement pour courir répondre à cet habitant : « Quel président demandez-vous? Apprenez qu'il n'y a point ici d'autre président que moi. »

Quelqu'un lui disant que M. Gaumin avoit trouvé le secret d'entendre le sens de la langue punique, et qu'il y avoit fait le *Pater noster*, il dit à l'heure même assez brusquement, à son ordinaire : « Je m'en vais tout à cette heure y faire le *Credo*; » et à l'instant il prononça une douzaine de mots qui n'étoient d'aucune langue, en disant : « Je vous soutiens que voilà le *Credo* en langue punique : qui est-ce qui pourroit dire le contraire? »

Il s'opiniâtra fort longtemps avec un nommé M. de la Loy à faire des sonnets licencieux <sup>2</sup>. Colomby n'en voulut jamais faire et ne les pouvoit approuver. Racan

1. Le *Menagiana* rapporte que, Racan ayant reproché aux épigrammes de M<sup>lle</sup> de Gournay de manquer de pointe, celle-ci répondit qu'il ne fallait pas prendre garde à cela, que c'étaient des épigrammes à la grecque.

2. Irréguliers, c'est-à-dire « dont les deux quatrains ne sont pas sur mesmes rimes, » ajoute Pellisson, qui a cité ce passage en l'abrégeant.

en fit un ou deux, mais ce fut le premier qui s'en ennuya : et comme il en vouloit divertir M. de Malherbe, en lui disant que ce n'étoit pas un sonnet si l'on n'observoit les regles ordinaires de rimer les deux premiers quatrains, M. de Malherbe lui disoit : « Eh bien, monsieur, si ce n'est un sonnet, c'est une sonnette. » Toutefois à la fin il s'ennuya, et n'y a eu que Maynard, de tous ses écoliers, qui a continué à en faire jusques à la mort. M. de Malherbe les quitta lui-même, lorsque Colomby ni Racan ne l'en persécutoient plus. C'étoit son ordinaire de s'acheurter d'abord contre le conseil de ses amis, ne voulant pas être pressé, pour y revenir après que l'on ne l'en pressoit plus.

Il avoit aversion contre les fictions poétiques, et en lisant une épître de Regnier à Henri le Grand qui commence :

Il étoit presque jour, et le ciel souriant...

et où il feint que la France s'enleva en l'air pour parler à Jupiter et se plaindre du misérable état où elle étoit pendant la Ligue, il demandoit à Regnier en quel temps cela étoit arrivé, et disoit qu'il avoit toujours demeuré en France depuis cinquante ans et qu'il ne s'étoit point aperçu qu'elle se fût enlevée de sa place.

Il avoit un frère aîné<sup>1</sup> avec lequel a toujours été en procès, et comme un de ses amis le plaignoit de cette mauvaise intelligence, et que c'étoit un malheur assez ordinaire d'avoir procès avec ses proches, M. de Mal-

1. Lisez jûiné; car Malherbe étoit l'aîné de la famille.

herbe lui dit qu'il ne pouvoit pas en avoir avec les Turcs et les Moscovites, avec qui il n'avoit rien à partager.

Il perdit sa mère environ l'an 1615, qu'il étoit âgé de plus de soixante ans, et comme la Reine mère envoya un gentilhomme pour le consoler, il dit à ce gentilhomme qu'il ne pouvoit se revancher de l'honneur que lui faisoit la Reine qu'en priant Dieu que le Roi son fils pleurât sa mort aussi vieux qu'il pleuroit celle de sa mère.

Il ne pouvoit souffrir que les pauvres, en demandant l'aumône, dissent : « Noble gentilhomme ; » et disoit que cela étoit superflu, et que s'il étoit gentilhomme il étoit noble.

Quand les pauvres lui disoient qu'ils prioient Dieu pour lui, il leur répondoit qu'il ne croyoit pas qu'ils eussent grand crédit envers Dieu, vu le mauvais état auquel il les laissoit en ce monde, et qu'il eût mieux aimé que M. de Luynes ou quelque autre favori lui eût fait la même promesse.

Un jour que M. de Termes reprenoit Racan d'un vers qu'il a changé depuis, où il y avoit, parlant d'un homme champêtre :

Le labeur de ses bras rend sa maison prospère,

Racan lui répondit que M. de Malherbe avoit usé de ce mot *prospère* de la même sorte en ce vers :

O que la fortune prospère...



M. de Malherbe, qui étoit présent, lui dit assez brusquement : « Eh bien, mort-Dieu! si je fais un pet, en voulez-vous faire un autre? »

Quand on lui montrait quelques vers où il y avoit des mots superflus et qui ne servoient qu'à la mesure ou à la rime, il disoit que c'étoit une bride de cheval attachée avec une aiguillette.

Un homme de robe longue, de condition, lui apporta des vers assez mal polis, qu'il avoit faits à la louange d'une dame, et lui dit, avant que de les lui montrer, que des considérations l'avoient obligé à faire ces vers. M. de Malherbe les lut avec mépris, et lui demanda, après qu'il eut achevé, s'il avoit été condamné à être pendu ou à faire ces vers-là, parce que à moins de cela il ne devoit point exposer sa réputation en produisant des ouvrages si ridicules.

. . . . .

S'étant vêtu un jour extraordinairement, à cause du grand froid qu'il faisoit, il avoit encore étendu sur sa fenêtre trois ou quatre aunes de frise verte, et comme on lui demanda ce qu'il vouloit faire de cette frise, il répondit brusquement, à son ordinaire : « Je pense qu'il est avis à ce froid qu'il n'y a plus de frise dans Paris; je lui montrerai bien que si. »

En ce même temps, ayant mis à ses jambes une si grande quantité de bas, presque tous noirs, qu'il ne se pouvoit chausser également qu'avec des jetons, Racan arriva en sa chambre comme il étoit en cet état-là, et lui conseilla, pour se délivrer de la peine de se servir de jetons, de mettre à chacun de ses bas un ruban de

quelque couleur, ou une marque de soie qui commençât par une lettre de l'alphabet, comme au premier un ruban ou une lettre de soie amarante, au second un bleu, au troisième un cramoisi, et ainsi des autres. M. de Malherbe approuva le conseil et l'exécuta à l'heure même, et le lendemain, venant dîner chez M. de Bellegarde, en voyant Racan il lui dit, au lieu de bonjour : « J'en ai jusques à l'L; » de quoi tout le monde fut fort surpris, et Racan même eut de la peine à comprendre d'abord ce qu'il vouloit dire, ne se souvenant pas alors du conseil qu'il avoit donné, pour expliquer cette énigme.

Il disoit aussi à ce propos que Dieu n'avoit fait le froid que pour les pauvres et pour les sots, et que ceux qui avoient le moyen de se faire bien chauffer et bien habiller ne devoient point souffrir de froid.

Quand on lui parloit des affaires d'État, il avoit toujours ce mot en la bouche, qu'il a mis dans l'épître liminaire de Tite-Live adressée à M. de Luynes : qu'il ne falloit point se mêler de la conduite d'un vaisseau où l'on n'étoit que simple passager.

Un jour que le roi Henri le Grand montra à M. de Malherbe la première lettre que le feu roi Louis XII<sup>e</sup> lui avoit écrite, et M. de Malherbe y ayant remarqué qu'il avoit signé *Loïs* sans *u* pour *Louis*, il demanda assez brusquement au Roi si M. le Dauphin avoit nom *Loïs*? De quoi le Roi se trouvant étonné, voulut savoir la cause de cette demande. Alors M. de Malherbe lui fit voir qu'il avoit signé *Loïs*, et non pas *Louis*. Cela donna sujet d'envoyer querir celui qui montroit à

écrire à M. le Dauphin, pour lui enjoindre de lui faire mieux orthographier son seing avec un *u*, et c'est pour-quoi M. de Malherbe disoit qu'il étoit cause que le feu Roi avoit nom *Louis*.

Comme les états généraux se tenoient à Paris, il y eut une grande contestation entre le tiers état et le clergé, qui donna sujet à cette belle harangue de M. le cardinal du Perron, et cette affaire s'échauffant, les évêques menaçoient de se retirer et de mettre la France en interdit. M. de Bellegarde entretenant M. de Malherbe de l'appréhension qu'il avoit d'être excommunié, M. de Malherbe lui dit, pour le consoler, qu'au contraire il s'en devoit réjouir, et que, devenant tout noir, comme sont les excommuniés, cela le délivreroit de la peine qu'il prenoit tous les jours à se peindre la barbe et les cheveux.

Une autre fois il disoit à M. de Bellegarde : « Vous faites bien le galant et l'amoureux des belles dames; lisez-vous encore à livre ouvert? » qui étoit sa façon de parler pour dire s'il étoit toujours prêt à les servir. M. de Bellegarde lui dit qu'oui; à quoi M. de Malherbe répondit en ces mots : « Pardieu! monsieur, j'aimerois mieux vous ressembler de cela que de votre duché et patrie. »

Un jour Henri le Grand lui montra des vers qu'on lui avoit donnés, qui commençoient :

Toujours l'heur & la gloire  
Soyent à votre côté!  
De vos faits la mémoire  
Dure à l'éternité!

M. de Malherbe, sur-le-champ, et sans en lire davantage, les retourna en cette sorte :

Que l'épée et la dague  
Soient à votre côté;  
Ne courez point la bague  
Si vous n'êtes botté;

et là-dessus se retira sans faire aucun jugement.

Je ne sais si le festin qu'il fit à six de ses amis et où il faisoit le septième pourroit avoir place en sa vie. D'abord il n'en avoit prié que quatre, savoir : M. de Fouqueroles, enseigne ou lieutenant aux gardes du corps; M. de la Masure, gentilhomme de Normandie, qui étoit à la suite de M. de Bellegarde, M. de Colomby et M. Patris : ce dernier est à présent au service de S. A. R.<sup>1</sup>, capitaine de son château de Limours. Mais le jour de devant que se dût faire le festin, Yvrande et Racan revinrent de Touraine, de la maison de Racan, venant descendre chez M. de Malherbe. A l'heure même qu'il les vit, il commanda à son valet d'acheter encore deux chapons, et les pria de dîner chez lui. Enfin, pour le faire court, tout le festin ne fut que de sept chapons bouillis, dont il leur en fit servir à chacun un, outre celui qu'il garda pour lui, et leur dit : « Messieurs, je vous aime tous également ; c'est pourquoi je vous veux traiter de même, et ne veux point que vous ayez d'avantage l'un sur l'autre. »

Tout son contentement étoit d'entretenir ses amis particuliers, comme Racan, Colomby, Yvrande et autres,

1. Gaston, duc d'Orléans.

du mépris qu'il faisoit de toutes les choses que l'on estime le plus dans le monde. En voici un exemple : il disoit souvent à Racan que c'étoit folie de se vanter d'être d'une ancienne noblesse, et que plus elle étoit ancienne, plus elle étoit douteuse, et qu'il ne falloit qu'une femme lascive pour pervertir le sang de Charlemagne et de saint Louis ; que tel qui se pensoit être issu d'un de ces grands héros étoit peut-être venu d'un valet de chambre ou d'un violon. . . . .

Il ne s'épargnoit pas lui-même en l'art où il excelloit, et disoit souvent à Racan : « Voyez-vous, monsieur, si nos vers vivent après nous, toute la gloire que nous en pouvons espérer est qu'on dira que nous avons été deux excellents arrangeurs de syllabes, et que nous avons eu une grande puissance sur les paroles, pour les placer si à propos chacune en leur rang, et que nous avons été tous deux bien fous de passer la meilleure partie de notre âge en un exercice si peu utile au public et à nous, au lieu de l'employer à nous donner du bon temps, ou à penser à l'établissement de notre fortune. »

Il avoit aussi un grand mépris pour tous les hommes en général, et après avoir fait le récit du péché de Caïn et de la mort d'Abel son frère, il disoit : « Voilà un beau début ! Ils n'étoient que trois ou quatre au monde et il y en a un qui a tué son frère ! Que pouvoit espérer Dieu des hommes après cela pour se donner tant de peine de les conserver ? N'eût-il pas mieux fait d'en éteindre dès l'heure l'engeance pour jamais ? »

C'étoient les discours ordinaires qu'il avoit avec ses plus familiers amis; mais ils ne se peuvent exprimer avec la grâce qu'il les prononçoit, parce qu'ils tiroient leur plus grand ornement de son geste et du ton de sa voix.

M. l'archevêque de Rouen l'ayant prié de dîner chez lui pour entendre le sermon qu'il devoit faire en une église proche de son logis, aussitôt que M. de Malherbe eut dîné il s'endormit dans une chaire <sup>1</sup>, et comme Monsieur de Rouen le pensa réveiller pour le sermon, il le pria de l'en dispenser en lui disant qu'il dormiroit bien sans cela.

Il parloit fort ingénument de toutes choses, et avoit un grand mépris pour les sciences, particulièrement pour celles qui ne servent que pour le plaisir des yeux et des oreilles, comme la peinture, la musique et même la poésie, encore qu'il y fût excellent; et un jour comme Bordier se plaignoit à lui qu'il n'y avoit des récompenses que pour ceux qui servoient le Roi dans les armées et dans les affaires d'importance, et que l'on étoit trop ingrat à ceux qui excelloient dans les belles-lettres, M. de Malherbe lui répondit que c'étoit faire fort prudemment, et que c'étoit sottise de faire des vers pour en espérer autre récompense que son divertissement, et qu'un bon poète n'étoit pas plus utile à l'État qu'un bon joueur de quilles.

Un jour qu'il se retiroit fort tard de chez M. de Bellegarde avec un flambeau allumé devant lui, il rencontra

1. *Chaire*, chaise, fauteuil

M. de Saint-Paul, gentilhomme de condition, parent de M. de Bellegarde, qui le vouloit entretenir de quelques nouvelles de peu d'importance ; il lui coupa court en lui disant : « Adieu, adieu, vous me faites ici brûler pour cinq sols de flambeau, et tout ce que vous me dites ne vaut pas six blancs. »

Dans ses *Heures*, il avoit effacé des litanies des saints tous les noms particuliers, et disoit qu'il étoit superflu de les nommer tous les uns après les autres, et qu'il suffiroit de les nommer en général : *Omnes sancti et sanctæ Dei, ora pro nobis.*

Il avoit aussi effacé plus de la moitié de son Ronsard et en cotoit à la marge les raisons. Un jour Yvandre, Racan, Colomby et autres de ses amis le feuillettoient sur sa table, et Racan lui demanda s'il approuvoit ce qu'il n'avoit point effacé : « Pas plus que le reste, » dit-il. Cela donna sujet à la compagnie, et entre autres à Colomby, de lui dire que si l'on trouvoit ce livre après sa mort, on croiroit qu'il auroit trouvé bon ce qu'il n'auroit point effacé, sur quoi il lui dit qu'il disoit vrai, et tout à l'heure acheva d'effacer tout le reste.

Il étoit assez mal meublé, logeant ordinairement en chambre garnie, et n'avoit que sept ou huit chaires de paille ; et comme il étoit fort visité de ceux qui aimoient les belles-lettres, quand les chaires étoient toutes remplies, il fermoit sa porte par dedans, et si quelqu'un y venoit y heurter, il lui crioit : « Attendez, il n'y a plus de chaires ; » et disoit qu'il valoit mieux ne les point recevoir que de leur donner l'incommodité d'être debout.

Il a toujours été fort adonné aux femmes, et se van-  
toit en sa conversation ordinaire de ses bonnes fortunes  
et des merveilles qu'il y avoit faites.

Un jour, en entrant dans l'hôtel de Sens, il trouva  
dans la salle deux hommes qui jouoient au trictrac, et  
qui disputant d'un coup, se donnoient tous deux au  
diable qu'ils avoient gagné. Au lieu de les saluer, il ne  
fit que dire : « Viens, diable, viens, tu ne saurois faillir :  
il y en a l'un ou l'autre à toi. »

Il y eut une grande contestation entre ceux qu'il  
appeloit du pays *d'adieuſias*, qui étoient tous ceux de  
delà la Loire, et ceux du pays de deçà, qu'il appela-  
du pays de *Dieu vous conduise* : savoir s'il falloit appeler  
le petit vase dont on se sert pour manger du potage une  
*cuiller* ou une *cuillère*. La raison de ceux du pays  
*d'adieuſias*, d'où étoit Henri le Grand, ayant été nourri  
en Béarn, étoit que *cuiller*, étant féminin, devoit avoir  
une terminaison féminine. Le pays de *Dieu vous con-  
duise* alléguoit, outre l'usage, que cela n'étoit pas sans  
exemple de voir des choses féminines qui avoient une  
terminaison masculine, entre autres une *perdrix*, un  
*met* à boulanger ou de pressoir. Enfin cette dispute  
dura si longtemps qu'elle obligea le Roi à en demander  
avis à M. de Malherbe, lequel ne craignit point de  
contester, et lui dire qu'il falloit dire *cuiller*, et non  
pas *cuillère*, et le renvoya aux crocheteurs du port au  
Foin, comme il avoit accoutumé; et comme le Roi ne  
se sentoit pas condamné du jugement de M. Malherbe,  
il lui dit ces mêmes mots : « Sire, vous êtes le plus  
absolu roi qui aye jamais gouverné la France, et si vous



ne sauriez faire dire deçà la Loire une cuillère. à moins que de faire défense, à peine de cent livres d'amende, de la nommer autrement. »

Un jour M. de Bellegarde, qui étoit, comme l'on sait, Gascon, lui envoya demander lequel étoit le mieux dit de *dépendé* ou *dépendu*; il répondit sur-le-champ que *dépendé* étoit plus françois, mais que *pendu*, *dépendu*, *rependu*, et tous les composés de ce vilain mot qui lui vinrent dans la bouche, étoient plus propres pour les Gascons.

Quand on lui demandoit son avis de quelque mot françois, il renvoyoit ordinairement aux crocheteurs du port au Foin, et disoit que c'étoient ses maîtres pour le langage; ce qui peut-être a donné lieu à Regnier de dire :

Comment! il faudroit donc, pour faire une œuvre grande  
Qui de la calomnie et du temps se défende,  
Et qui nous donne rang parmi les bons auteurs,  
Parler comme à Saint-Jean parlent les crocheteurs?

Un jour, il récitoit à Racan des vers qu'il avoit nouvellement faits, et après il lui en demanda son avis. Racan s'en excusa, lui disant qu'il ne les avoit pas bien entendus et qu'il en avoit mangé la moitié; dont se sentant piqué, parce qu'il étoit fâché de ce qu'on lui disoit un peu trop librement son défaut d'être bègue, il lui dit en colère : « Mort Dieu! si vous me fâchez, je les mangerai tous; ils sont à moi puisque je les ai faits; j'en puis faire ce que je voudrai. »

Il ne vouloit pas que l'on fît des vers qu'en sa langue

ordinaire, et disoit que nous n'entendions point la finesse des langues que nous n'avions apprises que par art; et à ce propos, pour se moquer de ceux qui faisoient des vers latins, il disoit que si Virgile et Horace venoient au monde, ils bailleroient le fouet à Bourbon et à Sirmond. . . . .

Il disoit souvent, et principalement quand on le reprochoit de ne suivre pas bien le sens des auteurs qu'il traduisoit ou paraphrasoit, qu'il n'apprêtoit pas les viandes pour les cuisiniers; comme s'il eût voulu dire qu'il se soucioit fort peu d'être loué des gens de lettres qui entendoient les livres qu'il avoit traduits, pourvu qu'il le fût des gens de la cour; et c'étoit de cette même sorte que Racan se défendoit de ses censures, en avouant qu'elles étoient fort justes, mais que les fautes qu'il lui reprochoit n'étoient connues que de trois ou quatre personnes qui le hantoient, et qu'il faisoit des vers pour être lus dans le cabinet du Roi et dans les ruelles des dames, plutôt que dans sa chambre ou dans celles des autres savants en poésie.

Il avouoit pour ses écoliers les sieurs de Touvant, Colomby, Maynard et de Racan. Il en jugeoit diversement, et disoit en termes généraux que Touvant faisoit fort bien des vers, sans dire en quoi il excelloit; que Colomby avoit fort bon esprit, mais qu'il n'avoit point le génie à la poésie; que Maynard étoit celui de tous qui faisoit le mieux les vers, mais qu'il n'avoit point de force et qu'il s'étoit adonné à un genre de poésie auquel il n'étoit pas propre, voulant dire ses épigrammes, et qu'il n'y réussiroit pas, parce qu'il n'avoit

pas assez de pointe ; pour Racan, qu'il avoit de la force, mais qu'il ne travailloit pas assez ses vers ; que le plus souvent, pour mettre une bonne pensée, il prenoit de trop grandes licences, et que de ces deux derniers on feroit un grand poëte.

La connoissance qu'avoit eue Racan avec M. de Malherbe étoit lorsqu'il étoit page de la chambre chez M. de Bellegarde, âgé au plus de dix-sept ans ; c'est pourquoi il respectoit toujours M. de Malherbe comme son père, et M. de Malherbe vivoit avec lui comme avec son fils. Cela donna sujet à Racan, à son retour de Calais, où il fut porter les armes en sortant de page, de demander avis à M. de Malherbe de quelle sorte il se devoit conduire dans le monde, et lui fit la déduction de quatre ou cinq sortes de vies qu'il pouvoit faire. La première et la plus honorable étoit de suivre les armes ; mais d'autant qu'il n'y avoit alors point de guerre qu'en Suède ou en Hongrie, il n'avoit pas moyen de la chercher si loin, à moins que de vendre tout son bien pour faire son équipage et les frais de son voyage.

La seconde étoit de demeurer dans Paris pour liquider ses affaires, qui étoient fort brouillées, et celle-là lui plaisoit le moins.

La troisième étoit de se marier, sur la créance qu'il avoit de trouver un bon parti dans l'espérance que l'on auroit de la succession de M<sup>me</sup> de Bellegarde, qui ne lui pouvoit manquer : à cela il disoit que cette succession seroit peut-être longue à venir, et que cependant, épousant une femme qui l'obligeroit, si elle étoit de mauvaise humeur il seroit contraint d'en souffrir.

Il lui proposoit aussi de se retirer aux champs à faire petit pot; ce qui n'eût pas été séant à un homme de son âge, et ce n'eût pas été vivre aussi selon sa condition.

Sur toutes ces propositions dont Racan lui demandoit conseil, M. de Malherbe, au lieu de lui répondre directement à sa demande, commença par une fable en ces mots :

« Il y avoit, dit-il, un homme âgé d'environ cinquante ans qui avoit un fils qui n'en avoit que treize ou quatorze. Ils n'avoient pour tous deux qu'un petit âne pour les porter en un long voyage qu'ils entreprenoient. Le premier qui monta sur l'âne, ce fut le père; mais après deux ou trois lieues de chemin, le fils commençant à se lasser, il le suivit à pied de loin et avec beaucoup de peine, ce qui donna sujet à ceux qui les voyoient passer de dire que ce bonhomme avoit tort de laisser aller à pied cet enfant qui étoit encore jeune, et qu'il eût mieux porté cette fatigue-là que lui. Le bonhomme mit donc son fils sur l'âne et se mit à le suivre à pied. Cela fut encore trouvé étrange par ceux qui les virent, lesquels disoient que ce fils étoit bien ingrat et de mauvais naturel, de laisser aller son père à pied. Ils s'avisèrent donc de monter tous deux sur l'âne, et alors on y trouvoit encore à dire : « Ils sont donc bien cruels, disoient  
 « les passants, de monter ainsi tous deux sur cette  
 « pauvre bête, qui à peine seroit suffisante d'en porter  
 « un seul. » Comme ils eurent ouï cela, ils descendirent tous deux de dessus l'âne et le touchèrent devant eux. Ceux qui les voyoient aller de cette sorte se moquoient

d'eux d'aller à pied se pouvant soulager d'aller l'un ou l'autre sur le petit âne. Ainsi ils ne surent jamais aller au gré de tout le monde; c'est pourquoi ils résolurent de faire à leur volonté, et laisser au monde la liberté d'en juger à sa fantaisie. Faites-en de même, dit M. de Malherbe à Racan pour toute conclusion; car quoi que vous puissiez faire, vous ne serez jamais généralement approuvé de tout le monde, et l'on trouvera toujours à redire en votre conduite. »

Encore qu'il reconnût, comme nous l'avons déjà dit, que Racan avoit de la force en ses vers, il disoit qu'il étoit hérétique en poésie, pour ne se tenir pas assez étroitement dans ses observations, et voici particulièrement de quoi il le blâmoit :

Premièrement, de rimer indifféremment aux terminaisons en *ant* et *ent*, comme *innocence* et *puissance*, *apparent* et *conquérant*, *grand* et *prend*; et vouloit qu'on rimât pour les yeux aussi bien que pour les oreilles. Il le reprenoit aussi de rimer le simple et le composé, comme *temps* et *printemps*, *sejour* et *jour*. Il ne vouloit pas aussi qu'il rimât les mots qui avoient quelque convenance, comme *montagne* et *campagne*, *défense* et *offense*, *père* et *mère*, *toi* et *moi*. Il ne vouloit point non plus que l'on rimât les mots qui dérivent les uns des autres, comme *admettre*, *commettre*, *promettre*, et autres, qu'il disoit qui dérivent de *mettre*. Il ne vouloit point encore qu'on rimât les noms propres les uns contre les autres, comme *Thessalie* et *Italie*, *Castille* et *Bastille*, *Alexandre* et *Lysandre*; et sur la fin il étoit devenu si rigide en ses rimes qu'il avoit

même peine à souffrir que l'on rimât les verbes de la termination en *er* qui avoient tant soit peu de convenance, comme *abandonner*, *ordonner* et *pardonner*, et disoit qu'ils venoient tous trois de *donner*. La raison qu'il disoit pourquoi il falloit plutôt rimer des mots éloignés que ceux qui avoient de la convenance est que l'on trouvoit de plus beaux vers en les rapprochant qu'en rimant ceux qui avoient presque une même signification; et s'étudioit fort à chercher des rimes rares et stériles, sur la créance qu'il avoit qu'elles lui faisoient produire quelques nouvelles pensées, outre qu'il disoit que cela sentoit son grand poëte de tenter les rimes difficiles qui n'avoient point encore été rimées. Il ne vouloit point qu'on rimât sur *malheur* ni *bonheur*, parce qu'il disoit que les Parisiens n'en prononçoient que l'*u*, comme s'il y avoit *malhur*, *bonhur*, et de le rimer à *honneur* il le trouvoit trop proche. Il ne vouloit non plus que l'on rimât à *flame*, parce qu'il l'écrivoit et le prononçoit ainsi avec deux *m* : *flamme*, et le faisoit long en le prononçant; c'est pourquoi il ne le pouvoit rimer qu'à *épigramme*. Il reprenoit aussi Racan quand il rimoit *qu'ils ont eu* avec *vertu* ou *battu*, parce qu'il disoit que l'on prononçoit à Paris *ont eu* en trois syllabes, en faisant une de l'*e* et l'autre de l'*u* du mot *eu*.

Outre les réprimandes qu'il faisoit à Racan pour ses rimes, il le reprenoit encore de beaucoup de choses pour la construction de ses vers, et de quelques façons de parler trop hardies qui seroient trop longues à dire, et qui auroient meilleure grâce dans un art poétique que dans sa vie. C'est pourquoi je me contenterai de

faire encore une remarque de ce point dont ils étoient en contestation.

Au commencement que M. de Malherbe vint à la cour, qui fut en 1605, comme nous avons déjà dit, il n'observoit pas encore de faire une pause au troisième vers des stances de six, comme il se peut voir en la Prière qu'il fit pour le Roi allant en Limousin, où il y a deux ou trois stances où le sens est emporté, et au psaume *Domine Dominus noster*, en cette stance et peut-être quelques autres dont je ne me souviens pas à présent :

Sitôt que le besoin excite son désir,  
 Qu'est-ce qu'en ta largesse il ne trouve à choisir?  
 Et par ton mandement. l'air, la mer et la terre  
                   N'entretiennent-ils pas  
 Une secrète loi de se faire la guerre  
 A qui de plus de mets fournira ses repas?

Il demeura toujours en cette négligence pendant la vie de Henri le Grand, comme il se voit encore en la pièce qui commence :

Que n'êtes-vous lassées,

en la seconde stance, dont le premier vers est :

Que ne cessent mes larmes,

qu'il fit pour M<sup>me</sup> la Princesse<sup>1</sup>, et je ne sais s'il n'a point encore continué cette négligence jusques en 1612,

1. C'est-à-dire pour le Roi amoureux de la princesse de Condé.

aux vers qu'il fit pour la place Royale : tant y a que le premier qui s'aperçut que cette observation étoit nécessaire pour la perfection des stances de six fut Maynard, et c'est peut-être la raison pour laquelle M. de Malherbe l'estimoit l'homme de France qui savoit le mieux faire des vers. D'abord Racan, qui jouoit un peu du luth et aimoit la musique, se rendit en faveur des musiciens, qui ne pouvoient faire leur reprise aux stances de six, s'il n'y avoit un arrêt au troisième vers. Mais quand M. de Malherbe et Maynard voulurent qu'aux stances de dix, outre l'arrêt du quatrième vers, on en fît encore un au septième, Racan s'y opposa, et ne l'a jamais presque observé. Sa raison étoit que les stances de dix ne se chantent presque jamais, et que quand elles se chanteroient on ne les chanteroit pas en trois reprises; c'est pourquoi il suffisoit d'une au quatrième. Voilà la plus grande contestation qu'il a eue contre M. de Malherbe et ses écoliers, et pourquoy on a été près de le déclarer hérétique en poésie.

M. de Malherbe vouloit aussi que les élégies eussent un sens parfait de quatre vers en quatre vers, même de deux en deux, s'il se pouvoit; à quoi jamais Racan ne s'est accordé.

Il ne vouloit point que l'on nombrât en vers des nombres vagues, comme *mille* ou *cent tourments*, et disoit assez plaisamment, quand il voyoit quelqu'un nombrer de cette sorte : « Peut-être n'y en avoit-il que quatre-vingt-dix-neuf. » Mais il estimoit qu'il y avoit de la grâce à nombrer nécessairement, comme en ce vers de Racan :



## Vieilles forêts, de trois siècles âgées.

C'est encore une des censures à quoi Racan ne se pouvoit rendre de ne point nombrer par cent ou par mille pour dire infiniment, et néanmoins il n'a osé s'en licencier que depuis sa mort.

A ce propos de nombrer, quand on lui disoit que quelqu'un avoit les fièvres en plurier, il demandoit aussitôt : « Combien en a-t-il de fièvres? »

Ses amis familiers, qui voyoient de quelle sorte il travailloit, disent avoir remarqué trois sortes de styles dans sa prose :

Le premier étoit en ses lettres familières, qu'il écrivoit à ses amis sans aucune préméditation, qui, quoique fort négligées, avoient toujours quelque chose d'agréable qui sentoit son honnête homme.

Le second étoit en celles où il ne travailloit qu'à demi, où l'on croit avoir remarqué beaucoup de dureté et de pensées indigestes qui n'avoient aucun agrément.

Le troisième étoit dans les choses que par un long travail il mettoit en leur perfection, où sans doute il s'élevoit beaucoup au-dessus de tous les écrivains de son temps.

Ces trois divers styles se peuvent remarquer en ses lettres familières à Racan et à ses autres amis, pour le premier; pour le second, en ses lettres d'amour, qui n'ont jamais été fort estimées; et pour le troisième, en la *Consolation à la princesse de Conti*, qui est presque le seul ouvrage de prose qu'il ait achevé.

Il se moquoit de ceux qui disoient qu'il y avoit du nombre en la prose, et disoit que de faire des périodes

nombreuses c'étoit faire des vers en prose. Cela a fait croire à quelques-uns que les *Épîtres de Sénèque* n'étoient point de lui, parce que les périodes en sont un peu nombreuses.

Celle pour qui il a fait des vers sous le nom de Caliste étoit la vicomtesse d'Auchy, dont le bel esprit a paru jusques à sa mort ; et sa Rodanthe étoit M<sup>me</sup> la marquise de Rambouillet. Voici la raison pourquoi il lui donna ce nom-là :

Un jour ils s'entretenoient Racan et lui de leurs amours qui n'étoient qu'amours honnêtes, c'est-à-dire du dessein qu'ils avoient de choisir quelque dame de mérite et de qualité pour être le sujet de leurs vers.

M. de Malherbe lui nomma M<sup>me</sup> de Rambouillet, et Racan M<sup>me</sup> de Termes, qui étoit alors veuve. Il se trouva que toutes deux avoient nom *Catherine*, savoir : la première, que M. de Malherbe avoit choisie, Catherine de Vivonne ; et celle de Racan, Catherine Chabot. Le plaisir que prit M. de Malherbe en cette conversation lui fit promettre d'en faire une Églogue, ou entretien de bergers, sous les noms de *Mélibée* pour lui et *Arcas* pour Racan, et je me suis étonné qu'il ne s'en est trouvé quelque commencement dans ses manuscrits, car je lui en ai ouï réciter près de quarante vers.

Prévoyant donc que ce même nom de *Catherine*, servant pour tous deux, feroit de la confusion dans cette Églogue qu'il se promettoit de faire, il passa tout le reste de l'après-dînée, avec Racan, à chercher des anagrammes sur ce nom qui eussent de la douceur pour mettre dans les vers ; ils n'en trouvèrent que trois : *Ar-*

*thénice*, *Éracinthe* et *Carinthée*. Le premier fut jugé le plus beau; mais Racan s'en étant servi dans sa pastorale, qu'il fit incontinent après, M. de Malherbe méprisa les deux autres, et prit Rodanthe, ne se souciant plus d'en prendre qui fussent anagrammes de *Catherine*.

M. de Malherbe étoit alors marlé et fort avancé en âge; c'est pourquoi son amour ne produisit que quelques vers, entre autres ceux qui commencent :

Chère beauté, que mon âme ravie, etc.,

et ces autres que Bolsset mit en air :

Ils s'en vont, ces rois de ma vie.

Il fit aussi quelques lettres sur le même nom de Rodanthe; mais Racan, qui avoit trente-quatre ans moins que lui, et qui étoit alors garçon, M<sup>me</sup> de Termes étant d'ailleurs veuve, il se trouva engagé à changer son amour poétique en une véritable et légitime, et fit quelques voyages en Bourgogne pour cet effet. C'est ce qui donna lieu à M. de Malherbe de lui écrire une lettre, où il y a des vers, pour le divertir de cette passion, sur ce qu'il avoit appris que M<sup>me</sup> de Termes se laissoit cajoler par M. Vignier, qui l'a épousée depuis; et quand il sut que Racan étoit résolu de se marier en son pays, il le manda aussitôt à M<sup>me</sup> de Termes, en une lettre qui est imprimée.

Il disoit, quand on lui parloit de l'enfer et du paradis : « J'ai vécu comme les autres, je veux mourir comme les autres, et aller où vont les autres. »

Il mourut à Paris, comme nous avons dit ci-devant, vers la fin du siège de la Rochelle, où Racan commandoit la compagnie de M. d'Effiat, ce qui fut cause qu'il n'assista point à sa mort et qu'il n'en a su que ce qu'il en a ouï dire à M. de Porchères d'Arbaud. Il ne lui a point celé que pendant sa maladie il n'eût eu beaucoup de difficulté à le faire résoudre de se confesser, lui disant qu'il n'avoit accoutumé de se confesser qu'à Pâques. Il étoit pourtant fort soumis aux commandements de l'Église, et quoiqu'il fût fort avancé en âge, il ne mangeoit pas volontiers de la viande aux jours défendus, sans permission; car ce qu'il en mangea le samedi d'après la Chandeleur, ce fut par mégarde. Il alloit à la messe toutes les fêtes et tous les dimanches, et ne manquoit point à se confesser et communier à Pâques, en sa paroisse. Il parloit toujours de Dieu et des choses saintes avec grand respect, et un de ses amis lui fit un jour avouer devant Racan qu'il avoit une fois fait vœu d'aller d'Aix à la Sainte-Baume tête nue, pour la maladie de sa femme. Néanmoins il lui échappoit quelquefois de dire que la religion des honnêtes gens étoit celle de leur prince; et il avoit souvent ces mots à la bouche. à l'exemple de M. Coeffeteau<sup>1</sup> : *Bonus animus, bonus Deus, bonus cultus*. C'est pourquoi Racan s'enquit fort soigneusement de quelle sorte il étoit mort. Il apprit que celui qui l'acheva de résoudre à se confesser fut Yvrande, gentilhomme qui avoit été nourri page de la grande écurie, et qui étoit son écolier en

1. Coeffeteau, évêque de Marseille, né en 1574, mort en 1623.

poésie, aussi bien que Racan. Ce qu'il lui dit pour le persuader de recevoir les sacrements fut qu'ayant toujours fait profession de vivre comme les autres hommes, il falloit mourir aussi comme les autres; et M. de Malherbe lui demandant ce que cela vouloit dire, Yvrande lui dit que quand les autres mouroient, ils se confessoient, communioient et recevoient les autres sacrements de l'Église. M. de Malherbe avoua qu'il avoit raison, et envoya querir le vicaire de Saint-Germain, qui l'assista jusqu'à la mort.

On dit qu'une heure avant que de mourir, après avoir été deux heures à l'agonie, il se réveilla comme en sursaut pour reprendre son hôtesse, qui lui servoit de garde, d'un mot qui n'étoit pas bien françois à son gré; et comme son confesseur lui en fit réprimande, il lui dit qu'il ne pouvoit s'en empêcher, et qu'il vouloit jusques à la mort maintenir la pureté de la langue françoise.

---



LES  
LARMES DE SAINT PIERRE

POÈME





# LES LARMES DE SAINT PIERRE

IMITÉ DE TANSILLE<sup>1</sup>

AU ROI

(1587)<sup>2</sup>

Ce n'est pas en mes vers qu'une amante abusée  
Des appas enchanteurs qu'un parjure Thésée,  
Après l'honneur ravi de sa pudicité,  
Laissée Ingratement en un bord solitaire,  
Fait de tous les assauts que la rage peut faire  
Une fidèle preuve à l'infidélité.

Les ondes que j'épands d'une éternelle veine  
Dans un courage saint ont leur sainte fontaine;  
Où l'amour de la terre, et le soin de la chair  
Aux fragiles pensers ayant ouvert la porte,

1. Luigi Tansillo (né à Nola, mort en 1569). Son poème est intitulé : *Le Lagrime di San Pietro*.

2. La date placée au-dessous du titre de chaque pièce est celle de la première publication.

Une plus belle amour se rendit la plus forte,  
Et le fit repentir aussitôt que pécher.

Henri, de qui les yeux et l'image sacrée  
Font un visage d'or à cette âge ferrée,  
Ne refuse à mes vœux un favorable appui;  
Et si pour ton autel ce n'est chose assez grande,  
Pense qu'il est si grand, qu'il n'auroit point d'offrande  
S'il n'en recevoit point que d'égales à lui.

La foi qui fut au cœur d'où sortirent ces larmes,  
Est le premier essai de tes premières armes;  
Pour qui tant d'ennemis à tes pieds abattus,  
Pâles ombres d'enfer, poussière de la terre,  
Ont connu ta fortune, et que l'art de la guerre  
A moins d'enseignements que tu n'as de vertus.

De son nom de rocher, comme d'un bon augure,  
Un éternel état l'Église se figure;  
Et croit, par le destin de tes justes combats,  
Que ta main relevant son épaule courbée,  
Un jour, qui n'est pas loin, elle verra tombée  
La troupe qui l'assaut, et la veut mettre bas.

Mais le coq a chanté pendant que je m'arrête  
A l'ombre des lauriers qui t'embrassent la tête,  
Et la source déjà commençant à s'ouvrir  
A lâché les ruisseaux qui font bruire leur trace,

Entre tant de malheurs estimant une grâce,  
Qu'un Monarque si grand les regarde courir.

Ce miracle d'amour, ce courage invincible;  
Qui n'espéroit jamais une chose possible  
Que rien finit sa foi que le même trépas,  
De vaillant fait couard, de fidèle fait traître,  
Aux portes de la peur abandonne son maître,  
Et jure impudemment qu'il ne le connoît pas.

A peine la parole avoit quitté sa bouche,  
Qu'un regret aussi prompt en son âme le touche;  
Et mesurant sa faute à la peine d'autrui,  
Voulant faire beaucoup, il ne peut davantage  
Que soupirer tout bas, et se mettre au visage  
Sur le feu de sa honte une cendre d'ennui.

Les arcs qui de plus près sa poitrine joignirent,  
Les traits qui plus avant dans le sein l'atteignirent,  
Ce fut quand du Sauveur il se vit regardé ;  
Les yeux furent les arcs, les œillades les flèches,  
Qui percèrent son âme, et remplirent de brèches  
Le rempart qu'il avoit si lâchement gardé.

Cet assaut, comparable à l'éclat d'une foudre,  
Pousse et jette d'un coup ses défenses en poudre;  
Ne laissant rien chez lui, que le même penser  
D'un homme qui tout nu de glaive et de courage

Voit de ses ennemis la menace et la rage,  
Qui le fer en la main le viennent offenser.

Ces beaux yeux souverains, qui traversent la terre  
Mieux que les yeux mortels ne traversent le verre,  
Et qui n'ont rien de clos à leur juste courroux,  
Entrent victorieux en son âme étonnée,  
Comme dans une place au pillage donnée,  
Et lui font recevoir plus de morts que de coups.

La mer a dans le sein moins de vagues courantes,  
Qu'il n'a dans le cerveau de formes différentes,  
Et n'a rien toutefois qui le mette en repos;  
Car aux flots de la peur sa navire qui tremble  
Ne trouve point de port, et toujours il lui semble  
Que des yeux de son maître il entend ce propos :

« Eh bien, où maintenant est ce brave langage?  
Cette roche de foi? cet acier de courage?  
Qu'est le feu de ton zèle au besoin devenu?  
Où sont tant de serments qui juroient une fable?  
Comme tu fus menteur, suis-je pas véritable?  
Et que t'ai-je promis qui ne soit advenu?

« Toutes les cruautés de ces mains qui m'attachent,  
Le mépris effronté que ces bourreaux me crachent,  
Les preuves que je fais de leur impiété,  
Pleines également de fureur et d'ordure,

Ne me sont une pointe aux entrailles si dure,  
Comme le souvenir de ta déloyauté.

« Je sais bien qu'au danger les autres de ma suite  
Ont eu peur de la mort, et se sont mis en fuite;  
Mais toi, que plus que tous j'aimai parfaitement,  
Pour rendre en me niant ton offense plus grande,  
Tu suis mes ennemis, t'assembles à leur bande,  
Et des maux qu'ils me font prends ton ébattement. »

Le nombre est infini des paroles empreintes  
Que regarde l'Apôtre en ces lumières saintes;  
Et celui seulement que sous une beauté  
Les feux d'un œil humain ont rendu tributaire,  
Jugera sans mentir quel effet a pu faire  
Des rayons immortels l'immortelle clarté.

Il est bien assuré que l'angoisse qu'il porte  
Ne s'emprisonne pas sous les clefs d'une porte,  
Et que de tous côtés elle suivra ses pas;  
Mais pour ce qu'il la voit dans les yeux de son maître,  
Il se veut absenter, espérant que peut-être  
Il la sentira moins en ne la voyant pas.

Ma place lui déplaît, où la troupe maudite  
Son Seigneur attaché par outrage dépîte;  
Et craint tant de tomber en un autre forfait,  
Qu'il estime déjà ses oreilles coupables

D'entendre ce qui sort de leurs bouches damnables,  
Et ses yeux d'assister aux tourments qu'on lui fait.

Il part, et la douleur qui d'un morne silence  
Entre les ennemis couvroit sa violence,  
Comme il se voit dehors a si peu de combats,  
Qu'il demande tout haut que le sort favorable  
Lui fasse rencontrer un ami secourable,  
Qui touché de pitié lui donne le trépas.

En ce piteux état il n'a rien de fidèle  
Que sa main, qui le guide où l'orage l'appelle ;  
Ses pieds comme ses yeux ont perdu la vigueur ;  
Il a de tout conseil son âme dépourvue,  
Et dit en soupirant que la nuit de sa vue  
Ne l'empêche pas tant que la nuit de son cœur.

Sa vie auparavant si chèrement gardée,  
Lui semble trop longtemps ici-bas retardée ,  
C'est elle qui le fâche, et le fait consumer ;  
Il la nomme parjure, il la nomme cruelle,  
Et toujours se plaignant que sa faute vient d'elle,  
Il n'en veut faire compte, et ne la peut aimer.

« Va, laisse-moi, dit-il, va, déloyale vie ;  
Si de te retenir autrefois j'eus envie,  
Et si j'ai désiré que tu fusses chez moi,  
Puisque tu m'as été si mauvaise compagne,

Ton infidèle foi maintenant je dédaigne,  
Quitte-moi, je te prie, je ne veux plus de toi.

• Sont-ce tes beaux desseins, mensongère et méchante,  
Qu'une seconde fois ta malice m'enchanter,  
Et que pour retarder une heure seulement  
La nuit déjà prochaine à ta courte journée,  
Je demeure en danger que l'âme, qui est née  
Pour ne mourir jamais, meure éternellement?

• Non, ne m'abuse plus d'une lâche pensée ;  
Le coup encore frais de ma chute passée  
Me doit avoir appris à me tenir debout,  
Et savoir discerner de la trêve la guerre,  
Des richesses du ciel les fanges de la terre,  
Et d'un bien qui s'envole un qui n'a point de bout.

• Si quelqu'un d'aventure en délices abonde,  
Il se perd aussitôt et déloge du monde ;  
Qui te porte amitié, c'est à lui que tu nuis ;  
Ceux qui te veulent mal sont ceux que tu conserves ;  
Tu vas à qui te fuit, et toujours le réserves  
A souffrir en vivant davantage d'ennuis.

• On voit par ta rigueur tant de blondes jeunesse,  
Tant de riches grandeurs, tant d'heureuses vieillesses,  
En fuyant le trépas au trépas arriver ;  
Et celui qui chétif aux misères succombe,

Sans vouloir autre bien que le bien de la tombe,  
N'ayant qu'un jour à vivre, il ne peut l'achever.

« Que d'hommes fortunés en leur âge première,  
Trompés de l'inconstance à nos ans coutumière,  
Du depuis se sont vus en étrange langueur !  
Qui fussent morts contents, si le ciel amiable  
Ne les abusant pas en son sein variable,  
Au temps de leur repos eût coupé ta longueur

« Quiconque de plaisir a son âme assouvie,  
Plein d'honneur et de bien, non sujet à l'envie,  
Sans jamais en son aise un malaise éprouver,  
S'il demande à ses jours davantage de terme,  
Que fait-il, ignorant, qu'attendre de pied ferme  
De voir à son beau temps un orage arriver ?

« Et moi, si de mes jours l'importune durée  
Ne m'eût en vieillissant la cervelle empirée,  
Ne devois-je être sage, et me ressouvenir  
D'avoir vu la lumière aux aveugles rendue,  
Rebailleur aux muets la parole perdue,  
Et faire dans les corps les âmes revenir ?

« De ces faits non communs la merveille profonde,  
Qui par la main d'un seul étonnoit tout le monde,  
Et tant d'autres encor, me devoient avertir  
Que si pour leur auteur j'endurois de l'outrage,



Le même qui les fit, en faisant davantage,  
Quand on m'offenseroit, me pouvoit garantir.

« Mais troublé par les ans, j'ai souffert que la crainte,  
Loin encore du mal, ait découvert ma feinte ;  
Et sortant promptement de mon sens et de moi,  
Ne me suis aperçu qu'un destin favorable  
M'offroit en ce danger un sujet honorable  
D'acquérir par ma perte un triomphe à ma foi.

« Que je porte d'envie à la troupe innocente  
De ceux qui massacrés d'une main violente  
Virent dès le matin leur beau jour accourci ;  
Le fer qui les tua leur donna cette grâce,  
Que si de faire bien ils n'eurent pas l'espace,  
Ils n'eurent pas le temps de faire mal aussi.

« De ces jeunes guerriers la flotte vazabonde  
Alloit courre fortune aux orages du monde,  
Et déjà pour voguer abandonnoit le bord,  
Quand l'aguet d'un pirate arrêta leur voyage ;  
Mais leur sort fut si bon, que d'un même naufrage  
Ils se virent sous l'onde, et se virent au port.

« Ce furent de beaux lis, qui mieux que la nature,  
Mêlant à leur blancheur l'incarnate peinture  
Que tira de leur sein le couteau criminel,  
Devant que d'un hiver la tempête et l'orage

A leur teint délicat pussent faire dommage,  
S'en allèrent fleurir au printemps éternel.

« Ces enfants bienheureux (créatures parfaites,  
Sans l'imperfection de leurs bouches muettes)  
Ayant Dieu dans le cœur ne le purent louer,  
Mais leur sang leur en fut un témoin véritable;  
Et moi pouvant parler, j'ai parlé, misérable,  
Pour lui faire vergogne, et le désavouer.

« Le peu qu'ils ont vécu leur fut grand avantage,  
Et le trop que je vis ne me fait que dommage.  
Cruelle occasion du souci qui me nuit !  
Quand j'avois de ma foi l'innocence première,  
Si la nuit de la mort m'eût privé de lumière,  
Je n'aurois pas la peur d'une immortelle nuit

« Ce fut en ce troupeau que venant à la guerre  
Pour combattre l'enfer, et défendre la terre.  
Le Sauveur inconnu sa grandeur abaissa;  
Par eux il commença la première mêlée,  
Et furent eux aussi que la rage aveuglée  
Du contraire parti les premiers offensa.

« Qui voudra se vanter avec eux se compare,  
D'avoir reçu la mort par un glaive barbare,  
Et d'être allé soi-même au martyre s'offrir;  
L'honneur leur appartient d'avoir ouvert la porte

A quiconque osera d'une âme belle et forte  
Pour vivre dans le ciel en la terre mourir.

• O désirable fin de leurs peines passées !  
Leurs pieds qui n'ont jamais les ordures pressées,  
Un superbe plancher des étoiles se font ;  
Leur salaire payé les services précède,  
Premier que d'avoir mal ils trouvent le remède,  
Et devant le combat ont les palmes au front.

• Quê d'applaudissements, de rumeur, et de presses,  
Que de feux, que de jeux, que de traits de caresses,  
Quand là-haut en ce point on les vit arriver !  
Et quel plaisir encore à leur courage tendre,  
Voyant Dieu devant eux en ses bras les attendre,  
Et pour leur faire honneur les Anges se lever !

• Et vous, femmes, trois fois, quatre fois bienheureuses,  
De ces jeunes amours les mères amoureuses,  
Que faites-vous pour eux, si vous les regrettez ?  
Vous fâchez leur repos, et vous rendez coupables,  
Ou de n'estimer pas leurs trépas honorables,  
Ou de porter envie à leurs félicités.

• Le solr fut avancé de leurs belles journées ;  
Mais qu'eussent-ils gagné par un siècle d'années ?  
Ou que leur advint-il en ce vite départ,  
Que laisser promptement une basse demeure,

Qui n'a rien que du mal, pour avoir de bonne heure  
Aux plaisirs éternels une éternelle part ?

« Si vos yeux pénétrant jusqu'aux choses futures  
Vous pouvoient enseigner leurs belles aventures,  
Vous auriez tant de bien en si peu de malheurs,  
Que vous ne voudriez pas pour l'empire du monde  
N'avoir eu dans le sein la racine féconde  
D'où naquit entre nous ce miracle de fleurs.

« Mais moi, puisque les lois me défendent l'outrage  
Qu'entre tant de langueurs me commande la rage,  
Et qu'il ne faut soi-même éteindre son flambeau ;  
Que m'est-il demeuré pour conseil et pour armes,  
Que d'écouler ma vie en un fleuve de larmes,  
Et la chassant de moi l'envoyer au tombeau ?

« Je sais bien que ma langue ayant commis l'offense,  
Mon cœur incontinent en a fait pénitence.  
Mais quoi ? si peu de cas ne me rend satisfait.  
Mon regret est si grand, et ma faute si grande,  
Qu'une mer éternelle à mes yeux je demande  
Pour pleurer à jamais le péché que j'ai fait. »

Pendant que le chétif en ce point se lamente,  
S'arrache les cheveux, se bat et se tourmente,  
En tant d'extrémités cruellement réduit,  
Il chemine toujours, mais rêvant à sa peine,

Sans donner à ses pas une règle certaine,  
H erre vagabond où le pied le conduit.

A la fin égaré (car la nuit qui le trouble  
Par les eaux de ses pleurs son ombrage redouble),  
Soit un cas d'aventure, ou que Dieu l'ait permis,  
Il arrive au jardin, où la bouche du traître,  
Profanant d'un baiser la bouche de son maître,  
Pour en priver les bons aux méchants l'a remis.

Comme un homme dolent, que le glaive contraire  
A privé de son fils et du titre de père,  
Plaignant deçà delà son malheur advenu,  
S'il arrive en la place où s'est fait le dommage,  
L'ennui renouvelé plus rudement l'outrage  
En voyant le sujet à ses yeux revenu.

Le vieillard, qui n'attend une telle rencontre,  
Sitôt qu'au dépourvu sa fortune lui montre  
Le lieu qui fut témoin d'un si lâche méfait,  
De nouvelles fureurs se déchire et s'entame,  
Et de tous les penses qui travaillent son âme  
L'extrême cruauté plus cruelle se fait.

Toutefois il n'a rien qu'une tristesse peinte,  
Ses ennuis sont des jeux, son angoisse une feinte,  
Son malheur un bonheur, et ses larmes un ris,  
Au prix de ce qu'il sent quand sa vue abaissée

Remarque les endroits où la terre pressée  
A des pieds du Sauveur les vestiges écrits.

C'est alors que ses cris en tonnerre s'éclatent,  
Ses soupirs se font vents qui les chênes combattent,  
Et ses pleurs, qui tantôt descendoient mollement,  
Ressemblent un torrent qui des hautes montagnes  
Ravageant et noyant les voisines campagnes,  
Veut que tout l'univers ne soit qu'un élément.

Il y fiche ses yeux, il les baigne, il les baise,  
Il se couche dessus, et seroit à son aise,  
S'il pouvoit avec eux à jamais s'attacher.  
Il demeure muet du respect qu'il leur porte;  
Mais enfin la douleur se rendant la plus forte,  
Lui fait encore un coup une plainte arracher.

« Pas adorés de moi, quand par accoutumance  
Je n'aurois comme j'ai de vous la connoissance,  
Tant de perfections vous découvrent assez;  
Vous avez une odeur des parfums d'Assyrie,  
Les autres ne l'ont pas, et la terre flétrie  
Est belle seulement où vous êtes passés.

« Beaux pas de ces seuls pieds que les astres connoissent,  
Comme ores à mes yeux vos marques apparoissent!  
Telle autrefois de vous la merveille me prit,  
Quand déjà demi-clos sous la vague profonde,

Vous ayant appelés, vous affermités l'onde,  
Et m'assurant les pieds m'étonnâtes l'esprit.

« Mais, ô de tant de biens indignes récompenses!  
O dessus les sablons inutile semence!  
Une peur, ô Seigneur! m'a séparé de toi ;  
Et d'une âme semblable à la mienne parjure,  
Tous ceux qui furent tiens, s'ils ne t'ont fait injure,  
Ont laissé ta présence, et t'ont manqué de foi.

« De douze, deux fois cinq étonnés de courage,  
Par une lâche fuite évitèrent l'orage,  
Et tournèrent le dos quand tu fus assailli ;  
L'autre qui fut gagné d'une sale avarice,  
Fit un prix de ta vie à l'injuste supplice,  
Et l'autre en te niant plus que tous a failli.

« C'est chose à mon esprit impossible à comprendre,  
Et nul autre que toi ne me la peut apprendre,  
Comme a pu ta bonté nos outrages souffrir.  
Et qu'attend plus de nous ta longue patience,  
Sinon qu'à l'homme ingrat la seule conscience  
Doive être le couteau qui le fasse mourir ?

« Toutefois tu sais tout, tu connois qui nous sommes,  
Tu vois quelle inconstante accompagne les hommes,  
Faciles à fléchir quand il faut endurer.  
Si j'ai fait comme un homme en faisant une offense,

Tu feras comme Dieu d'en laisser la vengeance,  
Et m'ôter un sujet de me désespérer.

« Au moins si les regrets de ma faute avenue  
M'ont de ton amitié quelque part retenue,  
Pendant que je me trouve au milieu de tes pas,  
Désireux de l'honneur d'une si belle tombe,  
Afin qu'en autre part ma dépouille ne tombe,  
Puisque ma fin est près, ne la recule pas. »

En ces propos mourants ses complaints se meurent,  
Mais vivantes sans fin ses angoisses demeurent,  
Pour le faire en langueur à jamais consumer.  
Tandis la nuit s'en va, ses lumières s'éteignent,  
Et déjà devant lui les campagnes se peignent  
Du safran que le jour apporte de la mer.

L'Aurore d'une main, en sortant de ses portes,  
Tient un vase de fleurs languissantes et mortes,  
Elle verse de l'autre une cruche de pleurs,  
Et d'un voile tissu de vapeur et d'orage,  
Couvrant ses cheveux d'or, découvre en son visage  
Tout ce qu'une âme sent de cruelles douleurs.

Le soleil qui dédaigne une telle carrière,  
Puisqu'il faut qu'il déloge, éloigne sa barrière;  
Mais comme un criminel qui chemine au trépas,



Montrant que dans le cœur ce voyage le fâche,  
Il marche lentement, et désire qu'on sache  
Que si ce n'étoit force il ne le feroit pas.

Ses yeux par un dépit en ce monde regardent ;  
Ses chevaux tantôt vont, et tantôt se retardent,  
Eux-mêmes ignorants de la course qu'ils font ;  
Sa lumière pâlit, sa couronne se cache ;  
Aussi n'en veut-il pas, cependant qu'on attache  
A celui qui l'a fait des épines au front.

Au point accoutumé les oiseaux qui sommeillent,  
Apprêtés à chanter dans les bois se réveillent.  
Mais voyant ce matin des autres différent,  
Remplis d'étonnement ils ne daignent paroître,  
Et font à qui les voit, ouvertement connoître  
De leur peine secrète un regret apparent.

Le jour est déjà grand, et la honte plus claire  
De l'apôtre ennuyé l'avertit de se taire ;  
Sa parole se lasse, et le quitte au besoin ;  
Il voit de tous côtés qu'il n'est vu de personne,  
Toutefois le remords que son âme lui donne  
Témolgne assez le mal qui n'a point de témoin.

Aus-l l'homme qui porte une âme belle et haute,  
Quand seul en une part il a fait une faute,

S'il n'a de jugement son esprit dépourvu,  
Il rougit de lui-même, et combien qu'il ne sente  
Rien que le ciel présent et la terre présente,  
Pense qu'en se voyant tout le monde l'a vu.

STANCES



Si des maux renaissants avec ma patience  
N'ont pouvoir d'arrêter un esprit si hautain,  
Le temps est médecin d'heureuse expérience;  
Son remède est tardif, mais il est bien certain.

Le temps à mes douleurs promet une allégeance,  
Et de voir vos beautés se passer quelque jour;  
Lors je serai vengé, si j'ai de la vengeance  
Pour un si beau sujet pour qui j'ai tant d'amour.

Vous aurez un mari sans être guère aimée,  
Ayant de ses désirs amorti le flambeau;  
Et de cette prison de cent chaînes fermée  
Vous n'en sortirez point que par l'huis du tombeau.

Tant de perfections qui vous rendent superbe,  
Les restes du mari, sentiront le reclus;  
Et vos jeunes beautés floriront comme l'herbe,  
Que l'on a trop foulée et qui ne fleurit plus.

Vous aurez des enfants des douleurs incroyables,  
Qui seront près de vous et crieront à l'entour;  
Lors fuiront de vos yeux les soleils agréables,  
Y laissant pour jamais des étoiles autour.

Si je passe en ce temps dedans votre province,  
Vous voyant sans beauté et moi rempli d'honneur,  
Car peut-être qu'alors les bienfaits d'un grand Prince  
Marieront ma fortune avecque le bonheur,

Ayant un souvenir de ma peine fidèle,  
Mais n'ayant point à l'heure autant que j'ai d'ennuis,  
Je dirai : « Autrefois cette femme fut belle,  
Et je fus d'autre fois plus sot que je ne suis. »

## POUR MONSIEUR DE MONTPENSIER

A MADAME DEVANT SON MARIAGE <sup>1</sup>

(1603)

Beau ciel par qui mes jours sont troubles ou sont calmes,  
 Seule terre où je prends mes cyprès et mes palmes,  
 Catherine, dont l'œil ne luit que pour les Dieux,  
 Punnissez vos beautés plutôt que mon courage,  
 Si trop haut s'élevant il adore un visage  
 Adorable par force à quiconque a des yeux.

Je ne suis pas ensemble aveugle et téméraire,  
 Je connois bien l'erreur que l'amour m'a fait faire,  
 Cela seul ici-bas surpassoit mon effort;

1. Composé avant 1599.

2. Il s'agissait du mariage du duc de Montpensier avec Catherine de Bourbon, sœur de Henri IV. Ce mariage n'eut pas lieu.

Mais mon âme qu'à vous ne peut être asservie,  
 Les destins n'ayant point établi pour ma vie  
 Hors de cet Océan de naufrage ou de port.

Beauté, par qui les Dieux las de notre dommage  
 Ont voulu réparer les défauts de notre âge,  
 Je mourrai dans vos feux, éteignez-les ou non,  
 Comme le fils d'Alcmène en me brûlant moi-même ;  
 Il suffit qu'en mourant dans cette flamme extrême,  
 Une gloire éternelle accompagne mon nom.

On ne doit point sans sceptre aspirer où j'aspire :  
 C'est pourquoi, sans quitter les lois de votre empire,  
 Je veux de mon esprit tout espoir rejeter.  
 Qui cesse d'espérer, il cesse aussi de craindre,  
 Et sans atteindre au but où l'on ne peut atteindre,  
 Ce m'est assez d'honneur que ils veulent monter

Je maudis le bonheur ou le ciel in a fait naître,  
 Qui m'a fait désirer ce qu'il m'a fait connoître ;  
 Il faut ou vous aimer, ou ne vous faut point voir.  
 L'astre qui luit aux grands en vain à ma naissance  
 Épandit dessus moi tant d'heur et de puissance,  
 Si pour ce que je veux j'ai trop peu de pouvoir.

Mais il le faut vouloir, et vaut mieux se résoudre  
 En aspirant au ciel être frappé de foudre,



Qu'aux desseins de la terre assuré se ranger.  
J'ai moins de repentir, plus je pense à ma faute,  
Et la beauté des fruits d'une palme si haute  
Me fait par le désir oublier le danger.

### III

## VICTOIRE DE LA CONSTANCÉ

(1597)

Enfin cette beauté m'a la place rendue  
Que d'un siège si long elle avoit défendue;  
Mes vainqueurs sont vaincus; ceux qui m'ont fait la loi  
La reçoivent de moi.

J'honore tant la palme acquise en cette guerre,  
Que si victorieux des deux bouts de la terre  
J'avois mille lauriers de ma gloire témoins,  
Je les priserois moins.

Au repos où je suis tout ce qui me travaille,  
C'est la doute que j'ai qu'un malheur ne m'assaille,  
Qui me sépare d'elle, et me fasse lâcher  
Un bien que j'ai si cher.

Il n'est rien ici-bas d'éternelle durée.  
Une chose qui plaît n'est jamais assurée;  
L'épine suit la rose, et ceux qui sont contents  
Ne le sont pas longtemps.

Et puis qui ne sait point que la mer amoureuse  
En sa bonace même est souvent dangereuse;  
Et qu'on y voit toujours quelques nouveaux rochers,  
Inconnus aux nochers?

Déjà de toutes parts tout le monde m'éclaire;  
Et bientôt les jaloux ennuyés de se taire,  
Si les vœux que je fais n'en détournent l'assaut,  
Vont médire tout haut.

Peuple qui me veux mal, et m'imputes à vice  
D'avoir été payé d'un fidèle service,  
Où trouves-tu qu'il faille avoir semé son bien,  
Et ne recueillir rien?

Voudrois-tu que ma dame, étant si bien servie,  
Refusât le plaisir où l'âge la convie,  
Et qu'elle eût des rigueurs à qui mon amitié  
Ne sût faire pitié?

Ces vieux contes d'honneur, invisibles chimères,  
Qui naissent aux cerveaux des maris et des mères,

Étoient-ce impressions qui pussent aveugler  
Un jugement si clair ?

Non, non, elle a bien fait de m'être favorable,  
Voyant mon feu si grand, et ma foi si durable ;  
Et j'ai bien fait aussi d'asservir ma raison  
En si belle prison.

C'est peu d'expérience à conduire sa vie,  
De mesurer son aise au compas de l'envie,  
Et perdre ce que l'âge a de fleur et de fruit,  
Pour éviter un bruit.

De moi, que tout le monde à me nuire s'apprête,  
Le ciel à tous ses traits fasse un but de ma tête ;  
Je me suis résolu d'attendre le trépas,  
Et ne la quitter pas.

Plus j'y vois de hasard, plus j'y trouve d'amorce ;  
Où le danger est grand, c'est là que je m'efforce ;  
En un sujet aisé moins de peine apportant,  
Je ne brûle pas tant.

Un courage élevé toute peine surmonte ;  
Les timides conseils n'ont rien que de la honte ;  
Et le front d'un guerrier aux combats étonné  
Jamais n'est couronné.

Soit la fin de mes jours contrainte ou naturelle,  
S'il plait à mes Destins que je meure pour elle,  
Amour en soit loué, je ne veux un tombeau  
Plus heureux ni plus beau.

IV

CONSOLATION A CARITÉE<sup>1</sup>

SUR LA MORT DE SON MARI

(1600)

Ainsi, quand Mausole fut mort,  
Artémise accusa le sort,  
De pleurs se noya le visage,  
Et dit aux astres innocens  
Tout ce que fait dire la rage,  
Quand elle est maîtresse des sens.

Ainsi fut sourde au réconfort,  
Quand elle eut trouvé dans le port  
La perte qu'elle avoit songée,  
Celle de qui les passions

1. Caritée était, suivant Ménage, la veuve d'un gentilhomme de Provence nommé Lévêque, seigneur de Saint-Étienne.

STANCES.

Firent voir à la mer Égée  
Le premier nid des Alcyons.

Vous n'êtes seule en ce tourment  
Qui témoignez du sentiment,  
O trop fidèle Caritée :  
En toutes âmes l'amitié,  
De mêmes ennuis agitée,  
Fait les mêmes traits de pitié.

De combien de jeunes maris  
En la querelle de Paris  
Tomba la vie entre les armes,  
Qui fussent retournés un jour,  
Si la mort se payoit de larmes,  
A Mycènes faire l'amour !

Mais le destin qui fait nos lois,  
Est jaloux qu'on passe deux fois  
Au deçà du rivage blême ;  
Et les Dieux ont gardé ce don,  
Si rare, que Jupiter même  
Ne le sut faire à Sarpédon.

Pourquoi donc si peu sagement,  
Démentant votre jugement,  
Passez-vous en cette amertume  
Le meilleur de votre saison,

Aimant mieux plaindre par coutume,  
Que vous consoler par raison?

Nature fait bien quelque effort,  
Qu'on ne peut condamner qu'à tort;  
Mais que direz-vous pour défendre  
Ce prodige de cruauté,  
Par qui vous semblez entreprendre  
De ruiner votre beauté?

Que vous ont fait ces beaux cheveux,  
Dignes objets de tant de vœux,  
Pour endurer votre colère,  
Et, devenus vos ennemis,  
Recevoir l'injuste salaire  
D'un crime qu'ils n'ont point commis?

Quelles aimables qualités  
En celui que vous regrettez  
Ont pu mériter qu'à vos roses  
Vous ôtiez leur vive couleur,  
Et livriez de si belles choses  
A la merci de la douleur?

Remettez-vous l'âme en repos,  
Changez ces funestes propos;  
Et par la fin de vos tempêtes,  
Obligant tous les beaux esprits,



Conservez au siècle où vous êtes  
Ce que vous lui donnez de prix.

Amour, autrefois en vos yeux  
Plein d'appas si délicieux,  
Devient mélancolique et sombre,  
Quand il voit qu'un si long ennui  
Vous fait consumer pour une ombre  
Ce que vous n'avez que pour lui.

S'il vous ressouvient du pouvoir  
Que ses traits vous ont fait avoir  
Quand vos lumières<sup>1</sup> étoient calmes,  
Permettez-lui de vous guérir,  
Et ne différez point les palmes  
Qu'il brûle de vous acquérir.

Le temps d'un insensible cours  
Nous porte à la fin de nos jours;  
C'est à notre sage conduite,  
Sans murmurer de ce défaut,  
De nous consoler de sa fuite,  
En le ménageant comme il faut.

1. Vos lumières, vos yeux.

## DESSEIN DE QUITTER UNE DAME

QUI NE LE CONTENTOIT QUE DE PROMESSE

(1600)

Beauté, mon beau souci, de qui l'âme incertaine  
A, comme l'Océan, son flux et son reflux,  
Pensez de vous résoudre à soulager ma peine,  
Ou je me vais résoudre à ne le souffrir plus.

Vos yeux ont des appas que j'aime et que je prise,  
Et qui peuvent beaucoup dessus ma liberté;  
Mais pour me retenir, s'ils font cas de ma prise,  
Il leur faut de l'amour autant que de beauté.

Quand je pense être au point que cela s'accomplisse,  
Quelque excuse toujours en empêche l'effet;  
C'est la toile sans fin de la femme d'Ulysse,  
Dont l'ouvrage du soir au matin se défait.

Madame, avisez-y, vous perdez votre gloire  
De me l'avoir promis, et vous rirez de moi;  
S'il ne vous en souvient, vous manquez de mémoire,  
Et s'il vous en souvient, vous n'avez point de fol.

J'avois toujours fait compte, aimant chose si haute,  
De ne m'en séparer qu'avecque le trépas;  
S'il arrive autrement, ce sera votre faute  
De faire des serments et ne les tenir pas.

CONSOLATION A MONSIEUR DU PERIER<sup>1</sup>

GENTILHOMME D'AIX EN PROVENCE

SUR LA MORT DE SA FILLE

(1607)

Ta douleur, du Pérrier, sera donc éternelle,  
Et les tristes discours  
Que te met en l'esprit l'amitié paternelle  
L'augmenteront toujours?

Le malheur de ta fille au tombeau descendue  
Par un commun trépas,  
Est-ce quelque dédale, où ta raison perdue  
Ne se retrouve pas?

1. François du Pérrier, fils de Laurent du Pérrier, avocat au parlement d Aix.

Je sais de quels appas son enfance étoit pleine,  
 Et n'ai pas entrepris,  
 Injurieux ami, de soulager ta peine  
 Avecque son mépris.

Mais elle étoit du monde, où les plus belles choses<sup>1</sup>  
 Ont le pire destin ;  
 Et rose elle a vécu ce que vivent les roses,  
 L'espace d'un matin.

Puis quand ainsi seroit, que selon ta prière  
 Elle auroit obtenu  
 D'avoir en cheveux blancs terminé sa carrière,  
 Qu'en fût-il advenu ?

Penses-tu que plus vieille en la maison céleste  
 Elle eût eu plus d'accueil ?  
 Ou qu'elle eût moins senti la poussière funeste,  
 Et les vers du cercueil ?

Non. non, mon du Périer, aussitôt que la Parque  
 Ote l'âme du corps,  
 L'âge s'évanouit au deçà de la barque,  
 Et ne suit point les morts.

1. Variante :

Mais elle étoit du monde, où les plus belles choses  
 Font le moins de séjour,  
 Et ne pouvoit Rosette être mieux que les roses  
 Qui ne vivent qu'un jour.

Tithon n'a plus les ans qui le firent cigale ;  
 Et Pluton aujourd'hui,  
 Sans égard du passé, les mérites égale  
 D'Archémore et de lui<sup>1</sup>.

Ne te lasse donc plus d'inutiles plaintes ;  
 Mais sage à l'avenir,  
 Aime une ombre comme ombre, et des cendres éteintes  
 Éteins le souvenir.

C'est bien, je le confesse, une juste coutume,  
 Que le cœur affligé,  
 Par le canal des yeux vidant son amertume,  
 Cherche d'être allégé.

Même quand il advient que la tombe sépare  
 Ce que nature a joint,  
 Celui qui ne s'émeut à l'âme d'un barbare,  
 Ou n'en a du tout point.

Mais d'être inconsolable, et dedans sa mémoire  
 Enfermer un ennui,

1. Tithon, aimé de l'Aurore, obtint d'elle l'immortalité; mais il avait oublié de lui demander en même temps une jeunesse éternelle. Aussi plus tard, pour le consoler de sa décrépitude, elle ne vit d'autre moyen que de le changer en cigale.— Opheltès, fils de Licurgue, roi de Némée, mourut en bas âge, et les sept chefs qui allaient assiéger Thèbes, ayant été involontairement cause de sa mort, instituèrent en son honneur des jeux néméens, et le surnommèrent *Archémore*.

N'est-ce pas se haïr pour acquérir la gloire  
De bien aimer autrui ?

Priam, qui vit ses fils abattus par Achille,  
Dénué de support,  
Et hors de tout espoir du salut de sa ville,  
Reçut du réconfort.

François, quand la Castille, Inégale à ses armes,  
Lui vola son Dauphin ,  
Sembla d'un si grand coup devoir jeter des larmes  
Qui n'eussent point de fin.

Il les sécha pourtant, et comme un autre Alcide  
Contre fortune instruit,  
Fit qu'à ses ennemis d'un acte si perfide  
La honte fut le fruit.

Leur camp, qui la Durance avoit presque tarié  
De bataillons épais,  
Entendant sa constance eut peur de sa furie,  
Et demanda la paix.

Je moi, déjà deux fois d'une pareille foudre  
Je me suis vu perclus<sup>1</sup>,

1. Malherbe, à cette époque, avoit perdu deux enfants : Henri, mort le 6 octobre 1587, et Jourdain, le 28 juin 1586.

Et deux fois la raison m'a si bien fait résoudre,  
Qu'il ne m'en souvient plus.

Non qu'il ne me soit grief que la terre possède  
Ce qui me fut si cher;  
Mais en un accident qui n'a point de remède,  
Il n'en faut point chercher.

La Mort a des rigueurs à nulle autre pareilles;  
On a beau la prier,  
La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles,  
Et nous laisse crier.

Le pauvre en sa cabane, où le chaume le couvre,  
Est sujet à ses lois;  
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre  
N'en défend point nos rois.

De murmurer contre elle, et perdre patience,  
Il est mal à propos;  
Vouloir ce que Dieu veut, est la seule science  
Qui nous met en repos.



## VII

### PROSOPOPÉE D'OSTENDE <sup>1</sup>

(1615)

Trois ans déjà passés, théâtre de la guerre,  
J'exerce de deux chefs les funestes combats,  
Et fais émerveiller tous les yeux de la terre,  
De voir que le malheur ne m'ose mettre à bas.

1. Cette pièce, composée en 1604, est une imitation de vers latins de Grotius, alors âgé d'une vingtaine d'années, et que voici :

Area parva Ducum, totus quam respicit orbis,  
Celsior una malis, et quam damnare ruinae  
Nunc quoque fata timent, alieno in litore resto.  
Tertius annus abit, toties mutavimus hostem;  
Saevit hyems pelago, morbisque furentibus aestas;  
Et minimum est quod fecit Iber. Crudellior armis  
In nos orta lues; nullum est sine funere funus,  
Nec perimit mors una semel. Fortuna, quid haeres?  
Qua mercede tenes mistos in sanguine Manes?  
Quis tumulos moriens hos occupet, hoste perempto,  
Quæritur, et sterili tantum de pulvere pugna est.

A la merci du ciel en ces rives je reste,  
Où je souffre l'hiver froid à l'extrémité;  
Lorsque l'été revient, il m'apporte la peste,  
Et le glaive est le moins de ma calamité.

Tout ce dont la Fortune afflige cette vie  
Pêle-mêle assemblé me presse tellement,  
Que c'est parmi les miens être digne d'envie,  
Que de pouvoir mourir d'une mort seulement.

Que tardez-vous, Destins? ceci n'est pas matière  
Qu'avecque tant de doute il faille décider;  
Toute la question n'est que d'un cimetière,  
Prononcez librement qui le doit posséder.

## VIII<sup>1</sup>

### PARAPHRASE DU PSAUME VIII<sup>1</sup>

(1615)

O Sagesse éternelle, à qui cet univers  
Doit le nombre infini des miracles divers  
Qu'on voit également sur la terre et sur l'onde :  
    Mon Dieu, mon créateur,  
Que ta magnificence étonne tout le monde,  
Et que le ciel est bas au prix de ta hauteur !

Quelques blasphémateurs, oppresseurs d'innocents,  
A qui l'excès d'orgueil a fait perdre le sens,  
De profanes discours ta puissance rabaisent ;  
    Mais la naïveté

1. Composé probablement avant 1605.

2 C'est le psaume *Domine, Dominus noster, quam admirabile est nomen tuum in universa terra!*

Dont mêmes au berceau les enfants te confessent,  
Clôt-elle pas la bouche à leur impiété?

De moi, toutes les fois que j'arrête les yeux  
A voir les ornements dont tu pares les cieux,  
Tu me sembles si grand, et nous si peu de chose,  
Que mon entendement  
Ne peut s'imaginer quelle amour te dispose  
A nous favoriser d'un regard seulement.

Il n'est foiblesse égale à nos infirmités,  
Nos plus sages discours ne sont que vanités;  
Et nos sens corrompus n'ont goût qu'à des ordures;  
Toutefois, ô bon Dieu,  
Nous te sommes si chers, qu'entre tes créatures,  
Si l'ange est le premier, l'homme a le second lieu.

Quelles marques d'honneur se peuvent ajouter  
A ce comble de gloire où tu l'as fait monter?  
Et pour obtenir mieux quel souhait peut-il faire?  
Lui que jusqu'au ponant,  
Depuis où le soleil vient dessus l'hémisphère,  
Ton absolu pouvoir a fait son lieutenant?

Sitôt que le besoin excite son désir,  
Qu'est-ce qu'en ta largesse il ne trouve à choisir?  
Et par ton règlement l'air, la mer et la terre  
N'entretiennent-ils pas

Une secrète loi de se faire la guerre  
A qui de plus de mets fournira ses repas?

Certes je ne puis faire en ce ravissement,  
Que rappeler mon âme, et dire bassement :  
O Sagesse éternelle, en merveilles féconde,  
    Mon Dieu, mon créateur,  
Que ta magnificence étonne tout le monde,  
Et que le ciel est bas au prix de ta hauteur !

## IX

### POUR LES PAIRS DE FRANCE

#### ASSAILLANTS AU COMBAT DE BARRIÈRE<sup>1</sup>

Et quoi donc? la France féconde  
En incomparables guerriers,  
Aura jusqu'aux deux bouts du monde  
Planté des forêts de lauriers,  
Et fait gagner à ses armées  
Des batailles si renommées,  
Afin d'avoir cette douleur  
D'ouïr démentir ses victoires,  
Et nier ce que les histoires  
Ont publié de sa valeur?

1. « Le dimanche 25 février 1605, dit Bassompierre, se fit (à Paris) le combat à la barrière, le seul qui s'est fait du règne du feu Roi (Henri IV), ni de celui de son fils présent régnant. Notre partie étoit les chevaliers de l'Aigle, et étions le comte de Sault, Saint-Luc et moi, qui entrions ensemble. »

Tant de fois le Rhin et la Meuse  
 Par nos redoutables efforts  
 Auront vu leur onde écumeuse  
 Regorger de sang et de morts;  
 Et tant de fois nos destinées  
 Des Alpes et des Pyrénées  
 Les sommets auront fait branler,  
 Afin que je ne sais quels Scythes<sup>1</sup>,  
 Bas de fortune et de mérites,  
 Présument de nous égaler.

Non, non, s'il est vrai que nous sommes  
 Issus de ces nobles aïeux  
 Que la voix commune des hommes  
 A fait asseoir entre les Dieux<sup>2</sup>,  
 Ces arrogants, à leur dommage,  
 Apprendront un autre langage,  
 Et, dans leur honte ensevelis,  
 Feront voir à toute la terre  
 Qu'on est brisé comme du verre  
 Quand on choque les fleurs de lis.

Henri, l'exemple des monarques

1. Les adversaires des *Pairs de France* représentaient des Scythes. — Plus loin (vers 46), le poète fait allusion à la tradition qui donnait pour premier roi aux Scythes, Scythès, fils d'Hercule et d'Echidna.

2. On sait qu'une légende acceptée jusqu'au xvi<sup>e</sup> siècle faisait descendre les Francs de Francus, fils d'Hector.

Les plus vaillants et les meilleurs,  
Plein de mérites et de marques,  
Qui jamais ne furent ailleurs;  
Bel astre vraiment adorable  
De qui l'ascendant favorable,  
En tous lieux nous sert de rempart,  
Si vous aimez votre louange,  
Désirez-vous pas qu'on la venge  
D'une injure où vous avez part?

Ces arrogants, qui se défient  
De n'avoir pas de lustre assez,  
Impudemment se glorifient  
Aux fables des siècles passés;  
Et d'une audace ridicule,  
Nous content qu'ils sont fils d'Hercule,  
Sans toutefois en faire foi;  
Mais qu'importe-t-il qui puisse être  
Ni leur père ni leur ancêtre,  
Puisque vous êtes notre roi?

Contre l'aventure funeste  
Que leur garde notre courroux,  
Si quelque espérance leur reste,  
C'est d'obtenir grâce de vous;  
Et confesser que nos épées,  
Si fortes et si bien trempées



Qu'il faut leur céder, ou mourir,  
Donneront à votre couronne  
Tout ce que le ciel environne,  
Quand vous le voudrez acquérir.

## PRIÈRE POUR LE ROI HENRI LE GRAND

ALLANT EN LIMOUSIN<sup>1</sup>

(1607)

O Dieu, dont les bontés de nos larmes touchées  
Ont aux vaines fureurs les armes arrachées,  
Et rangé l'insolence aux pieds de la raison,  
Puisqu'à rien d'imparfait ta louange n'aspire,  
Achève ton ouvrage au bien de cet empire,  
Et nous rends l'embonpoint comme la guérison.

Nous sommes sous un roi si vaillant et si sage,  
Et qui si dignement a fait l'apprentissage  
De toutes les vertus propres à commander,  
Qu'il semble que cet heur nous impose silence,  
Et qu'assurés par lui de toute violence,  
Nous n'avons plus sujet de te rien demander.

1. En septembre 1605.

Certes quiconque a vu pleuvoir dessus nos têtes  
Les funestes éclats des plus grandes tempêtes  
Qu'excitèrent jamais deux contraires partis,  
Et n'en voit aujourd'hui nulle marque paroître,  
En ce miracle seul il peut assez connoître  
Quelle force a la main qui nous a garantis.

Mais quoi? de quelque soin qu'incessamment il veille,  
Quelque gloire qu'il ait à nulle autre pareille,  
Et quelque excès d'amour qu'il porte à notre bien;  
Comme échapperons-nous en des nuits si profondes,  
Parmi tant de rochers que lui cachent les ondes,  
Si ton entendement ne gouverne le sien?

Un malheur Inconnu glisse parmi les hommes,  
Qui les rend ennemis du repos où nous sommes;  
La plupart de leurs vœux tendent au changement;  
Et comme s'ils vivoient des misères publiques,  
Pour les renouveler ils font tant de pratiques,  
Que qui n'a point de peur n'a point de jugement.

En ce fâcheux état ce qui nous reconforte,  
C'est que la bonne cause est toujours la plus forte,  
Et qu'un bras si puissant t'ayant pour son appui,  
Quand la rébellion plus qu'une hydre féconde  
Auroit pour le combattre assemblé tout le monde,  
Tout le monde assemblé s'enfuiroit devant lui.

Conforme donc, Seigneur, ta grâce à nos pensées,  
 Ote-nous ces objets qui des choses passées  
 Ramènent à nos yeux le triste souvenir;  
 Et comme sa valeur, maîtresse de l'orage,  
 A nous donner la paix a montré son courage,  
 Fais luire sa prudence à nous l'entretenir.

Il n'a point son espoir au nombre des armées,  
 Étant bien assuré que ces vaines fumées  
 N'ajoutent que de l'ombre à nos obscurités;  
 L'aide qu'il veut avoir, c'est que tu le conseilles;  
 Si tu le fais, Seigneur, il fera des merveilles,  
 Et vaincra nos souhaits par nos prospérités.

Les fuites des méchants, tant soient-elles secrètes,  
 Quand il les poursuivra n'auront point de cachettes;  
 Aux lieux les plus profonds ils seront éclairés;  
 Il verra sans effet leur honte se produire,  
 Et rendra les desseins qu'ils feront pour lui nuire  
 Aussitôt confondus comme délibérés.

La rigueur de ses lois, après tant de licence,  
 Redonnera le cœur à la foible innocence,  
 Que dedans la misère on faisoit vieillir.  
 A ceux qui l'oppressoient il ôtera l'audace,  
 Et sans distinction de richesse ou de race,  
 Tous de peur de la peine auront peur de faillir.

La terreur de son nom rendra nos villes fortes,  
On n'en gardera plus ni les murs ni les portes,  
Les veilles cesseront au sommet de nos tours ;  
Le fer, mieux employé, cultivera la terre,  
Et le peuple qui tremble aux frayeurs de la guerre,  
Si ce n'est pour danser, n'orra<sup>1</sup> plus de tambours.

Loin des mœurs de son siècle il bannira les vices,  
L'oisive nonchalance, et les molles délices,  
Qui nous avoient portés jusqu'aux derniers hasards ;  
Les vertus reviendront de palmes couronnées,  
Et ses justes faveurs, aux mérites données,  
Feront ressusciter l'excellence des arts.

La foi de ses aïeux, ton amour et ta crainte,  
Dont il porte dans l'âme une éternelle empreinte,  
D'actes de piété ne pourront l'assouvir ;  
Il étendra ta gloire autant que sa puissance ;  
Et n'ayant rien si cher que ton obéissance,  
Où tu le fais régner il te fera servir.

Tu nous rendras alors nos douces destinées ;  
Nous ne reverrons plus ces fâcheuses années  
Qui pour les plus heureux n'ont produit que des pleurs.  
Toute sorte de biens comblera nos familles,  
La moisson de nos champs lassera les faucilles,  
Et les fruits passeront la promesse des fleurs.

1. N'entendra.

La fin de tant d'ennuis dont nous fûmes la proie  
 Nous ravira les sens de merveille et de jole;  
 Et d'autant que le monde est ainsi composé  
 Qu'une bonne fortune en craint une mauvaise,  
 Ton pouvoir absolu, pour conserver notre aise,  
 Conservera celui qui nous l'aura causé.

Quand un roi fainéant, la vergogne des princes,  
 Laissant à ses flatteurs le soin de ses provinces,  
 Entre les voluptés indignement s'endort,  
 Quoique l'on dissimule, on n'en fait point d'estime;  
 Et si la vérité se peut dire sans crime,  
 C'est avecque plaisir qu'on survit à sa mort<sup>1</sup>.

Mais ce roi, des bons rois l'éternel exemplaire,  
 Qui de notre salut est l'ange tutélaire,  
 L'infaillible refuge, et l'assuré secours,  
 Son extrême douceur ayant dompté l'envie,  
 De quels jours assez longs peut-il borner sa vie,  
 Que notre affection ne les juge trop courts?

Nous voyons les esprits nés à la tyrannie,  
 Ennuysés de couvrir leur cruelle manie,  
 Tourner tous leurs conseils à notre affliction,  
 Et lisons clairement dedans leur conscience,  
 Que s'ils tiennent la bride à leur impatience,  
 Nous n'en sommes tenus qu'à sa protection.

Qu'il vive donc, Seigneur, et qu'il nous fasse vivre;  
Que de toutes ces peurs nos âmes il délivre;  
Et rendant l'univers de son heur étonné,  
Ajoute chaque jour quelque nouvelle marque  
Au nom qu'il s'est acquis du plus rare monarque  
Que ta bonté propice ait jamais couronné.

Cependant son Dauphin d'une vitesse prompte  
Des ans de sa jeunesse accomplira le compte;  
Et, suivant de l'honneur les aimables appas,  
De faits si renommés gardera son histoire,  
Que ceux qui dedans l'ombre éternellement noire  
Ignorent le soleil, ne l'ignoreront pas.

Par sa fatale main qui vengera nos pertes,  
L'Espagne pleurera ses provinces désertes,  
Ses châteaux abattus, et ses champs déconfits.  
Et si de nos discords l'infâme vitupère  
A pu la dérober aux victoires du père,  
Nous la verrons captive aux triomphes du fils.

# XI

## AUX DAMES

POUR LES DEMI-DIEUX MARINS  
CONDUITS PAR NEPTUNE<sup>1</sup>

(1609)

O qu'une sagesse profonde  
Aux aventures de ce monde  
Préside souverainement;  
Et que l'audace est mal apprise  
De ceux qui font une entreprise,  
Sans douter de l'événement!

Le renom que chacun admire  
Du prince qui tient cet empire,  
Nous avoit faits ambitieux  
De mériter sa bienveillance,

1. Ces stances furent composées pour le carrousel *des Quatre Éléments* (10 février 1606).



Et donner à notre vaillance  
Le témoignage de ses yeux.

Nos forces, partout reconnues,  
Faisoient monter jusques aux nues  
Les desseins de nos vanités ;  
Et voici qu'avecque des charmes  
Un enfant qui n'avoit point d'armes  
Nous a ravi nos libertés.

Belles merveilles de la terre,  
Doux sujets de paix et de guerre,  
Pouvons-nous avecque raison  
Ne bénir pas les destinées,  
Par qui nos âmes enchaînées  
Servent en si belle prison ?

L'aise nouveau de cette vie  
Nous ayant fait perdre l'envie  
De nous en retourner chez nous,  
Soit notre gloire ou notre honte,  
Neptune peut bien faire compte  
De nous laisser avecque vous.

Nous savons quelle obéissance  
Nous oblige notre naissance  
De porter à sa royauté ;  
Mais est-il ni crime ni blâme,

Dont vous ne dispensiez une âme  
Qui dépend de votre beauté?

Qu'il s'en aille à ses Néréides,  
Dedans ces cavernes humides,  
Et vive misérablement  
Confiné parmi ses tempêtes;  
Quant à nous, étant où vous êtes  
Nous sommes en notre élément

## XII

(1607)

Phyllis, qui me voit le teint blême,  
Les sens ravis hors de moi-même,  
Et les yeux trempés tout le jour,  
Cherchant la cause de ma peine,  
Se figure, tant elle est vaine,  
Qu'elle m'a donné de l'amour.

Je suis marri que la colère  
Me porte jusqu'à lui déplaire,  
Mais pourquoi ne m'est-il permis  
De lui dire qu'elle s'abuse,  
Puisqu'à ma honte elle s'accuse  
De ce qu'elle n'a point commis ?

En quelle école nonpareille  
Auroit-elle appris la merveille

De si bien charmer ses appas,  
Que je pusse la trouver belle,  
Pâlir, transir, languir pour elle,  
Et ne m'en apercevoir pas?

Oh! qu'il me seroit désirable  
Que je ne fusse misérable  
Que pour être dans sa prison!  
Mon mal ne m'étonneroit guères,  
Et les herbes les plus vulgaires  
M'en donneroient la guérison.

Mais, ô rigoureuse aventure!  
Un chef-d'œuvre de la nature,  
Au lieu du monde le plus beau,  
Tient ma liberté si bien close,  
Que le mieux que je m'en propose  
C'est d'en sortir par le tombeau.

Pauvre Philis malavisée,  
Cessez de servir de risée,  
Et souffrez que la vérité  
Vous témoigne votre ignorance,  
Afin que perdant l'espérance,  
Vous perdiez la témérité.

C'est de Glycère que procèdent  
Tous les ennuis qui me possèdent,

Sans remède, et sans réconfort ;  
Glycère fait mes destinées,  
Et comme il lui plaît mes années  
Sont ou près ou loin de la mort.

C'est bien un courage de glace,  
Où la pitié n'a point de place,  
Et que rien ne peut émouvoir ;  
Mais quelque défaut que j'y blâme,  
Je ne puis l'ôter de mon âme,  
Non plus que vous y recevoir.

## XIII

(1608)

Laisse-moi, raison importune,  
Cesse d'affliger mon repos,  
En me faisant mal à propos  
Désespérer de ma fortune;  
Tu perds temps de me secourir,  
Puisque je ne veux point guérir.

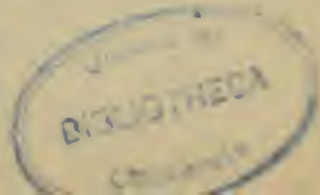
Si l'Amour en tout son empire,  
Au jugement des beaux esprits,  
N'a rien qui ne quitte le prix  
À celle pour qui je soupire,  
D'où vient que tu veux me ravir  
L'aise que j'ai de la servir?

A quelles roses ne fait honte  
De son teint la vive fraîcheur ?  
Quelle neige a tant de blancheur  
Que sa gorge ne la surmonte ?  
Et quelle flamme luit aux cieux  
Claire et nette comme ses yeux ?

Soit que de ses douces merveilles  
Sa parole enchante les sens,  
Soit que sa voix de ses accents  
Frappe les cœurs par les oreilles,  
A qui ne faut-elle avouer  
Qu'on ne la peut assez louer ?

Tout ce que d'elle on me peut dire,  
C'est que son trop chaste penser,  
Ingrat à me récompenser,  
Se moquera de mon martyre :  
Supplice qui jamais ne faut  
Aux désirs qui volent trop haut.

Je l'accorde, il est véritable :  
Je devois bien moins désirer ;  
Mais mon honneur est d'aspirer  
Où la gloire est indubitable.  
Les dangers me sont des appas ;  
Un bien sans mal ne me plaît pas.



Je me rends donc sans résistance  
A la merci d'elle et du sort;  
Aussi bien par la seule mort  
Se doit faire la pénitence  
D'avoir osé délibérer  
Si je la devois adorer.



## XIV<sup>1</sup>

(1609)

Le dernier de mes jours est dessus l'horizon ;  
elle dont mes ennuis avoient leur guérison  
l'en va porter ailleurs ses appas et ses charmes ,  
je fais ce que je puis, l'en pensant divertir ;  
mais tout m'est inutile, et semble que mes larmes  
excitent sa rigueur à la faire partir.

Deux yeux, à qui le ciel, et mon consentement,  
pour me combler de gloire, ont donné justement  
dessus mes volontés un empire suprême,  
que ce coup m'est sensible ; et que tout à loisir  
je vais bien éprouver qu'un déplaisir extrême  
est toujours à la fin d'un extrême plaisir !

1. Pour la vicomtesse d'Auchy, selon Racan ; selon Ménage, pour la vicomtesse de La Roche.

Quel tragique succès ne dois-je redouter  
 Du funeste voyage où vous m'allez ôter  
 Pour un terme si long tant d'aimables délices,  
 Puisque votre présence étant mon élément,  
 Je pense être aux enfers, et souffrir leurs supplices,  
 Lorsque je m'en sépare une heure seulement!

Au moins si je voyois cette fière beauté  
 Préparant son départ cacher sa cruauté  
 Dessous quelque tristesse, ou feinte, ou véritable;  
 L'espoir, qui volontiers accompagne l'amour,  
 Soulageant ma langueur, la rendroit supportable,  
 Et me consoleroit jusques à son retour.

Mais quel aveuglement me le fait désirer?  
 Avec quelle raison me puis-je figurer  
 Que cette âme de roche une grâce m'octroie?  
 Et qu'ayant fait dessein de ruiner ma foi,  
 Son humeur se dispose à vouloir que je croie  
 Qu'elle a compassion de s'éloigner de moi?

Puis étant son mérite infini comme il est,  
 Dois-je pas me résoudre à tout ce qui lui plaît,  
 Quelques lois qu'elle fasse, et quoi qu'il m'en advienne  
 Sans faire cette injure à mon affection  
 D'appeler sa douleur au secours de la mienne,  
 Et chercher mon repos en son affliction?

Non, non, qu'elle s'en aille à son contentement.  
Où dure ou pitoyable, il n'importe comment ;  
Je n'ai point d'autre vœu que ce qu'elle souhaite ;  
Et quand de mes souhaits je n'aurois jamais rien,  
Le sort en est jeté, l'entreprise en est faite,  
Je ne saurois brûler d'autre feu que du sien.

Je ne ressemble point à ces foibles esprits,  
Qui bientôt délivrés, comme ils sont bientôt pris,  
En leur fidélité n'ont rien que du langage ;  
Toute sorte d'objets les touche également ;  
Quant à moi, je dispute avant que je m'engage,  
Mais quand je l'ai promis, j'aime éternellement.

(1609)

Dure contrainte de partir,  
A quoi je ne puis consentir,  
Et dont je ne m'ose défendre,  
Que ta rigueur a de pouvoir!  
Et que tu me fais bien apprendre  
Quel tyran c'est que le devoir!

J'aurai donc nommé ces beaux yeux  
Tant de fois mes rois et mes dieux,  
Pour aujourd'hui n'en tenir compte ?  
Et permettre qu'à l'avenir  
On leur impute cette honte  
De ne m'avoir su retenir?

Ils auront donc ce déplaisir,  
Que je meure après un désir,

Où la vanité me convie ?  
Et qu'ayant juré si souvent  
D'être auprès d'eux toute ma vie,  
Mes serments s'en aillent au vent ?

Vraiment je puis bien avouer  
Que j'avois tort de me louer  
Par-dessus le reste des hommes ;  
Je n'ai point d'autre qualité  
Que celle du siècle où nous sommes.  
La fraude, et l'infidélité.

Mais à quoi tendent ces discours,  
O beauté qui de mes amours  
Êtes le port et le naufrage ?  
Ce que je dis contre ma foi,  
N'est-ce pas un vrai témoignage  
Que je suis déjà hors de moi ?

Votre esprit, de qui la beauté  
Dans la plus sombre obscurité  
Se fait une in-ensible voie,  
Ne vous laisse pas ignorer  
Que c'est le comble de ma joie  
Que l'honneur de vous adorer.

Mais pourrois-je n'obéir pas  
Au Destin, de qui le compas

Marque à chacun son aventure,  
Puisqu'en leur propre adversité  
Les Dieux tout-puissants de nature  
Cèdent à la nécessité?

Pour le moins j'ai ce réconfort,  
Que les derniers traits de la mort  
Sont peints en mon visage blême,  
Et font voir assez clair à tous  
Que c'est m'arracher à moi-même  
Que de me séparer de vous.

Un lâche espoir de revenir  
Tâche en vain de m'entretenir;  
Ce qu'il me propose m'irrite;  
Et mes vœux n'auront point de lieu,  
Si par le trépas je n'évite  
La douleur de vous dire adieu.

## XVI

### BALLET DE LA REINE

(1609)

#### LA RENOMMÉE AU ROI

Pleine de langues et de voix,  
O Roi le miracle des rois,  
Je viens de voir toute la terre,  
Et publier en ses deux bouts  
Que pour la paix ni pour la guerre  
Il n'est rien de pareil à vous.

Par ce bruit je vous ai donné  
Un renom qui n'est terminé  
Ni de fleuve, ni de montagne ;  
Et par lui j'ai fait désirer  
À la troupe que j'accompagne  
De vous voir, et vous saluez.

Ce sont douze rares beautés,  
Qui de si dignes qualités  
Tirent un cœur à leur service,  
Que leur souhaiter plus d'appas,  
C'est vouloir avec injustice  
Ce que les cieux ne peuvent pas.

L'Orient qui de leurs aïeux  
Sait les titres ambitieux,  
Donne à leur sang un avantage,  
Qu'on ne leur peut faire quitter,  
Sans être issu du parentage,  
Ou de vous, ou de Jupiter.

Tout ce qu'à façonner un corps  
Nature assemble de trésors,  
Est en elles sans artifice;  
Et la force de leurs esprits,  
D'où jamais n'approche le vice,  
Fait encore accroître leur prix.

Elles souffrent bien que l'Amour  
Par elles fasse chaque jour  
Nouvelle preuve de ses charmes;  
Mais sitôt qu'il les veut toucher,  
Il reconnoît qu'il n'a point d'armes  
Qu'elles ne fassent reboucher<sup>1</sup>.

1. *Reboucher*, rebrousser, émousser, s'émousser.



Loin des vaines impressions  
De toutes folles passions,  
La vertu leur apprend à vivre;  
Et dans la cour leur fait des lois,  
Que Diane auroit peine à suivre  
Au plus grand silence des bois.

Une reine qui les conduit,  
De tant de merveilles reluit,  
Que le soleil qui tout surmonte.  
Quand même il est plus Hamboyant,  
S'il étoit sensible à la honte,  
Se cacheroit en la voyant.

Aussi le temps a beau courir,  
Je la ferai toujours fleurir  
Au rang des choses éternelles;  
Et non moins que les immortels,  
Tant que mon dos aura des ailes,  
Son image aura des autels.

Grand roi, faites-leur bon accueil;  
Louez leur magnanime orgueil,  
Que vous seul avez fait ployable;  
Et vous acquerrez sagement,  
Afin de me rendre croyable,  
La faveur de leur jugement.

Jusqu'ici vos faits glorieux  
Peuvent avoir des envieux ;  
Mais quelles âmes si farouches  
Oseront douter de ma foi,  
Quand on verra leurs belles bouches  
Les raconter avecque moi ?

## XVII

### BALLET DE MADAME

(1820)

DE PETITES NYMPHES QUI MÈNENT L'AMOUR PRISONNIER.

AU ROI

A la fin tant d'amants dont les âmes blessées

Languissent nuit et jour,

Verront sur leur auteur leurs peines renversées,

Ils seront consolés aux dépens de l'Amour.

Ce public ennemi, cette peste du monde,

Que l'erreur des humains

Fait le maître absolu de la terre et de l'onde,

Se trouve à la merci de nos petites mains.

Nous le vous amenons dépouillé de ses armes.

O Roi, l'astre des rois ;

Quittez votre bonté, moquez-vous de ses larmes,  
Et lui faites sentir la rigueur de vos lois.

Commandez que sans grâce on lui fasse justice ;

Il sera malaisé

Que sa vaine éloquence ait assez d'artifice  
Pour démentir les faits dont il est accusé.

Jamais ses passions, par qui chacun soupire,

Ne nous ont fait d'ennui ;

Mais c'est un bruit commun que dans tout votre empire  
Il n'est point de malheur qui ne vienne de lui.

Mars, qui met sa louange à désert<sup>1</sup> la terre

Par des meurtres épais,

N'a rien de si tragique aux fureurs de la guerre,  
Comme ce déloyal aux douceurs de la paix.

Mais sans qu'il soit besoin d'en parler davantage.

Votre seule valeur,

Qui de son impudence a ressenti l'outrage,  
Vous fournit-elle pas une juste douleur ?

Ne mêlez rien de lâche à vos hautes pensées ;

Et par quelques appas

1. *Deserter*, rendre déserte.

Qu'il demande merci de ses fautes passées,  
Imitez son exemple à ne pardonner pas.

L'ombre de vos lauriers admirés de l'envie  
Fait l'Europe trembler ;  
Attachez bien ce monstre, ou le privez de vie,  
Vous n'aurez jamais rien qui vous puisse troubler.

## XVIII

### POUR ALCANDRE<sup>1</sup>

(1630)

Quelque ennui donc qu'en cette absence  
Avec une injuste licence  
Le destin me fasse endurer,  
Ma peine lui semble petite,  
Si chaque jour il ne l'irrite  
D'un nouveau sujet de pleurer.

Paroles que permet la rage  
A l'innocence qu'on outrage,  
C'est aujourd'hui votre saison ;  
Faites-vous ouïr en ma plainte ;

1. *Alcandre*, Henri IV. Cette pièce et les quatre suivantes ont été composées pour le Roi et par son ordre, à l'occasion de sa passion pour Charlotte de Montmorency, princesse de Condé.

Jamais l'âme n'est bien atteinte,  
Quand on parle avecque raison.

O fureurs, dont même les Scythes  
N'useroient pas vers des mérites  
Qui n'ont rien de pareil à soi,  
Ma dame est captive, et son crime  
C'est que je l'aime, et qu'on estime  
Qu'elle en fait de même de moi.

Rochers, où mes Inquiétudes  
Viennent chercher les solitudes,  
Pour blasphémer contre le sort,  
Quittez la demeure où vous êtes,  
Je suis plus rocher que vous n'êtes,  
De le voir, et n'être pas mort.

Assez de preuves à la guerre,  
D'un bout à l'autre de la terre,  
Ont fait paroître ma valeur;  
Ici je renonce à la gloire,  
Et ne veux point d'autre victoire  
Que de céder à ma douleur.

Quelquefois les Dieux pitoyables  
Terminent des maux incroyables  
Mals en un lieu que tant d'appas  
Exposent à la jalousie,

Ne seroit-ce pas frénésie  
De ne les en soupçonner pas ?

Qui ne sait combien de mortelles  
Les ont fait soupirer pour elles,  
Et d'un conseil audacieux,  
En bergers, bêtes, et Satyres,  
Afin d'apaiser leurs martyres,  
Les ont fait descendre des cieux ?

Non, non, si je veux un remède,  
C'est de moi qu'il faut qu'il procède ;  
Sans les importuner de rien,  
J'ai su faire la délivrance  
Du malheur de toute la France,  
Je la saurai faire du mien.

Hâtons donc ce fatal ouvrage ;  
Trouvons le salut au naufrage ;  
Et multiplions dans les bois  
Les herbes dont les feuilles peintes  
Gardent les sanglantes empreintes  
De la fin tragique des rois.

Pour le moins la haine et l'envie  
Ayant leur rigueur assouvie  
Quand j'aurai clos mon dernier jour,



Oranthe<sup>1</sup> sera sans alarmes,  
Et mon trépas aura des larmes  
De quiconque aura de l'amour.

A ces mots tombant sur la place,  
Transi d'une mortelle glace,  
Alcandre cessa de parler;  
La nuit assiégea ses prunelles,  
Et son âme étendant les ailes  
Fut toute prête à s'envoler.

« Que fais-tu, monarque adorable,  
Lui dit un Démon favorable,  
En quels termes te réduis-tu ?  
Veux-tu succomber à l'orage,  
Et laisser perdre à ton courage  
Le nom qu'il a pour sa vertu ?

« N'en doute point, quoi qu'il advienne,  
La belle Oranthe sera tienne ;  
C'est chose qui ne peut faillir ;  
Le temps adoucira les choses,  
Et tous deux vous aurez des roses,  
Plus que vous n'en saurez cueillir. »

1. Charlotte de Montmerancy.

XIX

POUR ALCANDRE

AU RETOUR D'ORANTHE A FONTAINEBLEAU

(1620)

Revenez, mes plaisirs, ma dame est revenue ;  
Et les vœux que j'ai faits pour revoir ses beaux yeux,  
Rendant par mes soupirs ma douleur reconnue,  
Ont eu grâce des cieux.

Les voici de retour ces astres adorables,  
Où prend mon Océan son flux et son reflux ;  
Soucis, retirez-vous, cherchez les misérables ;  
Je ne vous connois plus.

Peut-on voir ce miracle, où le soin de nature  
A semé comme fleurs tant d'aimables appas,  
Et ne confesser point qu'il n'est pire aventure  
Que de ne la voir pas?

Certes l'autre soleil d'une erreur vagabonde  
Court inutilement par ses douze maisons ;  
C'est elle, et non pas lui, qui fait sentir au monde  
Le change des saisons.

Avecque sa beauté toutes beautés arrivent ,  
Ces déserts sont jardins de l'un à l'autre bout ;  
Tant l'extrême pouvoir des Grâces qui la suivent  
Les pénètre partout.

Ces bois en ont repris leur verdure nouvelle ;  
L'orage en est cessé, l'air en est éclairci ;  
Et même ces canaux ont leur course plus belle  
Depuis qu'elle est ici.

De moi, que les respects obligent au silence,  
J'ai beau me contrefaire, et beau dissimuler ;  
Les douceurs où je nage ont une violence  
Qui ne se peut celer.

Mais, ô rigueur du sort ! tandis que je m'arrête  
A chatouiller mon âme en ce contentement,  
Je ne m'aperçois pas que le Destin m'apprête  
Un autre partement.

Arrête ces pensers que la crainte m'envoie ;  
Je ne sais que trop bien l'inconstance du sort ;  
Mais ne m'ôtez le goût d'une si chère joie,  
C'est me donner la mort.

XX

ALCANDRE

PLAINT LA CAPTIVITÉ DE SA MAITRESSE

(1615)

Que d'épines, Amour, accompagnent tes roses!  
Que d'une aveugle erreur tu laisses toutes choses  
A la merci du sort!

Qu'en tes prospérités à bon droit on soupire!  
Et qu'il est malaisé de vivre en ton empire,  
Sans désirer la mort!

Je sers, je le confesse, une jeune merveille,  
En rares qualités à nulle autre pareille,  
Seule semblable à soi;  
Et, sans faire le vain, mon aventure est telle.  
Que de la même ardeur que je brûle pour elle,  
Elle brûle pour moi.

Mais parmi tout cet heur, ô dure Destinée !  
Que de tragiques soins, comme oiseaux de Phinée,  
Sens-je me dévorer !  
Et ce que je supporte avecque patience,  
Ai-je quelque ennemi, s'il n'est sans conscience,  
Qui le vit sans pleurer ?

La mer a moins de vents qui ses vagues irritent,  
Que je n'ai de pensers qui tous me sollicitent  
D'un funeste dessein ;  
Je ne trouve la paix qu'à me faire la guerre ;  
Et si l'enfer est fable au centre de la terre,  
Il est vrai dans mon sein.

Depuis que le soleil est dessus l'hémisphère,  
Qu'il monte, ou qu'il descende, il ne me voit rien faire  
Que plaindre et soupirer ;  
Des autres actions j'ai perdu la coutume,  
Et ce qui s'offre à moi, s'il n'a de l'amertume  
Je ne puis l'endurer.

Comme la nuit arrive, et que par le silence,  
Qui fait des bruits du jour cesser la violence,  
L'esprit est relâché,  
Je vois de tous côtés sur la terre et sur l'onde,  
Les pavots qu'elle sème assoupir tout le monde,  
Et n'en suis point touché.

S'il m'advient quelquefois de clore les paupières,  
 Aussitôt ma douleur en nouvelles matières  
 Fait de nouveaux efforts ;  
 Et de quelque souci qu'en veillant je me ronge,  
 Il ne me trouble point comme le meilleur songe  
 Que je fais quand je dors.

Tantôt cette beauté, dont ma flamme est le crime,  
 M'apparoît à l'autel, où comme une victime  
 On la veut égorger ;  
 Tantôt je me la vois d'un pirate ravle ;  
 Et tantôt la fortune abandonne sa vie  
 A quelque autre danger.

En ces extrémités la pauvrette s'écrie :  
 « Alcandre, mon Alcandre, ôte-moi, je te prie,  
 Du malheur où je suis. »  
 La fureur me saisit, je mets la main aux armes ;  
 Mais son desin m'arrête, et lui donner des larmes,  
 C'est tout ce que je puis.

Voilà comme je vis, voilà ce que j'endure,  
 Pour une affection que je veux qui me dure  
 Au delà du trépas ;  
 Tout ce qui me la blâme offense mon oreille,  
 Et qui veut m'affliger, il faut qu'il me conseille  
 De ne m'affliger pas.

On me dit qu'à la fin toute chose se change,  
Et qu'avecque le temps les beaux yeux de mon Ange  
Reviendront m'éclairer;  
Mais voyant tous les jours ses chaînes se rétraindre,  
Désolé que je suis ! que ne dois-je point craindre,  
Ou que puis-je espérer ?

Non, non, je veux mourir ; la raison m'y convie ;  
Aussi bien le sujet qui m'en donne l'envie  
Ne peut être plus beau ;  
Et le sort qui détruit tout ce que je consulte,  
Me fait voir assez clair que jamais ce tumulte  
N'aura paix qu'au tombeau.

Ainsi le grand Alcandre aux campagnes de Seine  
Faisoit, loin de témoins, le récit de sa peine,  
Et se fondoit en pleurs ;  
Le fleuve en fut ému ; ses Nymphes se cachèrent ;  
Et l'herbe du rivage, où ses larmes touchèrent,  
Perdit toutes ses fleurs.

## XXI

### SUR LE MÊME SUJET

(1615)

Que n'êtes-vous lassées,  
Mes tristes pensées,  
De troubler ma raison?  
Et faire avecque blâme  
Rebeller mon âme  
Contre ma guérison?

Que ne cessent mes larmes,  
Inutiles armes?  
Et que n'ôte des cieux  
La fatale ordonnance  
A ma souvenance  
Ce qu'elle ôte à mes yeux?



O beauté nonpareille,  
Ma chère merveille,  
Que le rigoureux sort  
Dont vous m'êtes ravie  
Aimeroit ma vie  
S'il m'envoyoit la mort!

Quelles pointes de rage  
Ne sent mon courage,  
De voir que le danger  
En vos ans les plus tendres  
Menace vos cendres  
D'un cercueil étranger?

Je m'impose silence  
En la violence  
Que me fait le malheur;  
Mais j'accrois mon martyre;  
Et n'oser rien dire  
M'est douleur sur douleur.

Aussi suis-je un squelette;  
Et la violette,  
Qu'un froid hors de saison,  
Ou le soc a touchée,  
De ma peau séchée  
Est la comparaison.

Dieux, qui les destinées  
 Les plus obstinées  
 Tournez de mal en bien,  
 Après tant de tempêtes  
 Mes justes requêtes  
 N'obtiendront-elles rien?

Avez-vous eu les titres  
 D'absolus arbitres  
 De l'état des mortels,  
 Pour être inexorables  
 Quand les misérables  
 Implorent vos autels?

Mon soin n'est point de faire  
 En l'autre hémisphère  
 Voir mes actes guerriers ;  
 Et jusqu'aux bords de l'onde  
 Où finit le monde,  
 Acquérir des lauriers.

Deux beaux yeux sont l'empire  
 Pour qui je soupire ;  
 Sans eux rien ne m'est doux ;  
 Donnez-moi cette joie  
 Que je les revoie,  
 Je suis Dieu comme vous.

## XXII

(1011)

Donc cette merveille des cieux,  
Pour ce qu'elle est chère à mes yeux,  
En sera toujours éloignée ;  
Et mon impatiente amour,  
Par tant de larmes témolgnée,  
N'obtiendra jamais son retour ?

Mes vœux donc ne servent de rien ;  
Les Dieux, ennemis de mon bien,  
Ne veulent plus que je la voie ;  
Et semble que les rechercher  
De me permettre cette joie,  
Les invite à me l'empêcher.

O beauté, reine des beautés,  
Seule de qui les volontés

Président à ma destinée,  
 Pourquoi n'est comme la tison  
 Votre conquête abandonnée  
 A l'effort de quelque Jason?

Quels feux, quels dragons, quels taureaux,  
 Quelle horreur de monstres nouveaux,  
 Et quelle puissance de charmes,  
 Garderoit que jusqu'aux enfers  
 Je n'allasse avecque les armes  
 Rompre vos chaînes et vos fers?

N'ai-je pas le cœur aussi haut,  
 Et pour oser tout ce qu'il faut  
 Un aussi grand désir de gloire,  
 Que j'avois lorsque je couvri  
 D'exploits d'éternelle mémoire  
 Les plaines d'Arques et d'Ivri?

Mais quoi? ces lois dont la rigueur  
 Tiennent<sup>1</sup> mes souhaits en langueur  
 Règnent avec un tel empire,  
 Que si le ciel ne les dissout,  
 Pour pouvoir ce que je déire  
 Ce n'est rien que de pouvoir tout.

1. Solécisme que Ménage a corrigé en mettant *relieut*.

Je ne veux point en me flattant  
Croire que le sort inconstant  
De ces tempêtes me délivre ;  
Quelque espoir qui se puisse offrir,  
Il faut que je cesse de vivre  
Si je veux cesser de souffrir.

Arrière donc ces vains discours.  
Qu'après les nuits viennent les jours,  
Et le repos après l'orage ;  
Autre sorte de réconfort  
Ne me satisfait le courage,  
Que de me résoudre à la mort.

C'est là que de tout mon tourment  
Se bornera le sentiment ;  
Ma foi seule, aussi pure et belle  
Comme le sujet en est beau,  
Sera ma compagne éternelle,  
Et me suivra dans le tombeau.

Ainsi d'une mourante voix  
Alcandre au silence des bois  
Témoignoit ses vives atteintes ;  
Et son visage sans couleur  
Faisoit connoître que ses plaintes  
Étoient moindres que sa douleur.

Oranthe qui par les zéphyr  
Reçut les funestes soupirs  
D'une passion si fidèle,  
Le cœur outré de même ennui,  
Jura que s'il mouroit pour elle,  
Elle mouroit avecque lui.

## XXIII

### PLAINTE SUR UNE ABSENCE

(1615)

Complices de ma servitude,

Pensers où mon inquiétude

Trouve son repos désiré,

Mes fidèles amis, et mes vrais secrétaires,

Ne m'abandonnez point en ces lieux solitaires;

C'est pour l'amour de vous que j'y suis retiré.

Partout ailleurs je suis en crainte;

Ma langue demeure contrainte;

Si je parle c'est à regret;

Je pèse mes discours, je me trouble et m'étonne;

Tant j'ai peu d'assurance en la foi de personne;

Seul à vous je suis libre, et n'ai rien de secret.

Vous lisez bien en mon visage  
 Ce que je souffre en ce voyage,  
 Dont le ciel m'a voulu punir;  
 Et savez bien aussi que je ne vous demande,  
 Étant loin de ma dame, une grâce plus grande  
 Que d'aimer sa mémoire, et m'en entretenir.

Dites-moi donc sans artifice,  
 Quand je lui vouai mon service,  
 Faillis-je en mon élection?  
 N'est-ce pas un objet digne d'avoir un temple?  
 Et dont les qualités n'ont jamais eu d'exemple,  
 Comme il n'en fut jamais de mon affection?

Au retour des saisons nouvelles  
 Choisissez les fleurs les plus belles,  
 De qui la campagne se peint;  
 En trouverez-vous une, où le soin de nature  
 Ait avecque tant d'art employé sa peinture,  
 Qu'elle soit comparable aux roses de son teint?

Peut-on assez vanter l'ivoire  
 De son front, où sont en leur gloire  
 La douceur et la majesté?  
 Ses yeux, moins à des yeux qu'à des soleils semblables,  
 Et de ses beaux cheveux les nœuds inviolables,  
 D'où n'échappe jamais rien qu'elle ait arrêté?



Ajoutez à tous ces miracles  
Sa bouche, de qui les oracles  
Ont toujours de nouveaux trésors ;

Prenez garde à ses mœurs, considérez-la toute ;  
Ne m'avourez-vous pas que vous êtes en doute  
Ce qu'elle a plus parfait, ou l'esprit, ou le corps ?

Mon roi par son rare mérite  
A fait que la terre est petite  
Pour un nom si grand que le sien,

Mais si mes longs travaux faisoient cette conquête,  
Quelques fameux lauriers qui lui couvrent la tête,  
Il n'en auroit pas un qui fût égal au mien.

Aussi quoique l'on me propose  
Que l'espérance m'en est close,  
Et qu'on n'en peut rien obtenir,

Puisqu'à si beau dessein mon désir me convie,  
Son extrême rigueur me coûtera la vie,  
Ou mon extrême fol m'y fera parvenir.

Si les tigres les plus sauvages  
Enfin apprivoisent leurs rages,  
Flattés par un doux traitement,

Par la même raison pourquoi n'est-il croyable  
Qu'à la fin mes ennuis la rendront pitoyable,  
Pourvu que je la serve à son contentement ?

Toute ma peur est que l'absence  
 Ne lui donne quelque licence  
 De tourner ailleurs ses appas;  
 Et qu'étant, comme elle est, d'un sexe variable,  
 Ma foi, qu'en me voyant elle avoit agréable,  
 Ne lui soit contemptible en ne me voyant pas.

Amour a cela de Neptune,  
 Que toujours à quelque infortune  
 Il se faut tenir préparé;  
 Ses infidèles flots ne sont point sans orages;  
 Aux jours les plus sereins on y fait des naufrages;  
 Et même dans le port on est mal assuré.

Peut-être qu'à cette même heure  
 Que je languis, soupire, et pleure,  
 De tristesse me consumant,  
 Elle qui n'a souci de moi, ni de mes larmes,  
 Étale ses beautés, fait montre de ses charmes,  
 Et met en ses filets quelque nouvel amant.

Tout beau, pensers mélancoliques,  
 Auteurs d'aventures tragiques,  
 De quoi m'osez-vous discourir?  
 Impudents boute-feu de noise et de querelle,  
 Ne savez-vous pas bien que je brûle pour elle,  
 Et que me la blâmer c'est me faire mourir?

Dites-moi qu'elle est sans reproche,  
Que sa constance est une roche,  
Que rien n'est égal à sa foi;

Prêchez-moi ses vertus, contez-m'en des merveilles;  
C'est le seul entretien qui plaît à mes oreilles;  
Mais pour en dire mal n'approchez point de moi.

## XXIV

### VERS FUNÈBRES

SUR LA MORT DE HENRI LE GRAND<sup>1</sup>

(1630)

Enfin l'ire du ciel, et sa fatale envie,  
Dont j'avois repoussé tant d'injustes efforts,  
Ont détruit ma fortune, et sans m'ôter la vie  
M'ont mis entre les morts.

Henri, ce grand Henri, que les soins de nature  
Avoient fait un miracle aux yeux de l'univers,  
Comme un homme vulgaire est dans la sépulture  
A la merci des vers.

Belle âme, beau patron des célestes ouvrages,  
Qui fus de mon espoir l'infailible recours,

1. Henri IV fut assassiné le 14 mai 1610.

Quelle nuit fut pareille aux funestes ombrages  
Où tu laisses mes jours?

C'est bien à tout le monde une commune plaie,  
Et le malheur que j'ai chacun l'estime sien ;  
Mais en quel autre cœur est la douleur si vraie,  
Comme elle est dans le mien ?

Ta fidèle compagne, aspirant à la gloire  
Que son affliction ne se puisse imiter,  
Seule de cet ennui me débat la victoire,  
Et me la fait quitter.

L'image de ses pleurs, dont la source féconde  
Jamais depuis ta mort ses vaisseaux n'a taris,  
C'est la Seine en fureur qui déborde son onde  
Sur les quais de Paris.

Nulle heure de beau temps ses orages n'essuie,  
Et sa grâce divine endure en ce tourment  
Ce qu'endure une fleur que la bise ou la pluie  
Bat excessivement.

Quiconque approche d'elle a part à son martyre,  
Et par contagion prend sa triste couleur ;  
Car pour la consoler que lui sauroit-on dire  
En si juste douleur ?

Reviens la voir, grande âme, ôte-lui cette nue,  
 Dont la sombre épaisseur aveugle sa raison,  
 Et fais du même lieu d'où sa peine est venue,  
 Venir sa guérison.

Bien que tout réconfort lui soit une amertume,  
 Avec quelque douceur qu'il lui soit présenté,  
 Elle prendra le tien, et selon sa coutume  
 Suivra ta volonté.

Quelque soir en sa chambre apparois devant elle,  
 Non le sang en la bouche, et le visage blanc,  
 Comme tu demeuras sous l'atteinte mortelle  
 Qui te perça le flanc.

Viens-y tel que tu fus, quand aux monts de Savole  
 Hymen en robe d'or te la vint amener ;  
 Ou tel qu'à Saint-Denis entre nos cris de joie  
 Tu la fis couronner.

Après cet essai fait, s'il demeure inutile,  
 Je ne connois plus rien qui la puisse toucher ;  
 Et sans doute la France aura, comme Sipyle<sup>1</sup>,  
 Quelque fameux rocher.

1. Mont Sipyle en Lydie. C'est à son sommet que Niobé fut changée en rocher.

Pour moi, dont la foiblesse à l'orage succombe,  
Quand mon heur abattu pourroit se redresser,  
J'ai mis avecque toi mes desseins en la tombe,  
Je les y veux laisser.

Quoi que pour m'obliger fasse la destinée,  
Et quelque heureux succès qui me puisse arriver,  
Je n'attends mon repos qu'en l'heureuse journée  
Où je t'irai trouver.

Ainsi de cette cour l'honneur et la merveille,  
Alcippe<sup>1</sup> soupiroit, prêt à s'évanouir.  
On l'auroit consolé; mais il ferme l'oreille,  
De peur de rien ouïr.

1. Le duc de Bollegarda.

XXV<sup>1</sup>

A LA REINE, MÈRE DU ROI

PENDANT SA RÉGENCE

(1620)

Objet divin des âmes et des yeux,  
Reine le chef-d'œuvre des cieux,  
Quels doctes vers me feront avouer  
Digne de te louer?

Les monts fameux des vierges que je sers  
Ont-ils des fleurs en leurs déserts  
Qui s'efforçant d'embellir ta couleur,  
Ne ternissent la leur?

Le Thermodon<sup>2</sup> a vu seoir autrefois  
Des reines au trône des rois;

1. Composé entre septembre et décembre 1610.

2. Rivière du Pont, sur les bords de laquelle habitaient les Amazones.  
C'est aujourd'hui le Termeh.



Mais que vit-il par qui soit débattu  
Le prix à ta vertu?

Certes nos lis, quoique bien cultivés,  
Ne s'étoient jamais élevés  
Au point heureux où les destins amis  
Sous ta main les ont mis.

A leur odeur l'Anglois se relâchant,  
Notre amitié va recherchant;  
Et l'Espagnol, prodige merveilleux!  
Cesse d'être orgueilleux.

De tous côtés nous regorgeons de biens;  
Et qui voit l'aise où tu nous tiens,  
De ce vieux siècle aux fables récitée  
Voit la félicité.

Quelque discord murmurant basement,  
Nous fit peur au commencement;  
Mais sans effet presque il s'évanouit,  
Plus tôt qu'on ne l'ouït.

Tu menaças l'orage paroissant,  
Et tout soudain obéissant,  
Il disparut comme flots courroucés  
Que Neptune a lancés.

Que puisses-tu, grand soleil de nos jours,  
 Faire sans fin le même cours,  
 Le soin du ciel te gardant aussi bien,  
 Que nous garde le tien!

Puisses-tu voir sous le bras de ton fils  
 Trébucher les murs de Memphis;  
 Et de Marseille au rivage de Tyr  
 Son empire aboutir!

Les vœux sont grands; mais avecque raison  
 Que ne peut l'ardente oraison?  
 Et sans flatter ne sers-tu pas les Dieux  
 Assez pour avoir mieux?

XXVI

LES SIBYLLES

SUR LA FÊTE DES ALLIANCES DE FRANCE ET D'ESPAGNE

(1614)

LA SIBYLLE PERSIQUE

*Pour la Reine*

Que Bellone et Mars se détachent,  
Et de leurs cavernes arrachent  
Tous les vents des séditions;  
La France est hors de leur furie,  
Tant qu'elle aura pour Alcyons  
L'heur et la vertu de Marie.

LA LIBYQUE

*Pour la Reine*

Cesse, Pô, d'abuser le monde,

Il est temps d'ôter à ton onde  
 Sa fabuleuse royauté.  
 L'Arne, sans en faire autres preuves,  
 Ayant produit cette beauté,  
 S'est acquis l'empire des fleuves.

#### LA DELPHIQUE

##### *Pour les mariages*

La France à l'Espagne s'aïnie;  
 Leur discorde est ensevelie,  
 Et tous leurs orages finis.  
 Armes du reste de la terre,  
 Contre ces deux peuples unis  
 Qu'êtes-vous que paille et que verre?

#### LA CUMÉE<sup>1</sup>

##### *Pour le même sujet*

Arrière ces plaintes communes,  
 Que les plus durables fortunes  
 Passent du jour au lendemain;  
 Les nœuds de ces grands hyménées  
 Sont-ils pas de la propre main  
 De ceux qui font les destinées?

1. Sibylle de Cumès en Éolie.

## L'ÉRYTHRÉE

*Pour le même sujet*

Taisez-vous, funestes langages,  
Qui jamais ne faites présages  
Où quelque malheur ne soit joint ;  
La discorde ici n'est mêlée,  
Et Thétys n'y soupire point  
Pour avoir épousé Pélée.

## LA SAMIENNE

*Pour le Roi*

Roi que tout bonheur accompagne,  
Vois partir du côté d'Espagne  
Un soleil qui te vient chercher ;  
O vraiment divine aventure,  
Que ton respect fasse marcher  
Les astres contre leur nature !

LA CUMANE <sup>1</sup>*Pour le Roi*

O que l'heur de tes destinées  
Poussera tes jeunes années

1. Sibylle de Cumès en Campanie.

A de magnanimes soucis;  
 Et combien te verront épandre  
 De sang des peuples circoncis  
 Les flots qui noyèrent Léandre!

## L'HELLESPONTIQUE

*Pour le Roi*

Soit que le Danube t'arrête,  
 Soit que l'Euphrate à sa conquête  
 Te fasse tourner ton désir,  
 Trouveras-tu quelque puissance,  
 A qui tu ne fasses choisir  
 Ou la mort, ou l'obéissance?

## LA PHRYGIENNE

*Pour la Reine*

Courage, Reine sans pareille :  
 L'esprit sacré qui te conseille  
 Est ferme en ce qu'il a promis.  
 Achève, et que rien ne t'arrête;  
 Le ciel tient pour ses ennemis  
 Les ennemis de cette fête.

## LA TIBURTINE

*Pour la Reine*

Sous ta bonté s'en va renaître

Le siècle où Saturne fut maître;  
Thémis les vices détruira;  
L'honneur ouvrira son école;  
Et dans Seine et Marne luira  
Même sablon que dans Pactole.

## XXVII

### SUR LE MÊME SUJET <sup>1</sup>

Donc après un si long séjour,  
Fleurs de lis, voici le retour  
De vos aventures prospères ;  
Et vous allez être à nos yeux  
Fraîches comme aux yeux de nos pères,  
Lorsque vous tombâtes des cieux.

A ce coup s'en vont les Destins  
Entre les jeux et les festins  
Nous faire couler nos années ;  
Et commencer une saison,  
Où nulles funestes journées  
Ne verront jamais l'horizon.

1. « Une des Sibylles, dit la *Relation de la fête*, chanta ces autres stances au nom de tous les François. »



Ce n'est plus comme auparavant,  
Que si l'Aurore en se levant  
D'aventure nous voyoit rire,  
On se pouvoit bien assurer,  
Tant la fortune avoit d'empire!  
Que le soir nous verroit pleurer.

De toutes parts sont éclaircis  
Les nuages de nos soucis ;  
La sûreté chasse les craintes ;  
Et la discorde sans flambeau  
Laisse mettre avecque nos plaintes  
Tous nos soupçons dans le tombeau.

O qu'il nous eût coûté de morts,  
O que la France eût fait d'efforts,  
Avant que d'avoir par les armes  
Tant de provinces qu'en un jour,  
Belle Reine, avecque vos charmes  
Vous nous acquérez par amour !

Qui pouvoit, sinon vos bontés,  
Faire à des peuples indomptés  
Laisser leurs haines obstinées,  
Pour jurer solennellement,  
En la main des deux hyménées,  
D'être amis éternellement ?

Fleur des beautés et des vertus,  
Après nos malheurs abattus  
D'une si parfaite victoire,  
Quel marbre à la postérité  
Fera paroître votre gloire  
- Au lustre qu'elle a mérité?

Non, non, malgré les envieux  
La raison veut qu'entre les Dieux  
Votre image soit adorée ;  
Et qu'aidant comme eux aux mortels,  
Lorsque vous serez implorée,  
Comme eux vous ayez des autels.

Nos fastes sont pleins de lauriers  
De toute sorte de guerriers ;  
Mais, hors de toute flatterie,  
Furent-ils jamais embellis  
Des miracles que fait Marie  
Pour le salut des fleurs de lis ?

## REPRISE PAR TOUTES LES SIBYLLES.

A ce coup la France est guérie ;  
Peuples fatalement sauvés,  
Payez les vœux que vous devez  
A la sagesse de Marie.

## XXVIII

### PARAPHRASE DU PSAUME CXXVIII<sup>1</sup>

(1615)

Les funestes complots des âmes forcenées,  
Qui pensoient triompher de mes jeunes années,  
Ont d'un commun assaut mon repos offensé.  
Leur rage a mis au jour ce qu'elle avoit de pire,  
Certes, je le puis dire ;  
Mais je puis dire aussi qu'ils n'ont rien avancé.

J'étois dans leurs filets ; c'étoit fait de ma vie ;  
Leur funeste rigueur qui l'avoit poursuivie,  
Méprisoit le conseil de revenir à soi ;  
Et le coutre aiguilé s'imprime sur la terre  
Molns avant que leur guerre  
N'espéroit imprimer ses outrages sur moi.

1. Composée à l'occasion de la première guerre des princes terminée en 1614.

Dieu, qui de ceux qu'il aime est la garde éternelle,  
 Me témoignant contre eux sa bonté paternelle,  
 A selon mes souhaits terminé mes douleurs.  
 Il a rompu leur piège, et de quelque artifice  
     Qu'ait usé leur malice,  
 Ses mains qui peuvent tout m'ont dégagé des leurs.

La gloire des méchants est pareille à cette herbe  
 Qui, sans porter amais ni javelle ni gerbe,  
 Croît sur le oit pourri d'une vieille maison;  
 On la voit sèche et morte aussitôt qu'elle est née,  
     Et vivre une journée  
 Est réputé pour elle une longue saison.

Bien est-il malaisé que l'injuste licence  
 Qu'ils prennent chaque jour d'affliger l'innocence  
 En quelqu'un de leurs vœux ne puisse prospérer  
 Mais tout incontinent leur bonheur se retire,  
     Et leur honte fait rire  
 Ceux que leur insolence avoit fait soupirer.

## XXIX

### RÉCIT D'UN BERGER

AU BALLET DE MADAME, PRINCESSE D'ESPAGNE<sup>1</sup>

(1615)

Houlette de Louis, houlette de Marie,  
Dont le fatal appui met notre bergerie  
Hors du pouvoir des loups,  
Vous placer dans les cieux en la même contrée  
Des balances d'Astrée,  
Est-ce un prix de vertu qui soit digne de vous?

Vos pénibles travaux, sans qui nos pâturages,  
Battus depuis cinq ans de grêles et d'orages,

1. A la suite d'un ballet dansé par deux jeunes filles (9 mars 1615) parut sur la scène un berger qui était le sieur Marais, homme d'armes de la compagnie de Monsieur le Grand, lequel comme remenant ses troupeaux en l'estable au couchant du soleil, sortit des bois en chantant et alla jusque devant Leurs Majestés, toujours récitant les vers faits par le sieur Malherbe. »

S'en alloient désolés,  
 Sont-ce pas des effets que même en Arcadie,  
 Quoi que la Grèce die,  
 Les plus fameux pasteurs n'ont jamais égalés?

Voyez des bords de Loire, et des bords de Garonne,  
 Jusques à ce rivage où Téthys se couronne  
 De bouquets d'orangers,  
 A qui ne donnez-vous une heureuse bonace,  
 Loin de toute menace  
 Et de maux intestins, et de maux étrangers?

Où ne voit-on la paix comme un roc affermie,  
 Faire à nos Géryons détester l'infamie  
 De leurs actes sanglants?  
 Et la belle Cérès en javelles féconde  
 Oter à tout le monde  
 La peur de retourner à l'usage des glands?

Aussi dans nos maisons, en nos places publiques,  
 Ce ne sont que festins, ce ne sont que musiques  
 De peuples réjouis;  
 Et que l'astre du jour ou se lève ou se couche,  
 Nous n'avons en la bouche  
 Que le nom de Marie, et le nom de Louis.

Certes une douleur quelques âmes afflige,  
 Qu'un fleuron de nos lis séparé de sa tige

Soit prêt à nous quitter ;

Mais quoi qu'on nous augure et qu'on nous fasse craindre,

Élize est-elle à plaindre

D'un bien que tous nos vœux lui doivent souhaiter ?

Le jeune demi-dieu qui pour elle soupire,

De la fin du couchant termine son empire

En la source du jour.

Elle va dans ses bras prendre part à sa gloire ;

Quelle malice noire

Peut sans aveuglement condamner leur amour ?

Il est vrai qu'elle est sage, il est vrai qu'elle est belle,

Et notre affection pour autre que pour elle

Ne peut mieux s'employer.

Aussi la nommons-nous la Pallas de cet âge ;

Mais que ne dit le Tage

De celle qu'en sa place il nous doit envoyer ?

Esprits malavisés, qui blâmez un échange,

Où se prend et se baille un ange pour un ange,

Jugez plus sainement ;

Notre grande bergère a Pan qui la conseille ;

Seroit-ce pas merveille

Qu'un dessein qu'elle eût fait n'eût bon événement ?

C'est en l'assemblée de ces couples célestes,

Que si nos maux passés ont laissé quelques restes,

Ils vont du tout finir;  
 Mopse qui nous l'assure a le don de prédire,  
     Et les chênes d'Épire  
 Savent moins qu'il ne sait des choses à venir.

Un siècle renaîtra comblé d'heur et de joie,  
 Où le nombre des ans sera la seule voie  
     D'arriver au trépas;  
 Tous venins y mourront comme au temps de nos pères;  
     Et même les vipères  
 Y piqueront sans nuire, ou n'y piqueront pas.

La terre en tous endroits produira toutes choses,  
 Tous métaux seront or, toutes fleurs seront roses,  
     Tous arbres oliviers;  
 L'an n'aura plus d'hiver, le jour n'aura plus d'ombre,  
     Et les perles sans nombre  
 Germeront dans la Seine au milieu des graviers.

Dieux, qui de vos arrêts formez nos destinées,  
 Donnez un dernier terme à ces grands hyménées,  
     C'est trop les différer.  
 L'Europe les demande, accordez sa requête;  
     Qui verra cette fête,  
 Pour mourir satisfait n'aura que désirer.



XV

POUR UN BALLET DE MADAME

(1615)

Cette Anne <sup>1</sup> si belle,  
Qu'on vante si fort,  
Pourquoi ne vient-elle?  
Vraiment elle a tort.

Son Louis soupire  
Après ses appas;  
Que veut-elle dire  
De ne venir pas?

S'il ne la possède  
Il s'en va mourir;

1. Anne d'Autriche.

Donnons-y remède,  
Allons la querir.

Assemblons, Marie,  
Ses yeux à vos yeux;  
Notre bergerie  
N'en vaudra que mieux.

Hâtons le voyage;  
Le siècle doré  
En ce mariage  
Nous est assuré.

XXXI

SUR LE MARIAGE DU ROI ET DE LA REINE<sup>1</sup>

(1620)

Mopse entre les devins l'Apollon de cet âge  
Avoit toujours fait espérer  
Qu'un soleil qui naîtroit sur les rives du Tage  
En la terre du lis nous viendrait éclairer.

Cette prédiction sembloit une aventure  
Contre le sens et le discours,  
N'étant pas convenable aux règles de nature  
Qu'un soleil se levât où se couchent les jours.

Anne, qui de Madrid fut l'unique miracle,  
Maintenant l'aise de nos yeux,

1. Ce mariage est lieu le 25 octobre 1615.

Au sein de notre Mars satisfait à l'oracle,  
Et dégage envers nous la promesse des cieux.

Bien est-elle un soleil; et ses yeux adorables  
Déjà vus de tout l'horizon,  
Font croire que nos maux seront maux incurables,  
Si d'un si beau remède ils n'ont leur guérison.

Quoi que l'esprit y cherche, il n'y voit que des chaînes  
Qui le captivent à ses lois;  
Certes c'est à l'Espagne à produire des reines,  
Comme c'est à la France à produire des rois.

Heureux couple d'amants, notre grande Marie  
A pour vous combattu le sort;  
Elle a forcé les vents, et dompté leur furie;  
C'est à vous à goûter les délices du port.

Goûtez-les, beaux esprits, et donnez connoissance,  
En l'excès de votre plaisir,  
Qu'à des cœurs bien touchés tarder la jouissance,  
C'est infailliblement leur croître le désir.

Les fleurs de votre amour, dignes de leur racine,  
Montrent un grand commencement;  
Mais il faut passer outre, et des fruits de Lucine  
Faire avoir à nos vœux leur accomplissement.

Réservez le repos à ces vieilles années

Par qui le sang est refroidi ;

Tout le plaisir des jours est en leurs matinées ;

La nuit est déjà proche à qui passe midi.

PROPHÉTIE DU DIEU DE SEINE<sup>1</sup>

(1630)

Va-t'en à la malheure, excrément de la terre,  
Monstre qui dans la paix fais les maux de la guerre,  
Et dont l'orgueil ne connoît point de lois ;  
En quelque haut dessein que ton esprit s'égare,  
Tes jours sont à leur fin, ta chute se prépare,  
Regarde-moi pour la dernière fois.

C'est assez que cinq ans ton audace effrontée,  
Sur des ailes de cire aux étoiles montée,  
Princes et rois ait osé défier :  
La Fortune t'appelle au rang de ses victimes,  
Et le ciel, accusé de supporter tes crimes,  
Est résolu de se justifier.

1. Au maréchal d'Ancre le jour qu'il fut tué (1617).

XXXIII<sup>1</sup>

(1620)

Enfin ma patience, et les soins que j'ai pris,  
Ont selon mes souhaits adouci les esprits  
Dont l'injuste rigueur si longtemps m'a fait plaindre :  
Cessons de soupirer ;  
Grâces à mon destin, je n'ai plus rien à craindre,  
Et puis tout espérer.

Soit qu'étant le soleil, dont je suis enflammé,  
Le plus aimable objet qui jamais fut aimé,  
On ne m'ait pu nier qu'il ne fût adorable ;  
Soit que d'un oppressé  
Le droit bien reconnu soit toujours favorable,  
Les Dieux m'ont exaucé.

1. Ces stances furent composées pour Charles Chabot, comte de Charny, amoureux de M<sup>lle</sup> de Castille, petite-fille par sa mère du président Jeannin.

Naguère que j'oyois la tempête souffler,  
 Que je voyois la vague en montagne s'enfler,  
 Et Neptune à mes cris faire la sourde oreille ;  
     A peu près englouti,  
 Eussé-je osé prétendre à l'heureuse merveille  
     D'en être garanti ?

Contre mon jugement les orages cessés  
 Ont des calmes si doux en leur place laissés,  
 Qu'aujourd'hui ma fortune a l'empire de l'onde ;  
     Et je vois sur le bord  
 Un ange dont la grâce est la gloire du monde,  
     Qui m'assure du port.

Certes c'est lâchement qu'un tas de médisans,  
 Imputant à l'amour qu'il abuse nos ans,  
 De frivoles soupçons nos courages étonnent ;  
     Tous ceux à qui déplaît  
 L'agréable tourment que ses flammes nous donnent,  
     Ne savent ce qu'il est.

S'il a de l'amertume à son commencement,  
 Pourvu qu'à mon exemple on souffre doucement,  
 Et qu'aux appâts du change une âme ne s'envole,  
     On se peut assurer  
 Qu'il est maître équitable, et qu'enfin il console  
     Ceux qu'il a fait pleurer.



## XXXIV

### STANCES SPIRITUELLES

(1620)

Louez Dieu par toute la terre,  
Non pour la crainte du tonnerre  
Dont il menace les humains;

Mais pour ce que sa gloire en merveilles abonde,  
Et que tant de beautés qui reluisent au monde  
Sont des ouvrages de ses mains.

Sa providence libérale  
Est une source générale,  
Toujours prête à nous arroser.

L'Aurore et l'Occident s'abreuvent en sa course,  
On y puise en Afrique, on y puise sous l'Ourse,  
Et rien ne la peut épuiser.

N'est-ce pas lui qui fait aux ondes  
Germer les semences fécondes

D'un nombre infini de poissons ;  
 Qui peuple de troupeaux les bois et les montagnes,  
 Donne aux prés la verdure, et couvre les campagnes  
 De vendanges et de moissons ?

Il est bien dur à sa justice  
 De voir l'impudente malice  
 Dont nous l'offensons chaque jour ;  
 Mais comme notre père il excuse nos crimes,  
 Et même ses courroux, tant soient-ils légitimes,  
 Sont des marques de son amour.

Nos affections passagères,  
 Tenant de nos humeurs légères,  
 Se font vieilles en un moment,  
 Quelque nouveau désir comme un vent les emporte ;  
 La sienne toujours ferme, et toujours d'une sorte,  
 Se conserve éternellement.

XXXV

VERS COMPOSÉS

POUR L'ENTRÉE DE LOUIS XIII A AIX<sup>1</sup>

(1624)

LA VILLE D'AIX AU ROI

Grand fils du grand Henri, grand chef-d'œuvre des cieux,  
Grand aise et grand amour des âmes et des yeux,  
Louis, dont ce beau jour la présence m'octroie,  
Délices des sujets à ta garde commis,  
Le portrait de Pallas fut la force de Troie,  
Le tien sera la peur de tous nos ennemis.

AMPHION AU ROI

Or sus, la porte est close aux tempêtes civiles :  
La Justice et la Paix ont les clefs de tes villes;

<sup>1</sup> En 1622.

Espère tout, Louis, et ne doute de rien.  
Si le Dieu que je sers entend l'art de prédire,  
Jamais siècle passé n'a vu monter empire,  
Où le siècle présent verra monter le tien.

Les faits de plus de marque et de plus de mérite,  
Que la vanité grecque en ses fables récite,  
Dans la gloire des tiens seront ensevelis.  
Ton camp boira le Gange avant qu'il se repose,  
Et dessous divers noms ce sera même chose  
Être maître du monde et roi des fleurs de lis.

## XXXVI

POUR MOR LE COMTE DE SOISSONS<sup>1</sup>

(1624)

Je délibérons plus ; allons droit à la mort ;  
La tristesse m'appelle à ce dernier effort,  
Et l'honneur m'y convie ;  
Je n'ai que trop gémi ;  
Et parmi tant d'ennuis j'aime encore ma vie,  
Je suis mon ennemi.

De beaux yeux, beaux objets de gloire et de grandeur,  
De vives sources de flamme, où j'ai pris une ardeur  
Qui toute autre surmonte,  
Puis-je souffrir assez,

<sup>1</sup> Louis de Bourbon, comte de Soissons, qui recherchait en mariage Henriette de France, devenue, en 1625, reine d'Angleterre.

Pour expier le crime, et réparer la honte  
De vous avoir laissés?

Quelqu'un dira pour moi que je fais mon devoir;  
Et que les volontés d'un absolu pouvoir  
Sont de justes contraintes;  
Mais à quelle autre loi  
Doit un parfait amant des respects et des craintes  
Qu'à celle de sa foi?

Quand le ciel offriroit à mes jeunes désirs  
Les plus rares trésors, et les plus grands plaisirs  
Dont sa richesse abonde;  
Que saurois-je espérer  
A quoi votre présence, ô merveille du monde,  
Ne soit à préférer?

On parle de l'enfer, et des maux éternels,  
Baillés pour châtement à ces grands criminels  
Dont les fables sont pleines;  
Mais ce qu'ils souffrent tous,  
Le souffré-je pas seul en la moindre des peines  
D'être éloigné de vous?

J'ai beau par la raison exhorter mon amour  
De vouloir réserver à l'aise du retour  
Quelque reste de larmes;  
Misérable qu'il est,

Contenter sa douleur, et lui donner des armes,  
C'est tout ce qui lui plaît.

Nón, non, laissons-nous vaincre après tant de combats;  
Allons épouvanter les ombres de là-bas  
De mon visage blême;  
Et sans nous consoler,  
Mettons fin à des jours que la Parque elle-même  
A pitié de filer.

Je connois Charigène, et n'ose désirer  
Qu'elle ait un sentiment qui la fasse pleurer  
Dessus ma sépulture;  
Mais cela m'arrivant,  
Quelle seroit ma gloire? et pour quelle aventure  
Voudrois-je être vivant?

## XXXVII

### CONSOLATION

A MONSIEUR LE PREMIER PRÉSIDENT<sup>1</sup>, SUR LA MORT  
DE MADAME SA FEMME

(1627)

Sacré ministre de Thémis,  
Verdun, en qui le ciel a mis  
Une sagesse non commune;  
Sera-ce pour jamais que ton cœur abattu  
Laissera sous une infortune  
Au mépris de ta gloire accabler ta vertu?

Toi de qui les avis prudents  
En toute sorte d'accidents  
Sont loués même de l'envie,  
Perdras-tu la raison, jusqu'à te figurer

1. Le premier président Nicolas de Verdun.



Que les morts reviennent en vie,  
Et qu'on leur rende l'âme à force de pleurer?

Tel qu'au soir on voit le soleil  
Se jeter au bras du sommeil,  
Tel au matin il sort de l'onde.

Les affaires de l'homme ont un autre destin ;  
Après qu'il est parti du monde,  
La nuit qui lui survient n'a jamais de matin.

Jupiter, ami des mortels,  
Ne rejette de ses autels  
Ni requêtes ni sacrifices ;

Il reçoit en ses bras ceux qu'il a menacés ;  
Et qui s'est nettoyé de vices,  
Ne lui fait point de vœux qui ne soient exaucés.

Neptune, en la fureur des flots  
Invoqué par les matelots,  
Remet l'espoir en leurs courages ;

Et ce pouvoir si grand dont il est renommé,  
N'est connu que par les naufrages  
Dont il a garanti ceux qui l'ont réclamé.

Pluton est seul entre les Dieux  
Dénué d'oreilles et d'yeux,  
A quiconque le sollicite ;

Il dévore sa proie aussitôt qu'il la prend ;

Et quoi qu'on lise d'Hippolyte,  
Ce qu'une fois il tient, jamais il ne le rend.

S'il étoit vrai que la pitié  
De voir un excès d'amitié  
Lui fit faire ce qu'on désire,  
Qui devoit le fléchir avec plus de couleur,  
Que ce fameux joueur de lyre,  
Qui fut jusqu'aux enfers lui montrer sa douleur?

Cependant il eut beau chanter,  
Beau prier, presser, et flatter,  
Il s'en revint sans Eurydice;  
Et la vaine faveur dont il fut obligé  
Fut une si noire malice,  
Qu'un absolu refus l'auroit moins affligé.

Mais quand tu pourrois obtenir  
Que la mort laissât revenir  
Celle dont tu pleures l'absence,  
La voudrois-tu remettre en un siècle effronté  
Qui plein d'une extrême licence  
Ne feroit que troubler son extrême bonté?

Que voyons-nous que des Titans,  
De bras et de jambes luttans  
Contre les pouvoirs légitimes?  
Infâmes rejets de ces audacieux,

Qui dédaignant les petits crimes,  
Pour en faire un illustre attaquèrent les cieux!

Quelle horreur de flamme et de fer  
N'est éparse comme en enfer  
Aux plus beaux lieux de cet empire?  
Et les moins travaillés des injures du sort,  
Peuvent-ils pas justement dire  
Qu'un homme dans la tombe est un navire au port?

Crois-moi, ton deuil a trop duré;  
Tes plaintes ont trop murmuré;  
Chasse l'ennui qui te possède;  
Sans t'irriter en vain contre une adversité,  
Que tu sais bien qui n'a remède  
Autre que d'obéir à la nécessité.

Rends à ton âme le repos  
Qu'elle s'ôte mal à propos,  
Jusqu'à te dégoûter de vivre;  
Et si tu n'as l'amour que chacun a pour soi,  
Aime ton prince, et le délivre  
Du regret qu'il aura s'il est privé de toi.

Quelque jour ce jeune lion  
Choquera la rébellion,  
En sorte qu'il en sera maître;  
Mais quiconque voit clair, ne connoît-il pas bien

Que pour l'empêcher de renaître  
Il faut que ton labeur accompagne le sien?

La Justice le glaive en main  
Est un pouvoir autre qu'humain  
Contre les révoltes civiles ;  
Elle seule fait l'ordre, et les sceptres des rois  
N'ont que des pompes inutiles,  
S'ils ne sont appuyés de la force des lois.

## XXXVIII

### PARAPHRASE DU PSAUME CXLV

(1627)

N'espérons plus, mon âme, aux promesses du monde ;  
Sa lumière est un verre, et sa faveur une onde  
Que toujours quelque vent empêche de calmer.  
Quittons ces vanités, lassons-nous de les suivre ;  
C'est Dieu qui nous fait vivre,  
C'est Dieu qu'il faut aimer.

En vain, pour satisfaire à nos lâches envies,  
Nous passons près des rois tout le temps de nos vies  
A souffrir des mépris et ployer les genoux.  
Ce qu'ils peuvent n'est rien ; ils sont comme nous sommes,  
Véritablement hommes,  
Et meurent comme nous.

Ont-ils rendu l'esprit, ce n'est plus que poussière  
Que cette majesté si pompeuse et si fière  
Dont l'éclat orgueilleux étonne l'univers;  
Et dans ces grands tombeaux, où leurs âmes hautaines  
Font encore les vaines,  
Ils sont mangés des vers.

Là se perdent ces noms de maîtres de la terre,  
D'arbitres de la paix, de foudres de la guerre;  
Comme ils n'ont plus de sceptre, ils n'ont plus de flatteur;  
Et tombent avec eux d'une chute commune  
Tous ceux que leur fortune  
Faisoit leurs serviteurs.

XXXIX

POUR LA GUÉRISON DE CHRYSANTHE

(1630)

Les destins sont vaincus, et le flux de mes larmes  
De leur main insolente a fait tomber les armes ;  
Amour en ce combat a reconnu ma foi ;  
Lauriers, couronnez-moi.

Quel penser agréable a soulagé mes plaintes,  
Quelle heure de repos a diverti mes craintes,  
Tant que du cher objet en mon âme adoré  
Le péril a duré ?

J'ai toujours vu ma dame avoir toutes les marques  
De n'être point sujette à l'outrage des Parques ;  
Mais quel espoir de bien en l'excès de ma peur  
N'est-il moi-même trompeur ?

Aujourd'hui c'en est fait, elle est toute guérie,  
 Et les soleils d'avril peignant une prairie,  
 En leurs tapis de fleurs n'ont jamais égalé  
 Son teint renouvelé.

Je ne la vis jamais si fraîche, ni si belle ;  
 Jamais de si bon cœur je ne brûlai pour elle ;  
 Et ne pense jamais avoir tant de raison  
 De bénir ma prison.

Dieux, dont la providence et les mains souveraines,  
 Terminant sa langueur, ont mis fin à mes peines,  
 Vous saurois-je payer avec assez d'encens  
 L'aise que je ressens ?

Après une faveur si visible et si grande,  
 Je n'ai plus à vous faire aucune autre demande ;  
 Vous m'avez tout donné, redonnant à mes yeux  
 Ce chef-d'œuvre des cieux.

Certes, vous êtes bons, et combien que nos crimes  
 Vous donnent quelquefois des courroux légitimes,  
 Quand des cœurs bien touchés vous demandent secours,  
 Ils l'obtiennent toujours.

Continuez, grands Dieux, et ne faites pas dire,  
 Ou que rien ici-bas ne connoît votre empire,



Du qu'aux occasions les plus dignes de soins,  
Vous en avez le moins.

Donnez-nous tous les ans des moissons redoublées,  
Soient toujours de nectar nos rivières comblées ;  
Si Chrysanthe<sup>1</sup> ne vit et ne se porte bien,  
Nous ne vous devons rien.

1. Malherbe donne ce nom à la reine Anne d'Autriche.

## XL

### POUR UNE MASCARADE

(1630)

Ceux-ci de qui vos yeux admirent la venue,  
Pour un fameux honneur qu'ils brûlent d'acquérir,  
Partis des bords lointains d'une terre inconnue,  
S'en vont au gré d'amour tout le monde courir.

Ce grand Démon qui se déplaît  
D'être profane comme il est,  
Par eux veut repurger son temple;  
Et croit qu'ils auront ce pouvoir,  
Que ce qu'on ne fait par devoir,  
On le fera par leur exemple.

Ce ne sont point esprits qu'une vague licence  
Porte inconsidérés à leurs contentements;  
L'or de cet âge vieil où régnoit l'innocence,  
N'est pas moins en leurs mœurs qu'en leurs accoutrements;

La foi, l'honneur, et la raison  
Gardent la clef de leur prison ;  
Penser au change leur est crime ;  
Leurs paroles n'ont point de fard ;  
Et faire les choses sans art,  
Est l'art dont ils font plus d'estime.

Composez-vous sur eux, âmes belles et hautes ;  
Retirez votre humeur de l'infidélité ;  
Laissez-vous d'abuser les jeunesses peu cautes,  
Et de vous prévaloir de leur crédulité ;  
N'ayez jamais impression  
Que d'une seule passion,  
A quoi que l'espoir vous convie ;  
Bien aimer soit votre vrai bien ;  
Et, bien aimés, n'estimez rien  
Si doux qu'une si douce vie.

On tient que ce plaisir est fertile de peines,  
Et qu'un mauvais succès l'accompagne souvent ;  
Mais n'est-ce pas la loi des fortunes humaines,  
Qu'elles n'ont point de havre à l'abri de tout vent ?  
Puis cela n'advient qu'aux amours,  
Où les désirs, comme vautours,  
Se palissent de sales rapines ;  
Ce qui les forme les détruit ;  
Celles que la vertu produit  
Sont roses qui n'ont point d'épines.

## XLI

(1680)

Quoi donc, ma lâcheté sera si criminelle?  
Et les vœux que j'ai faits pourront si peu sur moi,  
Que je quitte ma dame, et démente la foi  
Dont je lui promettois une amour éternelle?

Que ferons-nous, mon cœur, avec quelle science  
Vaincrons-nous les malheurs qui nous sont préparés?  
Courrons-nous le hasard comme désespérés?  
Ou nous résoudrons-nous à prendre patience?

Non, non, quelques assauts que me donne l'envie,  
Et quelques vains respects qu'allègue mon devoir,  
Je ne céderai point, que de même pouvoir  
Dont on m'ôte ma dame, on ne m'ôte la vie.

Mais où va ma fureur? quelle erreur me transporte,  
 De vouloir en géant aux astres commander?  
 Ai-je perdu l'esprit, de me persuader  
 Que la nécessité ne soit pas la plus forte?

Achille, à qui la Grèce a donné cette marque,  
 D'avoir eu le courage aussi haut que les cieux,  
 Fut en la même peine, et ne put faire mieux  
 Que soupirer neuf ans dans le fond d'une barque!

Je veux du même esprit que ce miracle d'armes,  
 Chercher en quelque part un séjour écarté  
 Où ma douleur et moi soyons en liberté,  
 Sans que rien qui m'approche interrompe mes larmes.

Bien sera-ce à jamais renoncer à la joie,  
 D'être sans la beauté dont l'objet m'est si doux;  
 Mais qui m'empêchera qu'en dépit des jaloux,  
 Avecque le penser mon âme ne la voie?

Le temps qui toujours vole, et sous qui tout succombe,  
 Fléchira cependant l'injustice du sort;  
 Ou d'un pas insensible avancera la mort,  
 Qui bornera ma peine au repos de la tombe

*L. I. vers neuf mots, et c'est encore beaucoup plus qu'il ne permet  
 l'élude.*

La fortune en tous lieux à l'homme est dangereuse;  
Quelque chemin qu'il tienne il trouve des combats;  
Mais des conditions où l'on vit ici-bas,  
Certes celle d'aimer est la plus malheureuse.

ODES





# I

## AU ROI HENRI LE GRAND

SUR LA PRISE DE MARSEILLE<sup>1</sup>

(1630)

Enfin après tant d'années,  
Voici l'heureuse saison  
Où nos misères bornées  
Vont avoir leur guérison.  
Les Dieux longs à se résoudre  
Ont fait un coup de leur foudre,  
Qui montre aux ambitieux,  
Que les fureurs de la terre

1. Marseille, tombée au pouvoir de la Ligue en 1590, avait été gouvernée depuis par Louis d'Aix, viguier, et Charles Casaux, premier consul, qui profetaient de la vendre aux Espagnols lorsqu'elle fut livrée aux troupes du Roi, commandées par le duc de Guise, dans la nuit du 16 au 17 février 1596, par les frères Pierre et Barthélemy de Libertat. Casaux fut tué. Son fils et Louis d'Aix réussirent à s'échapper.

Malherbe, qui ne vint s'établir à Paris qu'après juillet 1605, était, suivant Ménage, encore en Provence quand il fit cette ode, imprimée pour la première fois dans l'édition de 1630.

Ne sont que paille et que verre  
A la colère des cieux.

Peuples, à qui la tempête  
A fait faire tant de vœux,  
Quelles fleurs à cette fête  
Couronneront vos cheveux?  
Quelle victime assez grande  
Donnerez-vous pour offrande?  
Et quel Indique séjour  
Une perle fera naître  
D'assez de lustre, pour être  
La marque d'un si beau jour?

Cet effroyable colosse,  
Casaux, l'appui des mutins,  
A mis le pied dans la fosse  
Que lui cavoient les destins.  
Il est bas, le parricide;  
Un Alcide fils d'Alcide <sup>1</sup>,  
A qui la France a prêté  
Son invincible génie,  
A coupé sa tyrannie  
D'un glaive de liberté <sup>2</sup>.

<sup>1</sup>. Charles de Lorraine, duc de Guise. Il était fils du duc Henri, assassiné à Blois.

<sup>2</sup>. Allusion au nom de Libertat.

Les aventures du monde  
Vont d'un ordre mutuel,  
Comme on voit au bord de l'onde  
Un reflux perpétuel.  
L'aise et l'ennui de la vie  
Ont leur course entre-suivie  
Aussi naturellement  
Que le chaud et la froidure,  
Et rien, afin que tout dure,  
Ne dure éternellement.

Cinq ans Marseille volée  
A son juste possesseur,  
Avoit langui désolée  
Aux mains de cet oppresseur.  
Enfin le temps l'a remise  
En sa première franchise ;  
Et les maux qu'elle enduroit  
Ont eu ce bien pour échange,  
Qu'elle a vu parmi la fange  
Fouler ce qu'elle adoroit.

Déjà tout le peuple More  
A ce miracle entendu ;  
A l'un et l'autre bosphore  
Le bruit en est répandu ;  
Toutes les plaines le savent  
Que l'Inde et l'Euphrate lavent ;

Et déjà pâle d'effroi  
Memphis se pense captive,  
Voyant si près de sa rive  
Un neveu de Godefroi <sup>1</sup>.

1. Les princes lorrains prétendaient descendre de Godefroi de Bouillon.

## SUR LE MÊME SUJET

(1630)

Soit que de tes lauriers la grandeur poursuivant  
D'un cœur où l'ire juste et la gloire commande,  
Tu passes comme un foudre en la terre Flamande,  
D'Espagnols abattus la campagne pavant;

Soit qu'en sa dernière tête  
L'Hydre civile t'arrête,  
Roi, que je verrai jouir  
De l'empire de la terre,  
Laisse le soin de la guerre,  
Et pense à te réjouir.

Nombre tous les succès où ta fatale main,  
Sous l'appui du bon droit aux batailles conduite,  
De tes peuples mutins la malice a détruite,

Par un heur éloigné de tout penser humain ;  
 Jamais tu n'as vu journée  
 De si douce destinée ;  
 Non celle où tu rencontras  
 Sur la Dordogne en désordre  
 L'orgueil à qui tu fis mordre  
 La poussière de Coutras <sup>1</sup>.

Casaux, ce grand Titan qui se moquoit des cieux,  
 A vu par le trépas son audace arrêtée,  
 Et sa rage infidèle, aux étoiles montée,  
 Du plaisir de sa chute a fait rire nos yeux.

• • • • •  
 • • • • •

Ce dos chargé de pourpre, et rayé de clinquants,  
 A dépouillé sa gloire au milieu de la fange,  
 Les Dieux qu'il ignoroit ayant fait cet échange  
 Pour venger en un jour ses crimes de cinq ans.  
 La mer en cette furie  
 A peine a sauvé Dorie <sup>2</sup> ;  
 Et le funeste remords  
 Que fait la peur des supplices,  
 A laissé tous ses complices  
 Plus morts que s'ils étoient morts.

1. La bataille de Coutras, où fut vaincu et tué le duc de Joyeuse, s'engagea le 20 octobre 1587.

2. C. Doria commandait sept galères espagnoles qu'au mois de décembre 1595 Casault avait introduites dans le port de Marseille.

### III

## A LA REINE, MÈRE DU ROI

SUR SA BIENVENUE EN FRANCE

ODE PRÉSENTÉE A SA MAJESTÉ, A AIX

l'année 1600

Peuples, qu'on mette sur la tête  
Tout ce que la terre a de fleurs ;  
Peuples, que cette belle fête  
A jamais tarisse nos pleurs ;  
Qu'aux deux bouts du monde se vole  
Luire le feu de notre joie ;  
Et soient dans les coupes noyés  
Les soucis de tous ces orages,  
Que pour nos rebelles courages  
Les Dieux nous avoient envoyés.

A ce coup front en fumée  
Les vœux que faisoient nos mutins,

En leur âme encore affamée  
 De massacres et de butins ;  
 Nos doutes seront éclaircies ;  
 Et mentiront les Prophéties  
 De tous ces visages pâlis,  
 Dont le vain étude s'applique  
 A chercher l'an climatérique  
 De l'éternelle fleur de lis.

Aujourd'hui nous est amenée  
 Cette Princesse, que la foi  
 D'Amour ensemble et d'Hyménée  
 Destine au lit de notre Roi ;  
 La voici, la belle Marie,  
 Belle merveille d'Étrurie,  
 Qui fait confesser au soleil,  
 Quoi que l'âge passé raconte,  
 Que du ciel, depuis qu'il y monte,  
 Ne vint jamais rien de pareil.

Telle n'est point la Cythérée,  
 Quand un nouveau feu s'allumant,  
 Elle sort pompeuse et parée  
 Pour la conquête d'un amant ;  
 Telle ne luit en sa carrière  
 Des mois l'inégale courrière ;  
 Et telle dessus l'horizon  
 L'Aurore au matin ne s'étale,



Quand les yeux mêmes de Céphale  
En feroient la comparaison.

Le Sceptre que porte sa race,  
Où l'heur aux mérites est joint,  
Lui met le respect en la face,  
Mais il ne l'enorgueillit point;  
Nulle vanité ne la touche;  
Les Grâces parlent par sa bouche;  
Et son front, témoin assuré  
Qu'au vice elle est inaccessible,  
Ne peut que d'un cœur insensible  
Être vu sans être adoré.

*Quantes lok, Neptes et les vades*  
Ce nouveau miracle flottoit,  
Neptune en ses caves profondes  
Plaignit-il le feu qu'il sentoit!  
Et quantes fois en sa pensée,  
De vives atteintes blessée,  
Sans l'honneur de la royauté  
Qui lui fit celer son martyre,  
Eût-il voulu de son empire  
Faire échange à cette beauté!

Dix jours, ne pouvant se distraire  
Du plaisir de la regarder,  
Il a par un effort contraire

Essayé de la retarder <sup>1</sup>;  
 Mais à la fin, soit que l'audace  
 Au meilleur avis ait fait place,  
 Soit qu'un autre démon plus fort  
 Aux vents ait imposé silence,  
 Elle est hors de sa violence,  
 Et la voici dans notre port.

La voici, peuples, qui nous montre  
 Tout ce que la gloire a de prix ;  
 Les fleurs naissent à sa rencontre  
 Dans les cœurs et dans les esprits ;  
 Et la présence des merveilles  
 Qu'en oyoient dire nos oreilles,  
 Accuse la témérité  
 De ceux qui nous l'avoient décrite,  
 D'avoir figuré son mérite  
 Moindre que n'est la vérité.

O toute parfaite Princesse,  
 L'étonnement de l'univers,  
 Astre par qui vont avoir cesse  
 Nos ténèbres et nos hivers ;  
 Exemple sans autres exemples,  
 Future image de nos temples,

1. Une tempête força Marie de Médicis de relâcher à Portofino le  
 19 octobre et d'y séjourner jusqu'au 28. (*Journal de l'Estoile*, année 1600.)

Quoi que notre foible pouvoir  
En votre accueil ose entreprendre,  
Peut-il espérer de vous rendre  
Ce que nous vous allons devoir?

Ce sera vous qui de nos villes  
Ferez la beauté refleurir,  
Vous qui de nos haines civiles  
Ferez la racine mourir;  
Et par vous la paix assurée  
N'aura pas la courte durée  
Qu'espèrent infidèlement,  
Non lassés de notre souffrance,  
Ces François qui n'ont de la France  
Que la langue et l'habillement.

Par vous un Dauphin nous va naître,  
Que vous-même verrez un jour  
De la terre entière le maître,  
Ou par armes ou par amour;  
Et ne tarderont ses conquêtes,  
Dans les oracles déjà prêtes,  
Qu'autant que le premier coton,  
Qui de jeunesse est le message,  
Tardera d'être en son visage,  
Et de faire ombre à son menton.

Oh! combien lors aura de veuves

La gent qui porte le turban !  
 Que de sang rougira les fleuves  
 Qui lavent les pieds du Liban !  
 Que le Bosphore en ses deux rives  
 Aura de Sultanes captives !  
 Et que de mères, à Memphis,  
 En pleurant diront la vaillance  
 De son courage et de sa lance,  
 Aux funérailles de leurs fils !

Cependant notre grand Alcide,  
 Amolli parmi vos appas,  
 Perdra la fureur qui sans bride  
 L'emporte à chercher le trépas ;  
 Et cette valeur indomptée,  
 De qui l'honneur est l'Eurysthée <sup>1</sup>,  
 Puisque rien n'a su l'obliger  
 A ne nous donner plus d'alarmes,  
 Au moins pour épargner vos larmes,  
 Aura peur de nous affliger.

Si l'espoir qu'aux bouches des hommes  
 Nos beaux faits seront récités,  
 Est l'aiguillon par qui nous sommes  
 Dans les hasards précipités ;

1. *L'Eurysthée*, c'est-à-dire le mobile. Eurysthée imposa à Hercule les épreuves dont le héros sortit victorieux.

Lui, de qui la gloire semée  
Par les voix de la renommée  
En tant de parts s'est fait ouïr  
Que tout le siècle en est un livre,  
N'est-il pas indigne de vivre,  
S'il ne vit pour se réjouir?

Qu'il lui suffise que l'Espagne,  
Réduite par tant de combats  
A ne l'oser voir en campagne,  
A mis l'ire et les armes bas;  
Qu'il ne provoque point l'envie  
Du mauvais sort contre sa vie;  
Et puisque, selon son dessein,  
Il a rendu nos troubles calmes,  
S'il veut davantage de palmes,  
Qu'il les acquière en votre sein.

C'est là qu'il faut qu'à son génie,  
Seul arbitre de ses plaisirs,  
Quoi qu'il demande, il ne dénie  
Rien qu'imaginent ses désirs;  
C'est là qu'il faut que les années  
Lui coulent comme des journées,  
Et qu'il ait de quoi se vanter  
Que la douceur qui tout excède,  
N'est point ce que sert Ganymède  
A la table de Jupiter.

Mais d'aller plus à ces batailles,  
 Où tonnent les foudres d'enfer,  
 Et lutter contre des murailles,  
 D'où pleuvent la flamme et le fer,  
 Puisqu'il sait qu'en ses destinées  
 Les nôtres seront terminées,  
 Et qu'après lui notre discord  
 N'aura plus qui dompte sa rage,  
 N'est-ce pas nous rendre au naufrage  
 Après nous avoir mis à bord?

Cet Achille, de qui la pique  
 Faisoit aux braves d'Ilion  
 La terreur que fait en Afrique  
 Aux troupeaux l'assaut d'un lion,  
 Bien que sa mère eût à ses armes  
 Ajouté la force des charmes,  
 Quand les Destins l'eurent permis,  
 N'eut-il pas sa trame coupée  
 De la moins redoutable épée  
 Qui fût parmi ses ennemis?

Les Parques d'une même soie  
 Ne dévident pas tous nos jours;  
 Ni toujours par semblable voie  
 Ne font les planètes leur cours;  
 Quoi que promette la fortune,  
 A la fin, quand on l'importune,

Ce qu'elle avoit fait prospérer  
Tombe du faite au précipice;  
Et pour l'avoir toujours propice  
Il la faut toujours révéler.

Je sais bien que sa Carmagnole<sup>1</sup>  
Devant lui se représentant  
Telle qu'une plaintive idole,  
Va son courroux sollicitant,  
Et l'invite à prendre pour elle  
Une légitime querelle;  
Mais doit-il vouloir que pour lui  
Nous ayons toujours le teint blême,  
Cependant qu'il tente lui-même  
Ce qu'il peut faire par autrui?

Si vos yeux sont toute sa braise,  
Et vous la fin de tous ses vœux,  
Peut-il pas languir à son aise  
En la prison de vos cheveux,  
Et commettre aux dures corvées  
Toutes ces âmes relevées,  
Que d'un conseil ambitieux  
La faim de gloire persuade  
D'aller sur les pas d'Encelade  
Porter des échelles aux cieux?

1. Le roi était en ce moment en guerre avec le duc de Savoie, au sujet du marquisat de Saluces, dont Carmagnole est la capitale.

Apollon n'a point de mystère,  
 Et sont profanes ses chansons,  
 Ou, devant que le Sagittaire  
 Deux fois ramène les glaçons,  
 Le succès de leurs entreprises,  
 De qui deux provinces conquises  
 Ont déjà fait preuve à leur dan,  
 Favorisé de la victoire,  
 Changera la fable en histoire  
 De Phaéton en l'Éridan <sup>1</sup>.

Nice, payant avecque honte  
 Un siège autrefois repoussé <sup>2</sup>,  
 Cessera de nous mettre en compte  
 Barberousse qu'elle a chassé;  
 Guise en ses murailles forcées  
 Remettra les bornes passées  
 Qu'avoit notre empire marin;  
 Et Soissons, fatal aux superbes,  
 Fera chercher parmi les herbes  
 En quelle place fut Turin.

1. La Bresse et la Savoie furent conquises en 1600, la première par Biron, la seconde par Lesdiguières.

2. En 1543, du 10 août au 8 septembre, Nice avait été inutilement assiégée par une armée française, que secondait une flotte turque.



## IV

### SUR L'ATTENTAT COMMIS

EN LA PERSONNE DE HENRI LE GRAND

LE 19 DÉCEMBRE 1605<sup>1</sup>

(1607)

Que direz-vous, races futures,  
Si quelquefois un vrai discours  
Vous récite les aventures  
De nos abominables jours ?  
Lirez-vous, sans rougir de honte,  
Que notre impiété surmonte

1. « Le lundi 19 décembre 1605, dit l'Estolle, comme le roi revenant de la chasse passoit à cheval sur le pont Neuf, environ les cinq heures du soir, se rencontra un fou qui, ayant un poignard nu sous son manteau, tâcha d'en offenser Sa Majesté; et l'ayant saisi par le derrière de son manteau, que le roi avoit agrafé, le secoua assez longtemps, jusques à ce que, chacun étant accouru au secours, étant pris et interrogé sur ce qu'il vouloit faire, dit qu'il vouloit tuer le roi, pour ce qu'il lui détenoit injustement son bien et la plupart de son royaume, et plusieurs autres folies ».

Les faits les plus audacieux,  
 Et les plus dignes du tonnerre,  
 Qui firent jamais à la terre  
 Sentir la colère des cieux?

O que nos fortunes prospères  
 Ont un change bien apparent!  
 O que du siècle de nos pères  
 Le nôtre s'est fait différent!  
 La France devant ces orages,  
 Pleine de mœurs et de courages  
 Qu'on ne pouvoit assez louer,  
 S'est faite aujourd'hui si tragique  
 Qu'elle produit ce que l'Afrique  
 Auroit vergogne d'avouer.

Quelles preuves incomparables  
 Peut donner un prince de soi,  
 Que les rois les plus adorables  
 N'en quittent l'honneur à mon roi?  
 Quelle terre n'est parfumée  
 Des odeurs de sa renommée?

puis, en riant, dit que pour le moins il lui avoit fait belle peur. Ce fou s'appeloit Jacques des Isles, natif de Senlis, praticien et procureur audit lieu, et transporté dès longtemps de son esprit; lequel, à cette occasion, selon la déposition des procureurs mêmes dudit Senlis, avoit été chassé de leur siège, et l'en avoient ôté comme fou et furieux. » Malgré une folie aussi bien constatée, les juges voulaient l'envoyer au gibet; « mais le roi ne le voulut jamais permettre, disant qu'il en faisoit conscience. »

Et qui peut nier qu'après Dieu,  
Sa gloire, qui n'a point d'exemples,  
N'ait mérité que dans nos temples  
On lui donne le second lieu?

Qui ne sait point qu'à sa vaillance  
Il ne se peut rien ajouter?  
Qu'on reçoit de sa bienveillance  
Tout ce qu'on en doit souhaiter?  
Et que si de cette couronne,  
Que sa tige illustre lui donne,  
Les lois ne l'eussent revêtu  
Nos peuples d'un juste suffrage  
Ne pouvoient sans faire naufrage  
Ne l'offrir point à sa vertu?

Toutefois, ingrats que nous sommes,  
Barbares et dénaturés,  
Plus qu'en ce climat où les hommes  
Par les hommes sont dévorés,  
Toujours nous assaillons sa tête  
De quelque nouvelle tempête ;  
Et d'un courage forcené,  
Rejetant son obéissance,  
Lui défendons la jouissance  
Du repos qu'il nous a donné.

La main de cet esprit farouche

Qui, sorti des ombres d'enfer,  
 D'un coup sanglant frappa sa bouche <sup>1</sup>,  
 A peine avoit laissé le fer;  
 Et voici qu'un autre perfide,  
 Où la même audace réside,  
 Comme si détruire l'État  
 Tenoit lieu de juste conquête,  
 De pareilles armes s'apprête  
 A faire un pareil attentat.

O soleil, ô grand luminaire,  
 Si jadis l'horreur d'un festin  
 Fit que de ta route ordinaire  
 Tu reculas vers le matin,  
 Et d'un émerveillable change  
 Tu couchas aux rives du Gange,  
 D'ou vient que ta sévérité,  
 Moindre qu'en la faute d'Atrée,  
 Ne punit point cette contrée  
 D'une éternelle obscurité?

Non, non, tu luis sur le coupable,  
 Comme tu fais sur l'innocent;  
 Ta nature n'est point capable  
 Du trouble qu'une âme ressent.

1. Jean Chatel, qui, le 27 décembre 1594, s'introduisit dans la chambre de Gabrielle d'Estrées, où le roi venait d'arriver, et le frappa d'un coup de couteau qui lui fendit la lèvre.

Tu dois ta flamme à tout le monde ;  
Et ton allure vagabonde,  
Comme une servile action  
Qui dépend d'une autre puissance,  
Nayant aucune connoissance,  
N'a point aussi d'affection.

Mais, ô planète belle et claire,  
Je ne parle pas sagement ;  
Le juste excès de la colère  
M'a fait perdre le jugement ;  
Ce traître, quelque frénésie  
Qui travaillât sa fantaisie,  
Eut encore assez de raison  
Pour ne vouloir rien entreprendre,  
Bel astre, qu'il n'eût vu descendre  
Ta lumière sous l'horizon.

Au point qu'il écuma sa rage,  
Le dieu de Seine étoit dehors  
A regarder croître l'ouvrage  
Dont ce prince embellit ses bords<sup>1</sup> ;  
Il se resserra tout à l'heure  
Au plus bas lieu de sa demeure ;  
Et ses Nymphes dessous les eaux,  
Toutes sans voix et sans haleine,

1. La grande galerie du Louvre.

Pour se cacher furent en peine  
De trouver assez de roseaux.

La terreur des choses passées  
A leurs yeux se ramentevant,  
Faisoit prévoir à leurs pensées  
Plus de malheurs qu'auparavant ;  
Et leur étoit si peu croyable  
Qu'en cet accident effroyable  
Personne les pût secourir,  
Que pour en être dégagées,  
Le ciel les auroit obligées  
S'il leur eût permis de mourir.

Revenez, belles fugitives ;  
De quoi versez-vous tant de pleurs ?  
Assurez vos âmes craintives,  
Remettez vos chapeaux de fleurs ;  
Le roi vit, et ce misérable,  
Ce monstre vraiment déplorable,  
Qui n'avoit jamais éprouvé  
Que peut un visage d'Alcide,  
A commencé le parricide,  
Mais il ne l'a pas achevé.

Pucelles, qu'on se réjouisse,  
Mettez-vous l'esprit en repos ;  
Que cette peur s'évanouisse ;

## ODES.

Vous la prenez mal à propos ;  
Le roi vit, et les destinées  
Lui gardent un nombre d'années  
Qui fera maudire le sort  
A ceux dont l'aveugle manie  
Dresse des plans de tyrannie  
Pour bâtir quand il sera mort.

O bienheureuse intelligence,  
Puissance, quiconque tu sois,  
Dont la fatale diligence  
Préside à l'Empire françois ;  
Toutes ces visibles merveilles  
De soins, de peines, et de veilles,  
Qui jamais ne t'ont pu lasser,  
N'ont-elles pas fait une histoire  
Qu'en la plus ingrate mémoire  
L'oubli ne sauroit effacer ?

Ces archers aux casques peintes  
Ne peuvent pas n'être surpris,  
Ayant à combattre les feintes  
De tant d'infidèles esprits ;  
Leur présence n'est qu'une pompe ;  
Avecque peu d'art on les trompe ;  
Mais de quelle dextérité  
Se peut déguiser une audace,  
Qu'en l'âme aussitôt qu'en la face

Tu n'en lises la vérité?

Grand démon d'éternelle marque,  
Fais qu'il te souvienne toujours  
Que tous nos maux en ce monarque  
Ont leur refuge et leur secours;  
Et qu'arrivant l'heure prescrite,  
Que le trépas, qui tout limite,  
Nous privera de sa valeur,  
Nous n'avons jamais eu d'alarmes  
Où nous ayons versé des larmes  
Pour une semblable douleur.

Je sais bien que par la justice,  
Dont la paix accroît le pouvoir,  
Il fait demeurer la malice  
Aux bornes de quelque devoir,  
Et que son invincible épée  
Sous telle influence est trempée,  
Qu'elle met la frayeur partout,  
Aussitôt qu'on la voit reluire;  
Mais quand le malheur nous veut nuire,  
De quoi ne vient-il point à bout?

Soit que l'ardeur de la prière  
Le tienne devant un autel,  
Soit que l'honneur à la barrière  
L'appelle à débattre un cartel,



Soit que dans la chambre nuptiale,  
Soit qu'aux bois la chasse l'invite,  
Jamais ne t'écarte si loin,  
Qu'aux embûches qu'on lui peut tendre,  
Tu ne sois prêt à le défendre,  
Sitôt qu'il en aura besoin.

Garde sa compagne fidèle,  
Cette reine dont les bontés  
De notre foiblesse mortelle  
Tous les défauts ont surmontés.  
Fais que jamais rien ne l'ennuie;  
Que toute infortune la fuie,  
Et qu'aux roses de sa beauté,  
L'âge, par qui tout se consume,  
Redonne, contre sa coutume,  
La grâce de la nouveauté.

Serre d'une étreinte si ferme  
Le nœud de leurs chastes amours,  
Que la seule mort soit le terme  
Qui puisse en arrêter le cours.  
Bénis le plaisir de leur couche,  
Et fais renaitre de leur souche  
Des scions si beaux et si verts,  
Que de leur feuillage sans nombre  
A jamais ils puissent faire ombre  
Aux peuples de tout l'univers.

Surtout pour leur commune joie  
 Dévide aux ans de leur Dauphin,  
 A longs filets d'or et de soie,  
 Un bonheur qui n'ait point de fin;  
 Quelques vœux que fasse l'envie,  
 Conserve-leur sa chère vie,  
 Et tiens par elle ensevelis  
 D'une bonace continue  
 Les aquilons, dont sa venue  
 A garanti les fleurs de lis.

Conduis-le sous leur assurance  
 Promptement jusques au sommet  
 De l'inévitable espérance  
 Que son enfance leur promet;  
 Et pour achever leurs journées,  
 Que les oracles ont bornées  
 Dedans le trône impérial,  
 Avant que le ciel les appelle,  
 Fais-leur ouïr cette nouvelle  
 Qu'il a rasé l'Escurial.



## AU ROI HENRI LE GRAND

SUR L'HEUREUX SUCCES DU VOYAGE DE SEDAN<sup>1</sup>

(1607)

Enfin après les tempêtes  
Nous voici rendus au port ;  
Enfin nous voyons nos têtes  
Hors de l'injure du sort.  
Nous n'avons rien qui menace  
De troubler notre bonace ;  
Et ces matières de pleurs,  
Massacres, feux, et rapines,  
De leurs funestes épines  
Ne gâteront plus nos fleurs.

1. Henri IV assiégea et prit la ville de Sedan, défendue par le duc de Bouillon (1607)

Nos prières sont ouïes,  
Tout est réconcilié ;  
Nos pleurs sont évanouies,  
Sedan s'est humilié.  
A peine il a vu le foudre  
Parti pour le mettre en poudre,  
Que faisant comparaison  
De l'espoir et de la crainte,  
Pour éviter la contrainte  
Il s'est mis à la raison.

Qui n'eût cru que ses murailles,  
Que défendoit un lion,  
N'eussent fait des funérailles  
Plus que n'en fit Ilion ;  
Et qu'avant qu'être à la fête  
De si pénible conquête,  
Les champs se fussent vêtus  
Deux fois de robe nouvelle,  
Et le fer eût en javelle  
Deux fois les blés abattus ?

Et toutefois, ô merveille !  
Mon roi, l'exemple des rois,  
Dont la grandeur nonpareille  
Fait qu'on adore ses lois,  
Accompagné d'un Génie,  
Qui les volontés manie,

L'a su tellement presser  
D'obéir et de se rendre,  
Qu'il n'a pas eu pour le prendre  
Loisir de le menacer.

Tel qu'à vagues épandues  
Marche un fleuve impérieux,  
De qui les neiges fondues  
Rendent le cours furieux;  
Rien n'est sûr en son rivage;  
Ce qu'il trouve, il le ravage;  
Et, traînant comme buissons  
Les chênes et les racines,  
Ote aux campagnes voisines  
L'espérance des moissons.

Tel, et plus épouvantable,  
S'en alloit ce conquérant,  
A son pouvoir indomptable  
Sa colère mesurant.  
Son front avoit une audace  
Telle que Mars en la Thrace;  
Et les éclairs de ses yeux  
Étoient comme d'un tonnerre  
Qui gronde contre la terre,  
Quand elle a fâché les cieux.

Quelle vaine résistance

A son puissant appareil,  
 N'eût porté la pénitence  
 Qui suit un mauvais conseil?  
 Et vu sa faute bornée  
 D'une chute infortunée,  
 Comme la rébellion,  
 Dont la fameuse folie  
 Fit voir à la Thessalie  
 Olympe sur Pélion?

Voyez comme en son courage,  
 Quand on se range au devoir,  
 La pitié calme l'orage  
 Que l'ire a fait émouvoir.  
 A peine fut réclamée  
 Sa douceur accoutumée,  
 Que d'un sentiment humain  
 Frappé non moins que de charmes,  
 Il fit la paix, et les armes  
 Lui tombèrent de la main.

Arrière, vaines chimères  
 De haines et de rancœurs<sup>1</sup>;  
 Soupçons de choses amères,  
 Éloignez-vous de nos cœurs;  
 Loin, bien loin. tristes pensées,

Où nos misères passées  
Nous avoient ensevelis ;  
Sous Henri, c'est ne voir goutte,  
Que de révoquer en doute  
Le salut des fleurs de lis.

O roi, qui du rang des hommes  
T'exceptes par ta bonté,  
Roi, qui de l'âge où nous sommes  
Tout le mal as surmonté :  
Si tes labeurs, d'où la France  
A tiré sa délivrance,  
Sont écrits avecque foi,  
Qui sera si ridicule  
Qui ne confesse qu'Hercule  
Fut moins Hercule que toi ?

De combien de tragédies,  
Sans ton assuré secours,  
Étoient les trames ourdies  
Pour ensanglanter nos jours ?  
Et qu'auroit fait l'innocence,  
Si l'outrageuse licence,  
De qui le souverain bien  
Est d'opprimer et de nulre,  
N'eût trouvé pour la détruire  
Un bras fort comme le tien ?

Mon roi, connois ta puissance,  
 Elle est capable de tout ;  
 Tes desseins n'ont pas naissance  
 Qu'on en voit déjà le bout ;  
 Et la fortune amoureuse  
 De la vertu généreuse  
 Trouve de si doux appas  
 A te servir et te plaire,  
 Que c'est la mettre en colère  
 Que de ne l'employer pas.

Use de sa bienveillance,  
 Et lui donne ce plaisir,  
 Qu'elle suive ta vaillance  
 A quelque nouveau désir ;  
 Où que tes bannières aillent,  
 Quoi que tes armes assaillent,  
 Il n'est orgueil endurci,  
 Que brisé comme du verre,  
 A tes pieds elle n'atterre,  
 S'il n'implore ta merci.

Je sais bien que les oracles  
 Prédissent tous qu'à ton fils  
 Sont réservés les miracles  
 De la prise de Memphis ;  
 Et que c'est lui dont l'épée,  
 Au sang barbare trempée,



Quelque jour apparoissant  
A la Grèce qui soupire,  
Fera décroître l'empire  
De l'infidèle Croissant.

Mais tandis que les années  
Pas à pas font avancer  
L'âge où de ses destinées  
La gloire doit commencer,  
Que fais-tu, que d'une armée,  
A te venger animée,  
Tu ne mets dans le tombeau  
Ces voisins dont les pratiques  
De nos rages domestiques  
Ont allumé le flambeau?

Quoique les Alpes chenues  
Les couvrent de toutes parts,  
Et fassent monter aux nues  
Leurs effroyables remparts;  
Alors que de ton passage  
On leur fera le message,  
Qui verront-elles venir,  
Envoyé sous tes auspices,  
Qu'aussitôt leurs précipices  
Ne se laissent aplanir?

Crois-mol, contente l'envie

Qu'ont tant de jeunes guerriers  
 D'aller exposer leur vie  
 Pour t'acquérir des lauriers;  
 Et ne tiens point ocieuses  
 Ces âmes ambitieuses,  
 Qui jusques où le matin  
 Met les étoiles en fuite,  
 Oseront sous ta conduite  
 Aller querir du butin.

Déjà le Tessin tout morne  
 Consulte de se cacher,  
 Voulant garantir sa corne,  
 Que tu lui dois arracher;  
 Et le Pô, tombe certaine  
 De l'audace trop hautaine,  
 Tenant baissé le menton,  
 Dans sa caverne profonde  
 S'apprête à voir en son onde  
 Choir un autre Phaéton.

Va, monarque magnanime,  
 Souffre à ta juste douleur,  
 Qu'en leurs rives elle imprime  
 Les marques de ta valeur.  
 L'astre dont la course ronde  
 Tous les jours voit tout le monde,  
 N'aura point achevé l'an,

Que tes conquêtes ne rasant  
Tout le Piémont, et n'écrasent  
La couleuvre de Milan<sup>1</sup>.

Ce sera là que ma lyre,  
Faisant son dernier effort,  
Entreprendra de mieux dire  
Qu'un cygne près de sa mort ;  
Et se rendant favorable  
Ton oreille incomparable.  
Te forcera d'avouer,  
Qu'en l'aise de la victoire  
Rien n'est si doux que la gloire  
De se voir si bien louer.

Il ne faut pas que tu penses  
Trouver de l'éternité  
En ces pompeuses dépenses  
Qu'invente la vanité ;  
Tous ces chefs-d'œuvres antiques  
Ont à peine leurs reliques ;  
Par les Muses seulement  
L'homme est exempt de la Parque ;  
Et ce qui porte leur marque  
Demeure éternellement.

1. Le duc de Milan avait pour armes une couleuvre dévorant un enfant.

Par elles traçant l'histoire  
De tes faits laborieux,  
Je défendrai ta mémoire  
Du trépas injurieux ;  
Et quelque assaut que te fasse  
L'oubli par qui tout s'efface,  
Ta louange dans mes vers,  
D'amarante couronnée,  
N'aura sa fin terminée  
Qu'en celle de l'univers.

## VI

A MONSIEUR LE GRAND ÉCUYER

DE FRANCE<sup>1</sup>

(1615)

A la fin c'est trop de silence  
En si beau sujet de parler ;  
Le mérite qu'on veut celer  
Souffre une injuste violence.  
Bellegarde, unique support  
Où mes vœux ont trouvé leur port.  
Que tarde ma paresse Ingrate,  
Que déjà ton bruit nonpareil  
Au bord du Tage et de l'Euphrate  
N'a vu l'un et l'autre soleil ?

Les Muses hautaines et braves

1. Qui fut depuis duc de Bellegarde.

Tiennent le flatter odieux ;  
Et comme parentes des Dieux  
Ne parlent jamais en esclaves :  
Mais aussi ne sont-elles pas  
De ces beautés dont les appas  
Ne sont que rigueur et que glace,  
Et de qui le cerveau léger,  
Quelque service qu'on leur fasse,  
Ne se peut jamais obliger.

La vertu, qui de leur étude  
Est le fruit le plus précieux,  
Sur tous les actes vicieux  
Leur fait haïr l'ingratitude ;  
Et les agréables chansons  
Par qui leurs doctes nourrissons  
Savent charmer les destinées,  
Récompensent un bon accueil  
De louanges que les années  
Ne mettent point dans le cercueil.

Les tiennes vivront, je le jure  
Touchant de la main à l'autel,  
Sans que jamais rien de mortel  
Ait pouvoir de leur faire injure ;  
Et l'éternité que promet  
La montagne au double sommet  
N'est que mensonge et que fumée,

Ou je rendrai cet univers  
Amoureux de ta renommée  
Autant que tu l'es de mes vers.

Comme en cueillant une guirlande  
On est d'autant plus travaille  
Que le parterre est émaillé  
D'une diversité plus grande,  
Tant de fleurs de tant de côtés  
Faisant paroître en leurs beautés  
L'artifice de la nature,  
Que les yeux troublés de plaisir  
Ne savent en cette peinture  
Ni que laisser ni que choisir :

Ainsi quand pressé de la honte  
Dont me fait rougir mon devoir,  
Je veux une œuvre concevoir  
Qui pour toi les âges surmonte :  
Tu me tiens les sens enchantés  
De tant de rares qualités  
Où brille un excès de lumière,  
Que plus je m'arrête à penser  
Laquelle sera la première,  
Moins je sais par où commencer.

Par combien de semblables marques  
Dont on ne peut me démentir,

Ai-je de quoi te garantir  
 Contre les outrages des Parques?  
 Mais des sujets beaucoup meilleurs  
 Me font tourner ma route ailleurs,  
 Et la bienséance des choses  
 M'avertit qu'il faut qu'un guerrier  
 En sa couronne ait peu de roses  
 Avecque beaucoup de laurier.

Achille étoit haut de corsage,  
 L'or éclatoit en ses cheveux,  
 Et les femmes avec des vœux  
 Soupiroient après son visage;  
 Sa gloire à danser et chanter,  
 Tirer de l'arc, sauter, lutter,  
 A nulle autre n'étoit seconde;  
 Mais s'il n'eût rien eu de plus beau,  
 Son nom qui vole par le monde  
 Fût-il pas clos dans le tombeau?

C'est aux magnanimes exemples  
 Qui dessus la scène de Mars  
 Sont faits au milieu des hasards,  
 Qu'il appartient d'avoir des temples;  
 Et c'est là que je veux trouver  
 De quoi si dignement graver  
 Les monuments de ta mémoire,  
 Que tous les siècles à venir



N'auront point de nuit assez noire  
Pour en cacher le souvenir.

En ce long temps où les manies  
D'un nombre infini de mutins  
Poussés de nos mauvais destins  
Ont assouvi leurs tyrannies,  
Qui se peut vanter comme toi  
D'avoir toujours gardé sa foi  
Hors de soupçon comme de crime?  
Et d'une forte passion  
Haï l'espoir illégitime  
De la rebelle ambition?

Tel que d'un effort difficile  
Un fleuve par-dessous la mer,  
Sans que son flot devienne amer,  
Passe de Grèce en la Sicile;  
Il ne sait lui-même comment  
Il peut couler si nettement,  
Et sa fugitive Aréthuse,  
Coutumière à le mépriser,  
De ce miracle est si confuse  
Qu'elle s'accorde à le balser :

Tel entre ces esprits tragiques,  
Ou plutôt démons Insensés,  
Qui de nos dommages passés

Tramoient les funestes pratiques,  
Tu ne t'es jamais diverti  
De suivre le juste parti,  
Mais blâmant l'impure licence  
De nos déloyales humeurs,  
As toujours aimé l'innocence  
Et pris plaisir aux bonnes mœurs.

Si nommer en son parentage  
Une longue suite d'aïeux  
Que la gloire a mis dans les cieux,  
Est réputé grand avantage,  
A qui peut-il être inconnu  
Que toujours les tiens ont tenu  
Les charges les plus honorables  
Qu'espèrent avecque raison  
Sous des monarques favorables  
Ceux qui sont d'illustre maison?

Qui ne sait de quelles tempêtes  
Leur fatale main autrefois,  
Portant la foudre de nos rois,  
Des Alpes a battu les têtes?  
Qui n'a vu dessous les combats  
Le Pô mettre ses cornes bas?  
Et les peuples de ses deux rives  
Dans la frayeur ensevelis,

Laisser leurs dépouilles captives  
A la merci des fleurs de lis?

Mais de chercher aux sépultures  
Des témoignages de valeur,  
C'est à ceux qui n'ont rien du leur  
Estimable aux races futures,  
Non pas à toi qui revêtu  
De tous les dons que la vertu  
Peut recevoir de la Fortune,  
Connois ce qui vraiment est bien,  
Et ne veux pas, comme la lune,  
Luire d'autre feu que du tien.

Quand le monstre infâme d'envie,  
A qui rien de l'autrui ne plaît,  
Tout lâche et perfide qu'il est,  
Jette les yeux dessus ta vie,  
Et voit qu'on te donne le prix  
Des beaux cœurs et des beaux esprits  
Dont aujourd'hui la France est pleine,  
N'est-il pas contraint d'avouer  
Qu'il a lui-même de la peine  
A s'empêcher de te louer?

De quelle adresse incomparable  
Ce que tu fais n'est-il réglé?  
Qui ne voit s'il n'est aveuglé

Que ton discours est admirable?  
 Et les charmes de tes bontés  
 N'ont-ils pas sur les volontés  
 Une si parfaite puissance,  
 Qu'une âme ne peut éviter  
 D'être sous ton obéissance,  
 Quand tu l'en veux solliciter?

Soit que l'honneur de la carrière  
 T'appelle à monter à cheval,  
 Soit qu'il se présente un rival  
 Pour la lice ou pour la barrière,  
 Soit que tu donnes ton loisir  
 A faire en quelque autre plaisir  
 Luire tes grâces nonpareilles,  
 Voit-on pas que toute la cour  
 Aux spectacles de tes merveilles  
 Comme à des théâtres accourt?

Quand il a fallu par les armes  
 Venir à l'essai glorieux  
 De réduire ces furieux  
 Aveuglés d'appas et de charmes,  
 Qui plus heureusement a mis  
 La honte au front des ennemis?  
 Et par de plus dignes ouvrages  
 Témoigné le mépris du sort,

Dont sollicite les courages  
Le soin de vivre après la mort?

Dreux sait bien avec quelle audace  
Il vit au haut de ses remparts  
Ton glaive craint de toutes parts  
Ton glaive craint de toutes parts  
Se faire abandonner la place,  
Et sait bien que les assiégés  
En péril extrême rangés  
Tenoient déjà leur perte sûre,  
Quand demi-mort, par le défaut  
Du sang versé d'une blessure,  
Tu fus remporté de l'assaut.

La défense victorieuse  
D'un petit nombre de maisons,  
Qu'à peine avoit clos de gazon,  
Une hâte peu curieuse ;  
Un camp venant pour te forcer,  
Abattu sans se redresser,  
Et le repos d'une province  
Par un même effet rétabli,  
Au gré des sujets et du Prince,  
Sont-ce choses dignes d'oubli?

Sous la canicule enflammée  
Les blés ne sont point aux sillons  
Si nombreux que les bataillons

Qui fourmilloient en cette armée,  
 Et si la fureur des Titans  
 Par de semblables combattants  
 Eût présenté son escalade,  
 Le ciel avoit de quoi douter  
 Qu'il n'eût vu régner Encelade  
 En la place de Jupiter.

Qui vers l'épaisseur d'un bocage  
 A vu se retirer des loups  
 Qu'un berger de cris et de coups  
 A repoussés de son herbage,  
 Il a vu ces désespérés  
 Par ta gloire déshonorés  
 S'en revenir en leur tranchée,  
 Et ne rester de leurs efforts  
 Que toute la terre jonchée  
 De leurs blessés et de leurs morts.

La paix qui neuf ans retirée,  
 Faisoit la sourde à nous ouïr,  
 A la fin nous laissa jouir  
 De sa présence désirée.  
 Au lieu du soin et des ennuis  
 Par qui nos jours sembloient des nuits,  
 L'âge d'or revint sur la terre,  
 Les délices eurent leur tour,

Et mon roi lassé de la guerre  
Mit son temps à faire l'amour.

Le nom de sa chaste Marie  
Le travailloit d'une longueur  
Qu'il pensoit que pour sa longueur  
Jamais il ne verroit guérie,  
Et bien que des succès heureux  
De ses combats aventureux  
Toute l'Europe sût l'histoire,  
Il croyoit en sa royauté  
N'avoir rien, s'il n'avoit la gloire  
De posséder cette beauté.

Elle auparavant invincible  
Et plus dure qu'un diamant,  
S'apercevoit que cet amant  
La faisoit devenir sensible.  
Les doutes que les femmes font  
Et la conduite qu'elles ont  
Plus discrète et plus retenue,  
Contre sa flamme combattant,  
Faisoient qu'elle étoit moins connue,  
Mais elle étoit grande pourtant.

En l'heureux sein de la Toscane,  
Diane aux ombres de ses bois  
La nourrissoit dessous ses lois,

Qui n'enseignent rien de profane.  
 Tandis le temps faisoit mûrir  
 Le dessein de l'aller querir,  
 Et ne restoit plus que d'élire  
 Celui qui seroit le Jason  
 Digne de faire à cet empire  
 Voir une si belle toison.

Tu vainquis en cette dispute,  
 Aussi plein d'aise dans le cœur  
 Qu'à Pise<sup>1</sup> jadis un vainqueur  
 Ou de la course ou de la lutte;  
 Et parus sur les poursuivants  
 Dont les vœux trop haut s'élevants  
 Te donnoient de la jalousie,  
 Comme dessus des arbrisseaux  
 Un de ces pins de Silésie  
 Qui font les mâts de nos vaisseaux.

Quelle prudence inestimable  
 Ne fis-tu remarquer alors?  
 Quels ornements d'âme et de corps  
 Ne te firent trouver aimable?  
 Téthys, que ta grâce ravit,  
 Pleine de flamme te suivit

<sup>1</sup> Pise, ville d'Élide, située à peu de distance d'Olympie, où les jeux olympiques se célébraient tous les quatre ans.



Autant que dura ton passage,  
Et l'Arno cessa de couler,  
Plein de honte qu'en son rivage  
Il n'avoit de quoi t'égaler.

Tu menois le blond Hyménée,  
Qui devoit solennellement  
De ce fatal accouplement  
Célébrer l'heureuse journée.  
Jamais il ne fut si paré,  
Jamais en son habit doré  
Tant de richesses n'éclatèrent ;  
Toutefois les Nymphes du lieu  
Non sans apparence doutèrent  
Qui de vous deux étoit le Dieu.

Mais quoi? ma barque vagabonde  
Est dans les Syrtes bien avant ;  
Et le plaisir la décevant  
Toujours la pousse au gré de l'onde.  
Bellegarde, les matelots  
Jamais ne méprisent les flots,  
Quelque phare qui leur éclaire ;  
Je ferai mieux de relâcher,  
Et borner le soin de te plaire  
Par la crainte de te fâcher.

Toute la gloire ou mon attente

Croit avoir raison d'aspirer,  
 C'est qu'il te plaise m'assurer  
 Que mon offrande te contente.  
 Donne-m'en d'un clin de tes yeux  
 Un témoignage gracieux,  
 Et si tu la trouves petite,  
 Considère qu'une action  
 Ne peut avoir peu de mérite  
 Ayant beaucoup d'affection.

Ainsi toujours d'or et de soie  
 Ton âge dévide son cours;  
 Ainsi te naissent tous les jours  
 Nouvelles matières de joie,  
 Et les foudres accoutumés  
 De tous les traits envenimés  
 Que par la fortune contraire  
 L'ire du ciel fait décocher,  
 De toi, ni de Termes ton frère,  
 Ne puissent jamais approcher.

Quand la faveur à pleines voiles,  
 Toujours compagne de vos pas,  
 Vous feroit devant le trépas  
 Avoir le front dans les étoiles,  
 Et remplir de votre grandeur  
 Ce que la terre a de rondeur,  
 Sans être menteur je puis dire

Que jamais vos prospérités  
N'iront jusques où je désire,  
Ni jusques où vous méritez.

Cette même ode fut publiée plus tard avec des modifications très-considérables. La voici tout entière, telle qu'elle parut dans l'édition de 1630.

A la fin c'est trop de silence  
En si beau sujet de parler :  
Le mérite qu'on veut celer  
Souffre une injuste violence.  
Bellegarde, unique support  
Où mes vœux ont trouvé leur port,  
Que tarde ma paresse ingrate,  
Que déjà ton bruit nonpareil  
Aux bords du Tage et de l'Euphrate  
N'a vu l'un et l'autre soleil?

Les Muses hautaines et braves  
Tiennent le flatter odieux,  
Et comme parentes des Dieux  
Ne parlent jamais en esclaves;  
Mais aussi ne sont-elles pas  
De ces beautés dont les appas  
Ne sont que rigueur et que glace,  
Et de qui le cerveau léger,  
Quelque service qu'on lui fasse,  
Ne se peut jamais obliger.

La vertu, qui de leur étude  
 Est le fruit le plus précieux,  
 Sur tous les actes vicieux  
 Leur fait haïr l'ingratitude;  
 Et les agréables chansons  
 Par qui les doctes nourrissons  
 Savent charmer les destinées,  
 Récompensent un bon accueil  
 De louanges que les années  
 Ne mettent point dans le cercueil.

Les tiennes par moi publiées,  
 Je le jure sur les autels,  
 En la mémoire des mortels  
 Ne seront jamais oubliées;  
 Et l'éternité que promet  
 La montagne au double sommet  
 N'est que mensonge et que fumée,  
 Ou je rendrai cet univers  
 Amoureux de ta renommée,  
 Autant que tu l'es de mes vers.

Comme en cueillant une guirlande,  
 L'homme est d'autant plus travaillé,  
 Que le parterre est émaillé  
 D'une diversité plus grande;  
 Tant de fleurs de tant de côtés  
 Faisant paroître en leurs beautés

L'artifice de la Nature,  
Qu'il tient suspendu son désir,  
Et ne sait en cette peinture  
Ni que laisser, ni que choisir :

Ainsi quand, pressé de la honte  
Dont me fait rougir mon devoir,  
Je veux mon œuvre concevoir  
Qui pour toi les âges surmonte,  
Tu me tiens les sens enchantés  
De tant de rares qualités,  
Où brille un excès de lumière,  
Que plus je m'arrête à penser  
Laquelle sera la première,  
Moins je sais par où commencer.

Si nommer en son parentage  
Une longue suite d'aïeux  
Que la gloire a mis dans les cieux,  
Est réputé grand avantage :  
De qui n'est-il point reconnu  
Que toujours les tiens ont tenu  
Les charges les plus honorables,  
Dont le mérite et la raison,  
Quand les Destins sont favorables,  
Parent une illustre maison?

Qui ne sait de quelles tempêtes

Leur fatale main autrefois,  
 Portant la foudre de nos rois,  
 Des Alpes a battu les têtes?  
 Qui n'a vu dessous leurs combats  
 Le Pô mettre les cornes bas?  
 Et les peuples de ses deux rives,  
 Dans la frayeur ensevelis,  
 Laisser leurs dépouilles captives  
 A la merci des fleurs de lis?

Mais de chercher aux sépultures  
 Des témoignages de valeur,  
 C'est à ceux qui n'ont rien du leur  
 Estimable aux races futures ;  
 Non pas à toi, qui revêtu  
 De tous les dons que la vertu  
 Peut recevoir de la Fortune,  
 Connois que c'est que du vrai bien,  
 Et ne veux pas, comme la lune,  
 Luire d'autre feu que du tien.

Quand le monstre infâme d'envie,  
 A qui rien de l'autrui ne plaît,  
 Tout lâche et perfide qu'il est,  
 Jette les yeux dessus ta vie,  
 Et te voit emporter le prix  
 Des grands cœurs et des beaux esprits  
 Dont aujourd'hui la France est pleine,

Est-il pas contraint d'avouer  
Qu'il a lui-même de la peine  
A s'empêcher de te louer?

Soit que l'honneur de la carrière  
T'appelle à monter à cheval,  
Soit qu'il se présente un rival  
Pour la lice ou pour la barrière,  
Soit que tu donnes ton loisir  
A prendre quelque autre plaisir,  
Éloigné des molles délices;  
Qui ne sait que toute la cour,  
A regarder tes exercices,  
Comme à des théâtres accourt?

Quand tu passas en Italie,  
Où tu fus querir pour mon roi  
Ce joyau d'honneur et de foi,  
Dont l'Arne<sup>1</sup> à la Seine s'allie;  
Téthys ne suivit-elle pas  
Ta bonne grâce et tes appas,  
Comme un objet émerveillé,  
Et jura qu'avecque Jason  
Jamais argonaute semblable  
N'alla conquérir la toison?

1. *L'Arne*, l'Arno. Bellegarde avait été envoyé à Florence pour y chercher Marie de Médicis.

Tu menois le blond Hyménée,  
 Qui devoit solennellement  
 De ce fatal accouplement  
 Célébrer l'heureuse journée.  
 Jamais il ne fut si paré;  
 Jamais en son habit doré  
 Tant de richesses n'éclatèrent;  
 Toutefois les Nymphes du lieu,  
 Non sans apparence, doutèrent  
 Qui de vous deux étoit le Dieu.

De combien de pareilles marques,  
 Dont on ne me peut démentir,  
 Ai-je de quoi te garantir  
 Contre les menaces des Parques?  
 Si ce n'est qu'un si long discours  
 A de trop pénibles détours;  
 Et qu'à bien dispenser les choses,  
 Il faut mêler pour un guerrier  
 A peu de myrte et peu de roses  
 Force palme et force laurier?

Achille étoit haut de corsage;  
 L'or éclatoit en ses cheveux;  
 Et les dames avecque vœux  
 Soupiroient après son visage;  
 Sa gloire à danser et chanter,  
 Tirer de l'arc, sauter, lutter,



A nulle autre n'étoit seconde ;  
Mais s'il n'eût rien eu de plus beau,  
Son nom, qui vole par le monde,  
Seroit-il pas dans le tombeau?

S'il n'eût par un bras homicide,  
Dont rien ne repousoit l'effort,  
Sur Iliou vengé le tort  
Qu'avoit reçu le jeune Atride ;  
De quelque adresse qu'au giron  
Ou de Phénix, ou de Chiron,  
Il eût fait son apprentissage,  
Notre âge auroit-il aujourd'hui  
Le mémorable témoignage  
Que la Grèce a donné de lui?

C'est aux magnanimes exemples  
Qui sous la bannière de Mars  
Sont faits au milieu des hasards,  
Qu'il appartient d'avoir des temples :  
Et c'est avecque ces couleurs  
Que l'histoire de nos malheurs  
Marquera si bien ta mémoire,  
Que tous les siècles à venir  
N'auront point de nuit assez noire,  
Pour en cacher le souvenir.

En ce long temps où les manes

D'un nombre infini de mutins,  
Poussés de nos mauvais destins,  
Ont assouvi leurs félonies,  
Par quels faits d'armes valeureux,  
Plus que nul autre aventureux,  
N'as-tu mis ta gloire en estime?  
Et déclaré ta passion,  
Contre l'espoir illégitime  
De la rebelle ambition?

Tel que d'un effort difficile  
Un fleuve au travers de la mer,  
Sans que son goût devienne amer,  
Passe d'Élide en la Sicile;  
Ses flots par moyens inconnus  
En leur douceur entretenus  
Aucun mélange ne reçoivent;  
Et dans Syracuse arrivant  
Sont trouvés de ceux qui les boivent  
Aussi peu salés que devant :

Tel entre ces esprits tragiques,  
Ou plutôt démons insensés,  
Qui de nos dommages passés  
Tramoient les funestes pratiques,  
Tu ne t'es jamais diverti  
De suivre le juste parti;  
Mais blâmant l'impure licence

De leurs déloyales humeurs,  
As toujours aimé l'innocence,  
Et pris plaisir aux bonnes mœurs.

Depuis que pour sauver sa terre,  
Mon roi, le plus grand des humains,  
Eut laissé partir de ses mains  
Le premier trait de son tonnerre,  
Jusqu'à la fin de ses exploits,  
Que tout eut reconnu ses lois,  
A-t-il jamais défait armée,  
Pris ville, ni forcé rempart,  
Où ta valeur accoutumée  
N'ait eu la principale part?

Soit que près de Seine et de Loire  
Il pavât les plaines de morts,  
Soit que le Rhône outre ses bords  
Lui vît faire éclater sa gloire,  
Ne l'as-tu pas toujours suivi?  
Ne l'as-tu pas toujours servi?  
Et toujours par dignes ouvrages  
Témoigné le mépris du sort  
Que sait imprimer aux courages  
Le soin de vivre après la mort?

Mais quel? ma barque vagabonde  
Est dans les Syrtes bien avant;

Et le plaisir la décevant  
Toujours l'emporte au gré de l'onde.  
Bellegarde, les matelots  
Jamais ne méprisent les flots,  
Quelque phare qui leur éclaire :  
Je ferai mieux de relâcher,  
Et borner le soin de te plaire,  
Par la crainte de te fâcher.

L'unique but où mon attente  
Croit avoir raison d'aspirer,  
C'est que tu veuilles m'assurer  
Que mon offrande te contente ;  
Donne-m'en d'un clin de tes yeux  
Un témoignage gracieux ;  
Et si tu la trouves petite,  
Ressouviens-toi qu'une action  
Ne peut avoir peu de mérite,  
Ayant beaucoup d'affection.

Ainsi de tant d'or et de soie  
Ton âge dévide son cours,  
Que tu reçoives tous les jours  
Nouvelles matières de joie ;  
Ainsi tes honneurs florissants,  
De jour en jour aillent croissants,  
Malgré la fortune contraire ;  
Et ce qui les fait trébucher,

De toi ni de Termes ton frère  
Ne puisse jamais approcher.

Quand la faveur à pleines voiles,  
Toujours compagne de vos pas,  
Vous feroit devant le trépas  
Avoir le front dans les étoiles,  
Et remplir de votre grandeur  
Ce que la terre a de rondeur,  
Sans être menteur, je puls dire  
Que jamais vos prospérités  
N'iront jusques où je désire,  
Ni jusques où vous méritez.

## VII

### A LA REINE, MÈRE DU ROI

SUR LES HEUREUX SUCCÈS DE SA RÉGENCE

(1611)

Nymphe qui jamais ne sommeilles,  
Et dont les messagers divers  
En un moment sont aux oreilles  
Des peuples de tout l'univers;  
Vole vite, et de la contrée  
Par où le jour fait son entrée  
Jusqu'au rivage de Calis<sup>1</sup>,  
Conte sur la terre et sur l'onde,  
Que l'honneur unique du monde,  
C'est la Reine des fleurs de lis.

1. Pendant une partie du xvii<sup>e</sup> siècle, on a dit indifféremment C  
ou Calis.

Quand son Henri, de qui la gloire  
 Fut une merveille à nos yeux,  
 Loin des hommes s'en alla boire  
 Le nectar avecque les Dieux,  
 En cette aventure effroyable  
 A qui ne sembloit-il croyable  
 Qu'on alloit voir une saison,  
 Où nos brutales perfidies  
 Feroient naitre des maladies  
 Qui n'auroient jamais guérison?

Qui ne pensoit que les Furies  
 Viendroient des abîmes d'enfer,  
 En de nouvelles barbaries  
 Employer la flamme et le fer?  
 Qu'un débordement de licence  
 Feroit souffrir à l'innocence  
 Toute sorte de cruautés?  
 Et que nos malheurs seroient pires  
 Que naguères sous les Busires<sup>1</sup>  
 Que cet Hercule avoit domptés?

Toutefois depuis l'infortune  
 De cet abominable jour,  
 A peine la quatrième lune  
 Achève de faire son tour;

Et la France a les destinées  
 Pour elle tellement tournées  
 Contre les vents séditieux,  
 Qu'au lieu de craindre la tempête,  
 Il semble que jamais sa tête  
 Ne fut plus voisine des cieux.

Au delà des bords de la Meuse<sup>1</sup>  
 L'Allemagne a vu nos guerriers,  
 Par une conquête fameuse  
 Se couvrir le front de lauriers.  
 Tout a fléchi sous leur menace ;  
 L'Aigle même leur a fait place ;  
 Et les regardant approcher  
 Comme lions à qui tout cède,  
 N'a point eu de meilleur remède,  
 Que de fuir, et se cacher.

O Reine, qui pleine de charmes  
 Pour toute sorté d'accidents  
 As borné le flux de nos larmes  
 En ces miracles évidents ;  
 Que peut la fortune publique  
 Te vouer d'assez magnifique,  
 Si mise au rang des immortels,  
 Dont la vertu suit les exemples,

1. La prise de Juliers par le maréchal de la Châtre (sept. 1610).



ODES.

Tu n'as avec eux dans nos temples,  
Des images et des autels ?

Que sauroit enseigner aux princes  
Le grand Démon qui les instruit,  
Dont ta sagesse en nos provinces  
Chaque jour n'épande le fruit ?  
Et qui justement ne peut dire,  
A te voir régir cet empire,  
Que si ton heur étoit pareil  
A tes admirables mérites,  
Tu ferois dedans ses limites  
Lever et coucher le soleil ?

Le soin qui reste à nos pensées,  
O bel astre, c'est que toujours  
Nos félicités commencées  
Puisse continuer leur cours.  
Tout nous rit, et notre navire  
A la bonace qu'il désire ;  
Mals si quelque injure du sort  
Provoquoit l'ire de Neptune,  
Quel excès d'heureuse fortune  
Nous garantiroit de la mort ?

Assez de funestes batailles  
Et de carnages inhumains  
Ont fait en nos propres entrailles

Rougir nos déloyales mains;  
 Donne ordre que sous ton génie  
 Se termine cette manie;  
 Et que las de perpétuer  
 Une si longue malveillance,  
 Nous employions notre vaillance  
 Ailleurs qu'à nous entre-tuer.

La discorde aux crins de couleuvres,  
 Peste fatale aux potentats,  
 Ne finit ses tragiques œuvres  
 Qu'en la fin même des États;  
 D'elle naquit la frénésie  
 De la Grèce contre l'Asie,  
 Et d'elle prirent le flambeau  
 Dont ils désolèrent leur terre,  
 Les deux frères de qui la guerre  
 Ne cessa point dans le tombeau<sup>1</sup>.

C'est en la paix que toutes choses  
 Succèdent selon nos désirs;  
 Comme au printemps naissent les roses,  
 En la paix naissent les plaisirs;  
 Elle met les pompes aux villes,  
 Donne aux champs les moissons fertiles,  
 Et de la majesté des lois

1. Étéocle et Polynice.

Appuyant les pouvoirs suprêmes,  
Fait demeurer les diadèmes  
Fermes sur la tête des rois.

Ce sera dessous cette égide,  
Qu'invincible de tous côtés.  
Tu verras ces peuples sans brade  
Obéir à tes volontés ;  
Et surmontant leur espérance,  
Remettras en telle assurance  
Leur salut qui fut déploré,  
Que vivre au siècle de Marie,  
Sans mensonge et sans flatterie,  
Sera vivre au siècle doré.

Les Muses, les neuf belles fées,  
Dont les bois suivent les chansons,  
Rempliront de nouveaux Orphées  
La troupe de leurs nourrissons ;  
Tous leurs vœux seront de te plaire ;  
Et si ta faveur tutélaire  
Fait signe de les avouer,  
Jamais ne partit de leurs veilles  
Rien qui se compare aux merveilles  
Qu'elles feront pour te louer.

En cette hautaine entreprise,  
Commune à tous les beaux esprits,

Plus ardent qu'un athlète à Pise<sup>1</sup>,  
 Je me ferai quitter le prix ;  
 Et quand j'aurai peint ton image,  
 Quiconque verra mon ouvrage,  
 Avoûra que Fontainebleau,  
 Le Louvre, ni les Tuileries,  
 Et leurs superbes galeries  
 N'ont point un si riche tableau.

Apollon à portes ouvertes  
 Laisse indifféremment cueillir  
 Les belles feuilles toujours vertes  
 Qui gardent les noms de vieillir ;  
 Mais l'art d'en faire les couronnes  
 N'est pas su de toutes personnes ;  
 Et trois ou quatre seulement,  
 Au nombre desquels on me range,  
 Peuvent donner une louange  
 Qui demeure éternellement.

1. Voyez page 236.

## VIII

### POUR LE ROI

ALLANT CHATIER LA RÉBELLION DES ROCHELOIS  
ET CHASSER LES ANGLOIS

QUI EN LEUR FAVEUR ÉTOIENT DESCENDUS EN L'ÎLE DE RÉ

(1628)

Donc un nouveau labour à tes armes s'apprête;  
Prends ta foudre, Louis, et va comme un lion  
Donner le dernier coup à la dernière tête  
De la rébellion.

Fais choir en sacrifice au Démon de la France  
Les fronts trop élevés de ces âmes d'enfer;  
Et n'épargne contre eux pour notre délivrance  
Ni le feu ni le fer.

Assez de leurs complots l'infidèle malice  
A nourri le désordre et la sédition.

Quitte le nom de Juste, ou fais voir ta justice  
En leur punition.

Le centième décembre a les plaines ternies,  
Et le centième avril les a peintes de fleurs,  
Depuis que parmi nous leurs brutales manies  
Ne causent que des pleurs.

Dans toutes les fureurs des siècles de tes pères,  
Les monstres les plus noirs firent-ils jamais rien,  
Que l'inhumanité de ces cœurs de vipères  
Ne renouvelle au tien?

Par qui sont aujourd'hui tant de villes désertes?  
Tant de grands bâtiments en mesures changés?  
Et de tant de chardons les campagnes couvertes,  
Que par ces enragés?

Les sceptres devant eux n'ont point de privilèges;  
Les Immortels eux-même en sont persécutés;  
Et c'est aux plus saints lieux que leurs mains sacrilèges  
Font plus d'impiétés.

Marche, va les détruire; éteins-en la semence;  
Et suis jusqu'à leur fin ton courroux généreux,  
Sans jamais écouter ni pitié ni clémence  
Qui te parle pour eux.

Ils ont beau vers le ciel leurs murailles accrottre,  
Beau d'un soin assidu travailler à leurs forts,  
Et creuser leurs fossés jusqu'à faire paroître  
Le jour entre les morts.

Laisse-les espérer, laisse-les entreprendre ;  
Il suffit que ta cause est la cause de Dieu ;  
Et qu'avecque ton bras elle a pour la défendre  
Les soins de Richelieu.

Richelieu, ce prélat de qui toute l'envie  
Est de voir ta grandeur aux Indes se borner,  
Et qui visiblement ne fait cas de sa vie  
Que pour te la donner.

Rien que ton intérêt n'occupe sa pensée ;  
Nuls divertissemens ne l'appellent ailleurs,  
Et de quelques bons yeux qu'on ait vanté Lyncée,  
Il en a de meilleurs.

Son âme toute grande est une âme hardie,  
Qui pratique si bien l'art de nous secourir,  
Que pourvu qu'il soit cru, nous n'avons maladie  
Qu'il ne sache guérir.

Le ciel, qui doit le bien selon qu'on le mérite,  
Si de ce grand oracle il ne t'eût assisté,

Par un autre présent n'eût jamais été quitte  
 Envers ta piété.

Va, ne diffère plus tes bonnes destinées ;  
 Mon Apollon t'assure, et t'engage sa foi,  
 Qu'employant ce Tiphys<sup>1</sup>, Syrtes et Cyanées  
 Seront havres pour toi.

Certes, ou je me trompe, ou déjà la victoire,  
 Qui son plus grand honneur de tes palmes attend,  
 Est aux bords de Charente en son habit de gloire,  
 Pour te rendre content.

Je la vois qui t'appelle, et qui semble te dire :  
 « Roi, le plus grand des rois, et qui m'est le plus cher,  
 Si tu veux que je t'aide à sauver ton empire,  
 Il est temps de marcher. »

Que sa façon est brave, et sa mine assurée !  
 Qu'elle a fait richement son armure étoffer !  
 Et qu'il se connoît bien, à la voir si parée,  
 Que tu vas triompher !

Telle en ce grand assaut, où des fils de la terre  
 La rage ambitieuse à leur honte parut,

1. *Tiphys*, le pilote du navire des Argonautes.



Elle sauva le ciel, et rua le tonnerre,  
Dont Briare mourut.

Déjà de tous côtés s'avançoient les approches ;  
Ici couroit Minas ; là Typhon se battoit ;  
Et là suoit Euryte à détacher les roches  
Qu'Encelade jetoit.

A peine cette Vierge eut l'affaire embrassée,  
Qu'aussitôt Jupiter en son trône remis,  
Vit selon son désir la tempête cessée,  
Et n'eut plus d'ennemis.

Ces colosses d'orgueil furent tous mis en poudre,  
Et tous couverts des monts qu'ils avoient arrachés ;  
Phlégre qui les reçut, put<sup>1</sup> encore la foudre  
Dont ils furent touchés.

L'exemple de leur race à jamais abolie  
Devoit sous ta merci tes rebelles ployer ;  
Mais seroit-ce raison qu'une même folie  
N'eût pas même loyer ?

Déjà l'étonnement leur fait la couleur blême ;  
Et ce lâche voisin qu'ils sont allés querir<sup>2</sup>,

1. *Put*, *puir*. C'est l'ancienne forme de la troisième personne de *puer*, primitivement *puir*.

2. Les Anglais.

Misérable qu'il est, se condamne lui-même  
A fuir ou mourir.

Sa faute le remord ; Mégère le regarde,  
Et lui porte l'esprit à ce vrai sentiment,  
Que d'une injuste offense il aura, quoiqu'il tarde,  
Le juste châtement.

Bien semble être la mer une barre assez forte,  
Pour nous ôter l'espoir qu'il puisse être battu ;  
Mais est-il rien de clos dont ne t'ouvre la porte  
Ton heur et ta vertu ?

Neptune importuné de ses voiles infâmes,  
Comme tu paroîtras au passage des flots,  
Voudra que ses Tritons mettent la main aux rames,  
Et soient tes matelots.

Là rendront tes guerriers tant de sortes de preuves,  
Et d'une telle ardeur pousseront leurs efforts,  
Que le sang étranger fera monter nos fleuves  
Au-dessus de leurs bords.

Par cet exploit fatal en tous lieux va renaître  
La bonne opinion des courages françois ;  
Et le monde croira, s'il doit avoir un maître,  
Qu'il faut que tu le sois.

O que pour avoir part en si belle aventure  
Je me souhaiterois la fortune d'Eson,  
Qui, vieil comme je suis, revint contre nature  
En sa jeune saison !

De quel péril extrême est la guerre suivie,  
Où je ne fisse voir que tout l'or du Levant  
N'a rien que je compare aux honneurs d'une vie  
Perdue en te servant ?

Toutes les autres morts n'ont mérite ni marque ;  
Celle-ci porte seule un éclat radieux,  
Qui fait revivre l'homme et le met de la barque  
A la table des Dieux.

Mais quoi ? tous les pensers dont les âmes bien nées  
Excitent leur valeur, et flattent leur devoir,  
Que sont-ce que regrets quand le nombre d'années  
Leur ôte le pouvoir ?

Ceux à qui la chaleur ne bout plus dans les veines  
En vain dans les combats ont des soins diligents ;  
Mars est comme l'Amour : ses travaux et ses peines  
Veulent de jeunes gens.

Je suis vaincu du temps, je cède à ses outrages ;  
Mon esprit seulement exempt de sa rigueur

A de quoi témoigner en ses derniers ouvrages  
Sa première vigueur.

Les puissantes faveurs dont Parnasse m'honore,  
Non loin de mon berceau commencèrent leur cours;  
Je le possédai jeune, et les possède encore  
A la fin de mes jours.

Ce que j'en ai reçu, je veux te le produire;  
Tu verras mon adresse; et ton front cette fois  
Sera ceint de rayons qu'on ne vit jamais luire  
Sur la tête des rois.

Soit que de tes lauriers ma lyre s'entretienne,  
Soit que de tes bontés je la fasse parler,  
Quel rival assez vain prétendra que la sienne  
Ait de quoi m'égaler?

Le fameux Amphion, dont la voix nonpareille  
Bâtissant une ville étonna l'univers,  
Quelque bruit qu'il ait eu, n'a point fait de merveille  
Que ne fassent mes vers.

Par eux de tes beaux faits la terre sera pleine;  
Et les peuples du Nil qui les auront ouïs,  
Donneront de l'encens, comme ceux de la Seine,  
Aux autels de Louis.

## IX

### A M. DE LA GARDE

▲ C SUJET DE SON HISTOIRE SAINTE

(1620)

La Garde, tes doctes écrits  
Montrent le soin que tu as pris  
A savoir toutes belles choses;  
Et ta prestance et tes discours  
Étalent un heureux concours  
De toutes les grâces écloses.

Davantage tes actions  
Captivent les affections  
Des cœurs, des yeux et des oreilles  
Forçant les personnes d'honneur  
De te souhaiter tout bonheur  
Pour tes qualités nonpareilles.

Tu sais bien que je suis de ceux  
 Qui ne sont jamais paresseux  
 A louer les vertus des hommes ;  
 Et dans Paris en mes vieux ans  
 Je passe en ce devoir mon temps,  
 Au malheureux siècle où nous sommes.

Mais, las ! la perte de mon fils,  
 Ses assassins d'orgueil bouffis,  
 Ont toute ma rigueur ravie ;  
 L'ingratitude et peu de soin  
 Que montrent les grands au besoin,  
 De douleur accablent ma vie,

Je ne désiste pas pourtant  
 D'être dans moi-même content  
 D'avoir bien vécu dans le monde,  
 Prisé (quoique vieil abattu)  
 Des gens de bien et de vertu :  
 Et voilà le bien qui m'abonde.

Nos jours passent comme le vent ;  
 Les plaisirs nous vont décevant ;  
 Et toutes les faveurs humaines  
 Sont hémérocalle<sup>1</sup> d'un jour ;

1. Hémérocalle ou éphémère, c'est la même chose.

Grandeurs, richesses et l'amour  
Sont fleurs périssables et vaines.

Nous avons tant perdu d'amis,  
Et de biens, par le sort transmis  
Au pouvoir de nos adversaires ;  
Néanmoins nous voyons du port  
D'autrui le débris et la mort,  
En nous éloignant des corsaires.

Ainsi puissions-nous voir longtemps  
Nos esprits libres et contents,  
Sous l'influence d'un bon astre.  
Que vive et meure qui voudra !  
La constance nous résoudra  
Contre l'effort de tout désastre.

Le soldat remis par son chef,  
Pour se garantir de méchef,  
En état de faire sa garde,  
N'oseroit pas en déloger  
Sans congé, pour se soulager,  
Nonobstant que trop il lui tarde

Car s'il procédoit autrement,  
Il seroit puni promptement,  
Aux dépens de sa propre vie.

Le parfait chrétien tout ainsi,  
Créé pour obéir ici,  
Y tient sa fortune asservie.

Il ne doit pas quitter le lieu  
Ordonné par la loi de Dieu ;  
Car l'âme qui lui est commise,  
Félonne ne doit pas fuir  
Pour sa damnation n'encourir,  
Et n'être en l'Érèbe remise.

Désolé je tiens ce propos,  
Voyant approcher Atropos  
Pour couper le nœud de ma trame ;  
Et ne puis ni veux l'éviter,  
Moins aussi la précipiter ;  
Car Dieu seul commande en mon âme.

Non, Malherbe n'est pas de ceux  
Que l'esprit d'enfer a déceus  
Pour acquérir la renommée  
De s'être affranchis de prison  
Par une lame, ou par poison,  
Ou par une rage animée.

Au seul point que Dieu prescrira,  
Mon âme du corps partira  
Sans contrainte ni violence ;



De l'enfer les tentations  
Ni toutes les afflictions  
Ne forceront point ma constance.

Mais, la Garde, voyez comment,  
On se divague doucement,  
Et comme notre esprit agrée  
De s'entretenir près et loin,  
Encor qu'il n'en soit pas besoin,  
Avec l'objet qui le récréé.

J'avois mis la plume à la main,  
Avec l'honorable dessein  
De louer votre sainte Histoire,  
Mais l'amitié que je vous dois  
Par delà ce que je voulois  
A fait débaucher ma mémoire.

Vous m'étiez présent en l'esprit,  
En voulant tracer cet écrit;  
Et me sembloit vous voir paroître  
Brave et galant en cette cour,  
Où les plus huppés à leur tour  
Tâchoient de vous voir et connoître.

Mais ores à moi revenu,  
Comme d'un doux songe advenu  
Qui tous nos sentiments cajole,

Je veux vous dire franchement,  
 Et de ma façon librement,  
 Que votre histoire est une école.

Pour moi, en ce que j'en ai veu  
 J'assure qu'elle aura l'aveu  
 De tout excellent personnage ;  
 Et puisque Malherbe le dit,  
 Cela sera sans contredit,  
 Car c'est un très-juste présage.

Toute la France sait fort bien  
 Que je n'estime ou reprends rien  
 Que par raison et par bon titre,  
 Et que les doctes de mon temps  
 Ont toujours été très-contents  
 De m'élire pour leur arbitre.

La Garde, vous m'en croirez donc,  
 Que si Gentilhomme fut onc  
 Digne d'éternelle mémoire,  
 Par vos vertus vous le serez.  
 Et votre los rehausserez  
 Par votre docte et sante Histoire.

. SONNETS



## A MONSIEUR PERRACHE

(1585)

Le guerrier qui brûlant dans les cieux se rendit,  
De monstres et de maux dépeupla tout le monde,  
Arracha d'un taureau la torche vagabonde,  
Et sans vie à ses pieds un lion étendit :

Anthée dessous lui la poussière mordit,  
Inégal à sa force à nulle autre seconde,  
Et l'Hydre, si souvent à renaitre féconde,  
Par un coup de sa main les sept têtes perdit.

De tout ce qui troubloit le repos de la terre  
Le Berlan seulement fut exempt de sa guerre,  
N'osant par sa vertu poursuivre le bonheur.

Perrache, qui s'émeut d'une sainte colère,  
L'attaque, le combat, et remporte l'honneur  
D'avoir fait un travail qu'Alcide n'a su faire.

## II

### A MADAME LA PRINCESSE DOUAIRIÈRE

CHARLOTTE DE LA TRÉMOUILLE <sup>1</sup>

(1620)

Quoi donc, grande Princesse en la terre adorée,  
Et que même le ciel est contraint d'admirer,  
Vous avez résolu de nous voir demeurer  
En une obscurité d'éternelle durée ?

La flamme de vos yeux, dont la cour éclairée  
A vos rares vertus ne peut rien préférer,  
Ne se lasse donc point de nous désespérer,  
Et d'abuser les vœux dont elle est désirée ?

Vous êtes en des lieux où les champs toujours verts,  
Pour ce qu'ils n'ont jamais que des tièdes hivers,  
Semblent en apparence avoir quelque mérite.

Mais si c'est pour cela que vous causez nos pleurs,  
Comment faites-vous cas de chose si petite,  
Vous de qui chaque pas fait naître mille fleurs ?

1. En 1605.

### III

#### AU ROI HENRI LE GRAND<sup>2</sup>

(1609)

Je le connois, Destins, vous avez arrêté  
Qu'aux deux fils de mon roi se partage la terre  
Et qu'après le trépas ce miracle de guerre  
Soit encore effroyable en sa postérité.

Leur courage aussi grand que leur prospérité  
Sous les forts orgueilleux brisera comme verre ;  
Et qui de leurs combats attendra le tonnerre,  
En aura le châtiment de sa témérité.

Un cercle imaginé, qui de même intervalle  
Du nord et du midi les distances égale,  
De pareille grandeur bornera leur pouvoir.

Mais étant fils d'un père où tant de gloire abonde,  
Redonnez-moi, Destins, quel qu'ils puissent avoir,  
Vous ne leur donnez rien s'ils n'ont chacun un monde.

2. Composé en 1607. A l'occasion de la naissance du second fils du roi.

## AU ROI HENRI LE GRAND

(1611)

Mon roi, s'il est ainsi que des choses futures  
L'école d'Apollon apprend la vérité,  
Quel ordre merveilleux de belles aventures  
Va combler de lauriers votre postérité !

Que vos jeunes lions vont amasser de proie !  
Soit qu'aux rives du Tage ils portent leurs combats,  
Soit que de l'Orient mettant l'empire bas,  
Ils veuillent rebâtir les murailles de Troie.

Ils seront malheureux seulement en un point :  
C'est que si leur courage à leur fortune joint  
Avoit assujetti l'un et l'autre hémisphère,

Votre gloire est si grande en la bouche de tous,  
Que toujours on dira qu'ils ne pouvoient moins faire,  
Puisqu'ils avoient l'honneur d'être sortis de vous.

1. Composé à la même date que le précédent.



V

POUR LE PREMIER BALLET

DE MONSEIGNEUR LE DAUPHIN<sup>1</sup>

AU ROI HENRI LE GRAND

(1630)

Voici de ton État la plus grande merveille,  
Le fils où ta vertu reluit si vivement ;  
Approche-toi, mon prince, et vois le mouvement  
Qu'en ce jeune Dauphin la musique réveille.

Qui témoigna jamais une si juste oreille  
À remarquer des tons le divers changement ;  
Qui jamais à les suivre eut tant de jugement,  
Ou mesura ses pas d'une grâce pareille ?

Les esprits de la cour s'attachant par les yeux  
À voir en cet objet un chef-d'œuvre des cieux,  
Disent tous que la France est moins qu'il ne mérite

Mais moi que du futur Apollon avertit,  
Je dis que sa grandeur n'aura point de limite,  
Et que tout l'univers lui sera trop petit.

1. En 1608.

## VI

### À MONSIEUR DE FLEURANCE<sup>1</sup>

SUR SON ART D'EMBELLIR

(1608)

Voyant ma Caliste<sup>2</sup> si belle,  
Que l'on n'y peut rien désirer,  
Je ne me pouvois figurer  
Que ce fût chose naturelle.

J'ignorois que ce pouvoit être  
Qui lui coloroit ce beau teint,  
Où l'Aurore même n'atteint  
Quand elle commence de naître.

Mais, Fleurance, ton docte écrit  
M'ayant fait voir qu'un bel esprit  
Est la cause d'un beau visage ;

Ce ne m'est plus de nouveauté,  
Puisqu'elle est parfaitement sage,  
Qu'elle soit parfaite en beauté.

1. Fleurance, précepteur de Louis XIII.

2. La vicomtesse d'Auchy.

## VIII

(1609)

Quel astre malheureux ma fortune a bâtie ?  
A quelles dures lois m'a le ciel attaché,  
Que l'extrême regret ne m'ait point empêché  
De me laisser résoudre à cette déparlie ?

Quelle sorte d'ennuis fut jamais ressentie  
Égale au déplaisir dont j'ai l'esprit touché ;  
Qui jamais vit coupable expier son péché  
D'une douleur si forte, et si peu divertie ?

On doute en quelle part est le funeste lieu  
Que réserve aux damnés la justice de Dieu,  
Et de beaucoup d'avis la dispute en est pleine ;

Mais sans être savant, et sans philosopher,  
Amour en soit loué, je n'en suis point en peine ;  
Dû Caliste n'est point, c'est là qu'est mon enfer.

1. A la vicomtesse d'Aulny.

## VIII

(1609)

Il n'est rien de si beau comme Caliste est belle,  
C'est une œuvre où nature a fait tous ses efforts ;  
Et notre âge est ingrat qui voit tant de trésors,  
S'il n'élève à sa gloire une marque éternelle.

La clarté de son teint n'est pas chose mortelle ;  
Le baume est dans sa bouche, et les roses dehors ;  
Sa parole et sa voix ressuscitent les morts,  
Et l'art n'égale point sa douceur naturelle,

La blancheur de sa gorge éblouit les regards ;  
Amour est en ses yeux, il y trempe ses dards,  
Et la fait reconnoître un miracle visible.

En ce nombre infini de grâces et d'appas,  
Qu'en dis-tu, ma raison ? crois-tu qu'il soit possible  
D'avoir du jugement, et ne l'adorer pas ?

## IX

(1609)

Beauté, de qui la grâce étonne la nature,  
Il faut donc que je cède à l'injure du sort,  
Que je vous abandonne, et loin de votre port  
M'en aille au gré du vent suivre mon aventure

Il n'est ennui si grand que celui que j'endure;  
Et la seule raison qui m'empêche la mort,  
C'est le doute que j'ai que ce dernier effort  
Ne fût mal employé pour une âme si dure.

Caliste, où pensez-vous? Qu'avez-vous entrepris?  
Vous résoudrez-vous point à borner ce mépris,  
Qui de ma patience indignement se joue?

Mais, ô de mon erreur l'étrange nouveauté!  
Je vous souhaite douce, et toutefois j'avoue  
Que je dois mon salut à votre cruauté.

Beaux et grands bâtiments d'éternelle structure<sup>1</sup>,  
Superbes de matière, et d'ouvrage divers,  
Où le plus digne roi qui soit en l'univers  
Aux miracles de l'art fait céder la nature ;

Beau parc, et beaux jardins, qui dans votre clôture  
Avez toujours des fleurs, et des ombrages verts,  
Non sans quelque Démon qui défend aux hivers  
D'en effacer jamais l'agréable peinture ;

Lieux qui donnez aux cœurs tant d'aimables désirs,  
Bois, fontaines, canaux, si parmi vos plaisirs  
Mon humeur est chagrine, et mon visage triste,

Ce n'est point qu'en effet vous n'ayez des appas ;  
Mais quoi que vous ayez, vous n'avez point Caliste,  
Et moi je ne vois rien ouand je ne la vois pas.

1. Fontainebleau.

## XI

(1609)

Maliste, en cet exil j'ai l'âme si gênée  
L'an tourment que je souffre il n'est rien de pareil;  
Je ne saurois ouïr ni raison ni conseil,  
Et tant je suis dépité contre ma destinée.

Mal beau voir commencer et finir la journée,  
En quelque part des lieux que luit le soleil,  
Le plaisir me fuit, aussi fait le sommeil,  
Et la douleur que j'ai n'est jamais terminée.

Mal la cour fait cas du séjour où je suis,  
Mal pour y prendre goût, je fais ce que je puis ;  
Mal j'y deviens plus sec, plus j'y vois de verdure.

Mal ce piteux état si j'ai du réconfort,  
Mal est, ô rare beauté, que vous êtes si dure,  
Mal autant près comme loïn je n'attends que la mort.

## § II

(1609)

C'est fait, belle Caliste, il n'y faut plus penser ;  
Il se faut affranchir des lois de votre empire ;  
Leur rigueur me dégoûte, et fait que je soupire  
Que ce qui s'est passé n'est à recommencer.

Plus en vous adorant je me pense avancer,  
Plus votre cruauté, qui toujours devient pire,  
Me défend d'arriver au bonheur où j'aspire,  
Comme si vous servir étoit vous offenser.

Adieu donc, ô beauté, des beautés la merveille ;  
Il faut qu'à l'avenir ma raison me conseille,  
Et dispose mon âme à se laisser guérir.

Vous m'étiez un trésor aussi cher que la vie ;  
Mais puisque votre amour ne se peut acquérir,  
Comme j'en perds l'espoir, j'en veux perdre l'envie.



### XIII<sup>1</sup>

(1615)

Quoi donc ! c'est un arrêt qui n'épargne personne,  
Que rien n'est ici-bas heureux parfaitement,  
Et qu'on ne peut au monde avoir contentement  
Qu'un funeste malheur aussitôt n'empoisonne !

La santé de mon prince en la guerre étoit bonne ;  
Il vivoit aux combats comme en son élément,  
Depuis que dans la paix il règne absolument,  
Tous les jours la douleur quelque atteinte lui donne.

Dieux, à qui nous devons ce miracle des rois,  
Qui du bruit de sa gloire et de ses justes lois  
Invite à l'adorer tous les yeux de la terre ;

Puisque seul après vous il est notre soutien,  
Quelques malheureux fruits que produise la guerre,  
N'ayons jamais la paix, et qu'il se porte bien.

1. Causé par l'éclatement d'un fort accès de goutte qu'avait eu le Roi en 1607 ou en 1609.

## XIV

### ÉPITAPHE DE M<sup>lle</sup> DE CONTI

MARIE DE BOURBON<sup>1</sup>

(1627)

Tu vois, passant, la sépulture  
D'un chef-d'œuvre si précieux,  
Qu'avoir mille rois pour aïeux  
Fut le moins de son aventure.

O quel affront à la nature,  
Et quelle injustice des cieux  
Qu'un moment ait fermé les yeux  
D'une si belle créature !

On doute pour quelle raison  
Les Destins si hors de saison  
De ce monde l'ont appelée.

Mais leur prétexte le plus beau.  
C'est que la terre étoit brûlée  
S'ils n'eussent tué ce flambeau.

1. Née le 8 mars 1610, morte le 20 du même mois.

## A MONSEIGNEUR LE DAUPHIN

(1615)

Que l'honneur de mon prince est cher aux destinées!  
 Que le Démon est grand qui lui sert de support!  
 Et que visiblement un favorable sort  
 Tient ses prospérités l'une à l'autre enchaînées!

Ses filles sont encore en leurs tendres années,  
 Et déjà leurs appas ont un charme si fort,  
 Que les rois les plus grands du Ponant et du Nord,  
 Brûlent d'impatience après leurs hyménées.

Pensez à vous, Dauphin, j'ai prédit en mes vers  
 Que le plus grand orgueil de tout ces univers,  
 Quelque jour à vos pieds doit abaisser la tête:

Mais ne vous flattez point de ces vaines douceurs,  
 Si vous ne vous hâtez d'en faire la conquête,  
 Vous en serez frustré par les yeux de vos sœurs.

## XVI

### ÉPITAPHE

DE FEU MONSEIGNEUR LE DUC D'ORLÉANS<sup>1</sup>

(1620)

Plus Mars que Mars de la Thrace,  
Mon père victorieux  
Aux rois les plus glorieux  
Ota la première place.

Ma mère vient d'une race  
Si fertile en demi-dieux,  
Que son éclat radieux  
Toutes lumières efface.

Je suis poudre toutefois ;  
Tant la Parque a fait ses lois  
Égales et nécessaires ;

Rien ne m'en a su parer ;  
Apprenez, âmes vulgaires,  
A mourir sans murmurer.

1. Second fils de Henri IV, mort au berceau, en 1611.

## XVII

### A LA REINE, MÈRE DU ROI

SUR LA MORT DE MONSIEUR LE DUC D'ORLÉAN

(1630)

Consolez-vous, Madame, apaisez votre plainte ;  
La France, à qui vos yeux tiennent lieu de soleil,  
Ne dormira jamais d'un paisible sommeil  
Tant que sur votre front la douleur sera peinte.

Rendez-vous à vous-même, assurez votre crainte,  
Et de votre vertu recevez ce conseil,  
Que souffrir sans murmure est le seul appareil  
Qui peut guérir l'ennui dont vous êtes atteinte.

Le ciel, en qui votre âme a borné ses amours,  
Étoit bien obligé de vous donner des jours  
Qui fussent sans orage, et qui n'eussent point d'ombre.

Mais ayant de vos fils les grands cœurs découverts,  
N'a-t-il pas moins failli d'en ôter un du nombre,  
Que d'en partager trois en un seul univers ?

## XVIII

A MONSIEUR DU MAINE,

SUR SES ŒUVRES SPIRITUELLES

(1611)

Tu me ravis, du Maine, il faut que je l'avoue,  
Et tes sacrés discours me charment tellement,  
Que le monde aujourd'hui ne m'étant plus que boue,  
Je me tiens profané d'en parler seulement.

Je renonce à l'amour, je quitte son empire,  
Et ne veux point d'excuse à mon impiété,  
Si la beauté des cieux n'est l'unique beauté  
Dont on m'orra jamais les merveilles écrire.

Caliste se plaindra de voir si peu durer  
La forte passion qui me faisoit jurer  
Qu'elle auroit en mes vers une gloire éternelle;

Mais si mon jugement n'est point hors de son lieu,  
Dois-je estimer l'ennui de me séparer d'elle  
Autant que le plaisir de me donner à Dieu?

1. Louis de Chabans, sieur du Maine.

## XIX

### POUR MONSIEUR DE LA CEPPÈDE

SUR SON LIVRE DE LA PASSION DE NOTRE-SEIGNEUR<sup>1</sup>

(1613)

Je estime la Ceppède, et l'honore, et l'admire,  
Comme un des ornements des premiers de nos jours;  
Mais qu'à sa plume seule on doive ce discours,  
Vertes, sans le flatter, je ne l'oserois dire.

Esprit du Tout-Puissant, qui ses grâces inspire  
Celui qui sans feinte en attend le secours,  
Pour élever notre âme aux célestes amours,  
Sur un si beau sujet l'a fait si bien écrire.

Reine, l'heur de la France, et de tout l'univers,  
Qui voyez chaque jour tant d'hommages divers,  
Que présente la Muse aux pieds de votre image;

En que votre bonté leur soit propice à tous,  
Car je n'y connois rien, ou devant cet ouvrage  
Où n'en vites jamais qui fût digne de vous.

1. *Théorèmes sur le sacré mystère de notre Rédemption*, par J. de la Ceppède, seigneur d'Algalaies (Toulouse, 1613).

XX<sup>1</sup>

(1615)

Celle qu'avoit Hymen à mon cœur attachée,  
Et qui fut ici-bas ce que j'aimai le mieux,  
Allant changer la terre à de plus dignes lieux,  
Au marbre que tu vois sa dépouille a cachée.

Comme tombe une fleur que la bise a séchée,  
Ainsi fut abattu ce chef-d'œuvre des cieux ;  
Et depuis le trépas qui lui ferma les yeux,  
L'eau que versent les miens n'est jamais étanchée.

Ni prières, ni vœux ne m'y purent servir ;  
La rigueur de la mort se voulut assouvir,  
Et mon affection n'en put avoir dispense.

Toi dont la piété vient sa tombe honorer,  
Pleure mon infortune, et pour ta récompense  
Jamais autre douleur ne te fasse pleurer.

1. Pour Étienne Puget (1614).





Belle Âme qui fus mon flambeau,  
Reçois l'honneur qu'en ce tombeau  
Je suis obligé de te rendre ;  
Ce que je fais te sert de peu ;  
Mais au moins tu vois en la cendre  
Comme j'en conserve le feu.

## XXI

### A MADAME LA PRINCESSE DE CONTI

(1620)

Race de mille rois, adorable princesse,  
Dont le puissant appui de faveurs m'a comblé,  
Si faut-il qu'à la fin j'acquitte ma promesse,  
Et m'allége du faix dont je suis accablé.

Telle que notre siècle aujourd'hui vous regarde,  
Merveille incomparable en toute qualité,  
Telle je me résous de vous bailler en garde  
Aux fastes éternels de la postérité.

Je sais bien quel effort cet ouvrage demande ;  
Mais si la pesanteur d'une charge si grande  
Résiste à mon audace, et me la refroidit,

Vois-je pas vos bontés à mon aide paroître,  
Et parler dans vos yeux un signe qui me dit  
Que c'est assez payer que de bien reconnoître ?

## XXII

### A RABEL, PEINTRE

SUR UN LIVRE DE FLEURS

(1630)

Quelques louanges nonpareilles  
Qu'ait Apelle encore aujourd'hui,  
Cet ouvrage plein de merveilles  
Met Rabel au-dessus de lui.

L'art y surmonte la nature,  
Et si mon jugement n'est vain,  
Flore lui conduisoit la main  
Quand il faisoit cette peinture.

Certes il a privé mes yeux  
De l'objet qu'ils aiment le mieux,  
N'y mettant point de marguerite ;

Mais pouvoit-il être ignorant  
Qu'une fleur de tant de mérite  
Auroit terni le demeurant ?

## XXIII

A M<sup>GR</sup> FRÈRE DU ROI<sup>1</sup>

(1627)

Muses, quand finira cette longue remise  
De contenter Gaston, et d'écrire de lui?  
Le soin que vous avez de la gloire d'autrui  
Peut-il mieux s'employer qu'à si belle entreprise

En ce malheureux siècle où chacun vous méprise  
Et quiconque vous sert n'en a que de l'ennui,  
Misérable neuvaine, où sera votre appui,  
S'il ne vous tend les mains et ne vous favorise?

Je crois bien que la peur d'oser plus qu'il ne faut,  
Et les difficultés d'un ouvrage si haut,  
Vous ôtent le désir que sa vertu vous donne;

Mais tant de beaux objets tous les jours s'augmentants,  
Puisqu'en âge si bas leur nombre vous étonne,  
Comme y fournirez-vous quand il aura vingt ans!

1. Gaston, duc d'Orléans.

## XXIV

### AU ROI

(1627)

Muses, je suis confus; mon devoir me convie  
A louer de mon Roi les rares qualités;  
Mais le mauvais destin qu'ont les témérités  
Fait peur à ma foiblesse, et m'en ôte l'envie.

A quel front orgueilleux n'a l'audace ravie  
Le nombre des lauriers qu'il a déjà plantés ?  
Et ce que sa valeur a fait en deux étés,  
Alcide l'eût-il fait en deux siècles de vie ?

Il arrivoit à peine à l'âge de vingt ans,  
Quand sa juste colère assaillant nos Titans,  
Nous donna de nos maux l'heureuse délivrance.

Certes, ou ce miracle a mes sens éblouis,  
Ou Mars s'est mis lui-même au trône de la France,  
Et s'est fait notre roi sous le nom de Louis.

## XXV<sup>1</sup>

A M<sup>GR</sup> LE CARDINAL DE RICHELIEU

(1627)

A ce coup nos frayeurs n'auront plus de raison,  
Grande âme aux grands travaux sans repos adonnée ;  
Puisque par vos conseils la France est gouvernée,  
Tout ce qui la travaille aura sa guérison.

Tel que fut rajeuni le vieil âge d'Éson,  
Telle cette Princesse en vos mains résinée  
Vaincra de ses destins la rigueur obstinée,  
Et reprendra le teint de sa verte saison.

Le bon sens de mon roi m'a toujours fait prédire  
Que les fruits de la paix combleroient son empire,  
Et comme un demi-dieu le feroient adorer ;

Mais voyant que le vôtre aujourd'hui le seconde,  
Je ne lui promets pas ce qu'il doit espérer,  
Si je ne lui promets la conquête du monde.

1. Composé probablement en 1624.

## XXVI

AU ROY

(1627)

Qu'avec une valeur à nulle autre seconde,  
Et qui seule est fatale à notre guérison,  
Votre courage mûr en sa verte saison  
Nous ait acquis la paix sur la terre et sur l'onde;

Que l'hydre de la France en révoltes féconde,  
Par vous soit du tout morte, ou n'ait plus de poison,  
Certes c'est un bonheur dont la juste raison  
Promet à votre front la couronne du monde.

Mais qu'en de si beaux faits vous m'ayez pour témoin,  
Connaissez-le, mon Roy, c'est le comble du soin  
Que de vous obliger ont eu les destinées.

Tous vous savent louer, mais non également;  
Les ouvrages communs vivent quelques années;  
Ce que Malherbe écrit dure éternellement.

## XXVII

### POUR LE MARQUIS DE LA VIEUVILLE

SUPERINTENDANT DES FINANCES

(1627)

Il est vrai, la Vieuville, et quiconque le nie  
Condamne impudemment le bon goût de mon roi;  
Nous devons des autels à la sincère foi  
Dont ta dextérité nos affaires manie.

Tes soins laborieux, et ton libre génie,  
Qui hors de la raison ne connoît point de loi,  
Ont mis fin aux malheurs qu'attiroit après soi  
De nos profusions l'effroyable manie.

Tout ce qu'à tes vertus il reste à désirer,  
C'est que les beaux esprits les veillent honorer,  
Et qu'en l'éternité la Muse les imprime.

J'en ai bien le dessein dans mon âme formé;  
Mais je suis généreux, et tiens cette maxime,  
Qu'il ne faut point aimer quand on n'est point aimé.



## XXVIII<sup>1</sup>

### POUR M<sup>OR</sup> LE CARDINAL DE RICHELIEU

(1635)

Peuples, çà de l'encens ; peuples, çà des victimes,  
A ce grand Cardinal, grand chef-d'œuvre des cieux,  
Qui n'a but que la gloire, et n'est ambitieux  
Que de faire mourir l'insolence des crimes.

A quoi sont employés tant de soins magnanimes  
Où son esprit travaille, et fait veiller ses yeux,  
Qu'à tromper les complots de nos séditeux,  
Et soumettre leur rage aux pouvoirs légitimes ?

Le mérite d'un homme, ou savant, ou guerrier,  
Trouve sa récompense aux chapeaux de laurier,  
Dont la vanité grecque a donné les exemples ;

Le sien, je l'ose dire est si grand et si haut,  
Que si comme nos Dieux, il n'a place en nos temples,  
Tout ce qu'on peut lui faire est moins qu'il ne lui faut.

1. Composé vers la fin de 1636.

## XXIX<sup>1</sup>

### SUR LA MORT DE SON FILS

(1628)

Que mon fils ait perdu sa dépouille mortelle,  
Ce fils qui fut si brave, et que j'aimais si fort;  
Je ne l'impute point à l'injure du sort,  
Puisque finir, à l'homme est chose naturelle.

Mais que de deux marauds la surprise infidèle  
Ait terminé ses jours d'une tragique mort,  
En cela ma douleur n'a point de réconfort,  
Et tous mes sentiments sont d'accord avec elle.

1. Laurent-Marc-Antoine de Malherbe, fils unique du poète, fut d'abord un enfant prodige, puis un fieffé mauvais sujet et un bretteur achevé. Condamné à mort en 1624, à la suite d'un de ses duels, dans lequel il avait tué son adversaire, il fut sauvé par les démarches de son père, qui remua ciel et terre pour le tirer de ce mauvais pas. Il en fut quitte pour quinze cents livres de dommages-intérêts. Ses lettres de grâce étaient entérinées depuis cinq mois, lorsqu'il fut tué lui-même dans une querelle le 13 juillet 1627. Malherbe cria à l'assassinat, traita les meurtriers de juifs, et les poursuivit ardemment. Mais les meurtriers suivirent l'exemple de Malherbe : d'abord condamnés à mort, ils plaidèrent, gagnèrent du temps, et finirent par en être quittes à leur tour pour quelques centaines de livres.

O mon Dieu, mon Sauveur, puisque par la raison  
Le trouble de mon âme étant sans guérison,  
Le vœu de la vengeance est un vœu légitime,

Fais que de ton appui je sois fortifié.  
Ta justice t'en prie; et les auteurs du crime  
Sont fils de ces bourreaux qui t'ont crucifié <sup>1</sup>.

1. L'un des meurtriers s'appelait Fortia de Piles, et un bruit plus ou moins fondé le faisait descendre d'une famille de Juifs.

## XXX

### A MONSIEUR DE LA MORELLE

SUR LA PASTORALE DE L'AMOUR CONTRAIRE

(1630)

Si l'on peut acquérir par la plume la gloire  
D'un des plus beaux esprits qui soit en l'univers,  
Je veux laisser juger aux filles de mémoire  
La grâce et le parler de tes amoureux vers :

Il semble en les voyant que l'on lise une histoire  
Traversée en amour d'accidents tous divers,  
Dont le discours parfait à tout chacun fait croire  
Que la prose n'est rien au prix de tes beaux vers.

Quand elles auront vu ce sujet qui ravi  
Si doctement dépeint, si dignement suivi,  
Sans doute elles diront, ainsi que je le pense,

Que pour favoriser les hommes et les Dieux  
Et purger d'ignorants tout ce qu'on voit des lieux,  
Il te faut marier avecque l'éloquence.

## XXXI

### SUR LA MORT D'UN GENTILHOMME

QUI FUT ASSASSINÉ

(1630)

Belle âme aux beaux travaux sans repos adonnée,  
Si parmi tant de gloire et de contentement  
Rien te fâche là-bas, c'est l'ennui seulement  
Qu'un indigne trépas ait clos ta destinée.

Tu penses que d'Ivri la fatale journée,  
Où ta belle vertu parut si clairement,  
Avecque plus d'honneur et plus heureusement  
Auroit de tes beaux jours la carrière bornée

Toutefois, bel esprit, console ta douleur ;  
Il faut par la raison adoucir le malheur,  
Et telle qu'elle vient prendre son aventure.

Il ne se fit jamais un acte si cruel :  
Mais c'est un témoignage à la race future,  
Qu'on ne t'auroit su vaincre en un juste duel.



CH ANSONS





(1607)

Qu'autres que vous soient désirées,  
Qu'autres que vous soient adorées,  
Cela se peut facilement;  
Mais qu'il soit des beautés pareilles  
A vous, merveille des merveilles !  
Cela ne se peut nullement.

Que chacun sous telle puissance  
Captive son obéissance,  
Cela se peut facilement;  
Mais qu'il soit une amour si forte  
Que celle-là que je vous porte,  
Cela ne se peut nullement.

1. Cette chanson a été composée, en 1606, par M<sup>me</sup> de Ballegarde, Racan et Malherbe.

Que le fâcheux nom de cruelles  
 Semble doux à beaucoup de belles,  
 Cela se peut facilement;  
 Mais qu'en leur âme trouve place  
 Rien de si froid que votre glace,  
 Cela ne se peut nullement.

Qu'autres que moi soient misérables  
 Par vos rigueurs inexorables,  
 Cela se peut facilement;  
 Mais que la cause de leurs plaintes  
 Porte de si vives atteintes,  
 Cela ne se peut nullement.

Qu'on serve bien, lorsque l'on pense  
 En recevoir la récompense,  
 Cela se peut facilement;  
 Mais qu'une autre foi que la mienne  
 N'espère rien et se maintienne,  
 Cela ne se peut nullement.

Qu'à la fin la raison essaie  
 Quelque guérison à ma plaie,  
 Cela se peut facilement;  
 Mais que d'un si digne servage  
 La remontrance me dégage,  
 Cela ne se peut nullement.

Qu'en ma seule mort soient finies  
Mes peines et vos tyrannies,  
Cela se peut facilement ;  
Mais que jamais par le martyre  
De vous servir je me retire,  
Cela ne se peut nullement.

## II

(1615)

Ils s'en vont, ces rois de ma vie,  
Ces yeux, ces beaux yeux,  
Dont l'éclat fait pâlir d'envie  
Ceux même des cieux.  
Dieux amis de l'innocence,  
Qu'ai-je fait pour mériter  
Les ennuis où cette absence  
Me va précipiter?

Elle s'en va cette merveille.  
Pour qui nuit et jour,  
Quoique la raison me conseille,  
Je brûle d'amour.  
Dieux amis, etc.

En quel effroi de solitude  
Assez écarté,  
Mettral-je mon inquiétude  
En sa liberté?  
Dieux amis, etc.

Les affligés ont en leurs peines  
Recours à pleurer;  
Mais quand mes yeux seroient fontaines,  
Que puis-je espérer?  
Dieux amis, etc.

### III

(1615)

Sus debout la merveille des belles,  
Allons voir sur les herbes nouvelles  
Luire un émail, dont la vive peinture  
Défend à l'art d'imiter la nature.

L'air est plein d'une haleine de roses,  
Tous les vents tiennent leurs bouches closes,  
Et le soleil semble sortir de l'onde  
Pour quelque amour, plus que pour luire au monde.

On diroit, à lui voir sur la tête  
Ses rayons comme un chapeau de fête,  
Qu'il s'en va suivre en si belle journée  
Encore un coup la fille de Pénéée<sup>1</sup>.

Toute chose aux délices conspire,  
Mettez-vous en votre humeur de rire;  
Les soins profonds d'où les rides nous viennent,  
A d'autres ans qu'aux vôtres appartiennent.

1. Daphné, fille du Pénéée, fleuve de la Thessalie.

Il falt chaud, mais un feuillage sombre  
Loin du bruit nous fournira quelque ombre.  
Où nous ferons parmi les violettes  
Mépris de l'ambre et de ses cassolettes.

Près de nous sur les branches voisines  
Des genêts, des houx et des épines,  
Le rossignol déployant ses merveilles,  
Jusqu'aux rochers donnera des oreilles.

Et peut-être à travers des fougères  
Verrons-nous de bergers à bergères  
Sein contre sein, et bouche contre bouche,  
Naître et finir quelque douce escarmouche.

C'est chez eux qu'Amour est à son aise,  
Il y saute, il y danse, il y baise,  
Et foule aux pieds les contraintes serviles  
De tant de lois qui le gênent aux villes.

O qu'un jour mon âme auroit de gloire  
D'obtenir cette heureuse victoire,  
Si la pitié de mes peines passées  
Vous disoit à semblables pensées !

Votre honneur, le plus vain des idoles,  
Vous remplit de mensonges frivoles.  
Mais quel esprit que la raison conseille,  
S'il est aimé, ne rend point de pareille ?

## IV<sup>1</sup>

(1620)

Chère beauté que mon âme ravie  
Comme son pôle va regardant,  
Quel astre d'ire et d'envie  
Quand vous naissiez marquoit votre **ascendant**,  
Que votre courage endurci,  
Plus je le supplie moins ait de merci ?

En tous climats, voire au fond de la **Thrace**,  
Après les neiges et les glaçons,  
Le beau temps reprend sa place,  
Et les étés mûrissent les moissons ;  
Chaque saison y fait son cours ;  
En vous seule on trouve qu'il gèle toujours.

J'ai beau me plaindre et vous conter mes **peines**,  
Avec prières d'y compatir ;  
J'ai beau m'épuiser les veines,  
Et tout mon sang en larmes convertir :  
Un mal au deçà du trépas,  
Tant soit-il extrême ne vous émeut pas.

1. Pour M<sup>me</sup> de Rambouillet.



Je sais que c'est : vous êtes offensée,  
 Comme d'un crime hors de raison,  
 Que mon ardeur insensée  
 En trop haut lieu borne sa guérison,  
 Et voudriez bien, pour la finir,  
 M'ôter l'espérance de rien obtenir.

Vous vous trompez; c'est aux foibles courages,  
 Qui toujours portent la peur au sein,  
 De succomber aux orages,  
 Et se lasser d'un pénible dessein.  
 De moi, plus je suis combattu,  
 Plus ma résistance montre sa vertu.

Loin de mon front soient ces palmes communes  
 Où tout le monde peut aspirer;  
 Loin les vulgaires fortunes,  
 Où ce n'est qu'un jouir et désirer;  
 Mon goût cherche l'empêchement,  
 Quand j'aime sans peine j'aime lâchement.

Je connols bien que dans ce labyrinthe  
 Le ciel injuste m'a réservé  
 Tout le fiel, et tout l'absinthe  
 Dont un amant fut jamais abreuvé;  
 Mais je ne m'étonne de rien;  
 Je suis à Rodanthe<sup>1</sup>, je veux mourir sien.

1. M<sup>lle</sup> de Rambouillet.

(1680)

Mes yeux, vous m'êtes superflus;  
Cette beauté qui m'est ravie  
Fut seule ma vue et ma vie;  
Je ne vois plus, ni ne vis plus.  
    Qui me croit absent, il a tort,  
    Je ne le suis point, je suis mort.

O qu'en ce triste éloignement,  
Où la nécessité me traîne,  
Les Dieux me témoignent de haine,  
Et m'affligent indignement!  
    Qui me croit absent, il a tort,  
    Je ne le suis point, je suis mort.

1. Suivant Ménage, cette chanson et la suivante furent faites pour M. de Bellegarde, qui était amoureux d'Anne d'Autriche.

Quelles flèches a la douleur  
Dont mon âme ne soit percée ?  
Et quelle tragique pensée  
N'est point en ma pâle couleur ?  
    Qui me croit absent, il a tort,  
    Je ne le suis point, je suis mort.

Certes, où l'on peut m'écouter,  
J'ai des respects qui me font taire ;  
Mais en un réduit solitaire  
Quels regrets ne fais-je éclater ?  
    Qui me croit absent, il a tort,  
    Je ne le suis point, je suis mort.

Quelle funeste liberté  
Ne prennent mes pleurs et mes plaintes,  
Quand je puis trouver à mes craintes  
Un séjour assez écarté ?  
    Qui me croit absent, il a tort,  
    Je ne le suis point, je suis mort.

Si mes amis ont quelque soin  
De ma pitoyable aventure,  
Qu'ils pensent à ma sépulture :  
C'est tout ce de quoi j'ai besoin.  
    Qui me croit absent, il a tort,  
    Je ne le suis point, je suis mort.

## VI

(1630)

C'est assez, mes désirs, qu'un aveugle penser  
Trop peu discrètement vous ait fait adresser  
    Au plus haut objet de la terre ;  
Quittez cette poursuite, et vous ressouvenez  
    Qu'on ne voit jamais le tonnerre  
Pardonnez au dessein que vous entreprenez.

Quelque flatteur espoir qui vous tienne enchantés,  
Ne connoissez-vous pas qu'en ce que vous tentez,  
    Toute raison vous désavoue ?  
Et que vous allez faire un second Ixion,  
    Cloué là-bas sur une roue,  
Pour avoir trop permis à son affection ?

Bornez-vous, croyez-moi, dans un juste compas,  
Et fuyez une mer, qui ne s'irrite pas  
    Que le succès n'en soit funeste ;  
Le calme jusqu'ici vous a trop assurés ;  
    Si quelque sagesse vous reste,  
Connoissez le péril, et vous en retirez.

Mais, ô conseil infame, ô profanes discours,  
 Tenus indignement des plus dignes amours  
 Dont jamais âme fut blessée ;  
 Quel excès de frayeur m'a su faire goûter  
 Cette abominable pensée,  
 Que ce que je poursuis me peut assez coûter ?

Où s'est coulée en moi cette lâche poison,  
 D'oser impudemment faire comparaison  
 De mes épines à mes roses ?  
 Moi de qui la fortune est si proche des cieus,  
 Que je vois sous moi toutes choses,  
 Et tout ce que je vois n'est qu'un point à mes yeux.

Non, non, servons Chrysanthe, et sans penser à moi,  
 Tentons à l'adorer d'une aussi ferme foi  
 Que son empire est légitime ;  
 Exposons-nous pour elle aux injures du sort ;  
 Et s'il faut être sa victime  
 En un si beau danger, moquons-nous de la mort.

Ceux que l'opinion fait plaître aux vanités,  
 Ont dessus leurs tombeaux graver des qualités,  
 D'où à peine un Dieu seroit digne ;  
 Moi, pour un monument et plus grand et plus beau,  
 Je ne veux rien que cette ligne :  
 L'exemple des amants est clos dans ce tombeau .

## VII

(1630)

Est-ce à jamais, folle espérance,  
Que tes infidèles appas  
M'empêcheront la délivrance  
Que me propose le trépas ?

La raison veut, et la nature,  
Qu'après le mal vienne le bien ;  
Mais en ma funeste aventure,  
Leurs règles ne servent de rien.

C'est fait de moi, quoi que je fasse ;  
J'ai beau plaindre et beau soupirer,  
Le seul remède en ma disgrâce,  
C'est qu'il n'en faut point espérer.

Une résistance mortelle  
Ne m'empêche point son retour ;  
Quelque Dieu qui brûle pour elle  
Fait cette injure à mon amour.

Ainsi trompé de mon attente,  
Je me consume vainement,  
Et les remèdes que je tente,  
Demeurent sans événement.

Toute nuit enfin se termine ;  
La mienne seule a ce destin,  
Que d'autant plus qu'elle chemine,  
Moins elle approche du matin

Adieu donc, importune peste,  
A qui j'ai trop donné de foi ;  
Le meilleur avis qui me reste,  
C'est de me séparer de toi.

Sors de mon âme, et t'en va suivre  
Ceux qui désirent de guérir ;  
Plus tu me conseilles de vivre,  
Plus je me résous de mourir.

C'est faussement qu'on estime  
Qu'il ne soit point de beautés  
Où ne se trouve le crime  
De se plaire aux nouveautés.

Si ma dame avoit envie  
D'aimer des objets divers,  
Seroit-elle pas suivie  
Des yeux de tout l'univers?

Est-il courage si brave,  
Qui pût avecque raison  
Fuir d'être son esclave,  
Et de vivre en sa prison?



Toutefois cette belle âme,  
A qui l'honneur sert de loi,  
Ne hait rien tant que le blâme  
D'aimer un autre que moi.

Tous ces charmes de langage  
Dont on s'offre à la servir,  
Me l'assurent davantage,  
Au lieu de me la ravir.

Aussi ma gloire est si grande  
D'un trésor si précieux,  
Que je ne sais quelle offrande  
M'en peut acquitter aux cieus.

Tout le soin qui me demeure,  
N'est que d'obtenir du sort,  
Que ce qu'elle est à cette heure,  
Elle soit jusqu'à la mort.

De moi, c'est chose sans doute,  
Que l'astre qui fait les jours  
Laira dans une autre voûte,  
Quand j'aurai d'autres amours.



ÉPIGRAMMES



I<sup>1</sup>

## SUR LE PORTRAIT D'ÉTIENNE PASQUIER

QUI N'AVOIT PAS DE MAINS<sup>2</sup>

(1610)

Il ne faut qu'avec le visage  
 L'on tire tes mains au pinceau :  
 Tu les montres dans ton ouvrage,  
 Et les caches dans le tableau.

## II

## ÉPITAPHE DE MONSIEUR D'IS

PARENT DE L'AUTEUR<sup>3</sup>

(1666)

Ici dessous git Monsieur d'Is.  
 Plût or à Dieu qu'ils fussent dix !  
 Mes trois sœurs, mon père et ma mère ;  
 Le grand Éléazar, mon frère ;  
 Mes trois tantes, et Monsieur d'Is.  
 Vous les nommé-je pas tous dix ?

1. Composé en 1585.

2. Portrait fait à Troyes par le peintre Jean d'Howy, en 1583.

3. M. d'Is ou d'Is mourut vers 1589.

III

POUR METTRE

DEVANT LES HEURES DE CALISTE

(1615)

Tant que vous serez sans amour,  
Caliste, priez nuit et jour,  
Vous n'aurez point miséricorde;  
Ce n'est pas que Dieu ne soit doux;  
Mais pensez-vous qu'il vous accorde  
Ce qu'on ne peut avoir de vous?

IV

AUTRE SUR LE MÊME SUJET

Prier Dieu qu'il vous soit propice,  
Tant que vous me tourmenterez,  
C'est le prier d'une injustice;  
Faites-moi grâce, et vous l'aurez.

## V

## POUR MADEMOISELLE DE CONTI

MARIE DE BOURBON<sup>1</sup>

(1627)

N'égalons point cette petite  
 Aux Déesses que nous récite  
 L'histoire du temps passé,  
 Tout cela n'est qu'une chimère;  
 Il faut dire, pour dire assez :  
 Elle est belle comme sa mère.

## VI

POUR LA PUCELLE D'ORLÉANS<sup>2</sup>

(1618)

L'ennemi tous droits violant,  
 Belle Amazone, en vous brûlant,  
 Témoigne son âme perfide ;  
 Mais le Destin n'eut point de tort ;  
 Celle qui vivoit comme Alcide,  
 Devoit mourir comme il est mort.

1. Morte au berceau.

2. Ces vers furent composés pour le piédestal de la statue de Jeanne d'Arc sur le pont d'Orléans.

VII

SUR LE MÊME SUJET

(1613)

Passants, vous trouvez à redire  
Qu'on ne voit ici rien gravé  
De l'acte le plus relevé  
Que jamais l'histoire ait fait lire ;  
La raison qui vous doit suffire,  
C'est qu'en un miracle si haut,  
Il est meilleur de ne rien dire  
Que ne dire pas ce qu'il faut.

VIII

POUR UNE FONTAINE <sup>1</sup>

(1615)

Vois-tu, passant, couler cette onde,  
Et s'écouler incontinent ?  
Ainsi fuit la gloire du monde ;  
Et rien que Dieu n'est permanent.

1. La fontaine de l'hôtel de Rambouillet, suivant Ménage.



## IX

## POUR METTRE AU DEVANT DU LIVRE

DU SIEUR DE LORTIGUES<sup>1</sup>

Vous dont les censures s'étendent  
 Dessus les ouvrages de tous,  
 Ce livre se moque de vous :  
 Mars et les Muses le défendent.

## X

## SUR UNE IMAGE DE SAINTE CATHERINE

(1620)

L'art aussi bien que la nature  
 Eût fait plaindre cette peinture ;  
 Mais il a voulu figurer  
 Qu'aux tourments dont la cause est belle,  
 La gloire d'une âme fidèle  
 Est de souffrir sans murmurer.

1. Ce livre a pour titre : *Les Poèmes divers du sieur de Lortigues, Provençal, au Roi*, 1617.

XI<sup>a</sup>

(1620)

Jeanne, tandis que tu fus belle,  
 Tu le fus sans comparaison;  
 Anne à cette heure est de saison,  
 Et ne voit rien si beau comme elle;  
 Comme à toi les ans lui mettront  
 Quelque jour les rides au front,  
 Et feront à sa tresse blonde  
 Même outrage qu'à tes cheveux;  
 Mais voilà comme va le monde,  
 Je t'ai voulue, et je la veux.

## 1. Imitation de l'épigramme (VI, 40) de Martial :

Femina præferri potuit tibi nulla, Lycori :  
 Præferri Glyceræ femina nulla potest.  
 Hæc erit hoc quod tu : tu non potes esse quod hæc est.  
 Tempora quid faciunt? hanc volo, te volui.

## XII

## A MONSIEUR DE PRÉ

SUR SON PORTRAIT DE L'ÉLOQUENCE FRANÇOISE

(1620)

Tu faux, de Pré, de nous pourtraire  
 Ce que l'éloquence a d'appas;  
 Quel besoin as-tu de le faire?  
 Qui te voit, ne la voit-il pas?

XIII<sup>1</sup>

(1630)

Cet absinthe au nez de barbet,  
 En ce tombeau fait sa demeure;  
 Chacun en rit, et moi j'en pleure,  
 Je le voulois voir au gibet.

1. Sur le duc de Luynes, mort le 25 décembre 1631. Malherbe l'appelle *absinthe*, à cause du mot *aluyné*, qui signifiait autrefois *absinthe*.

XIV

SUR LE PORTRAIT DE CASSANDRE

MAÎTRESSE DE RONSARD

(1623)

L'art, la nature exprimant,  
En ce portrait me fait belle ;  
Mais si ne suis-je point telle  
Qu'aux écrits de mon amant.

XV

ÉPIGRAMME

POUR METTRE AU DEVANT  
DE LA SOMME THÉOLOGIQUE DU P. GARASSE

(1625)

Esprits qui cherchez à médire,  
Adressez-vous en autre lieu ;  
Cette œuvre est une œuvre de Dieu :  
Garasse n'a fait que l'écrire.

## XVI

## AUTRE A L'AUTEUR DE CE LIVRE

(1625)

En vain, mon Garasse, la rage  
De quelques profanes esprits  
Pense diminuer le prix  
De ton incomparable ouvrage.  
Mes vers mourront avecque mol,  
Ou ton nom au nom de mon roi  
Donnera de la jalousie ;  
Et dira la postérité  
Que son bras défit l'hérésie,  
Et ton savoir l'impiété.

## XVII

## POUR UN GENTILHOMME DE SES AMIS

QUI MOURUT AGÉ DE CENT ANS

(1627)

N'attends, passant, que de ma gloire,  
Je te fasse une longue histoire,  
Pleine de langage indiscret.  
Qui se loue irrite l'envie ;  
Juge de mol par le regret  
Qu'eut la mort de m'ôter la vie.

## XVIII

## A MONSIEUR COLLETET :

SUR LA MORT DE SA SŒUR

(1666)

En vain, mon Colletet, tu conjures la Parque  
 De repasser ta sœur dans la fatale barque :  
 Elle ne rend jamais un trésor qu'elle a pris.  
 Ce que l'on dit d'Orphée est bien peu véritable.  
 Son chant n'a point forcé l'empire des Esprits,  
 Puisqu'on sait que l'arrêt en est irrévocable.  
 Certes, si les beaux vers faisoient ce bel effet,  
 Tu ferois mieux que lui ce qu'on dit qu'il a fait.

## XIX

Tu dis, Colin, de tous côtés,  
 Que mes vers, à les ouïr lire,  
 Te font venir des crudités,  
 Et penses qu'on en doive rire :

1. Guillaume Colletet, de l'Académie française, mort en 1659.

Cocu de long et de travers,  
Sot au delà de toutes bornes,  
Comme te plains-tu de mes vers,  
Toi qui souffres si bien les cornes?

XX<sup>1</sup>

Ce livre est comme un sacré Temple,  
Où chacun doit, à mon exemple,  
Offrir quelque chose de prix.  
Cette offrande est due à la gloire  
D'une Dame que l'on doit croire  
L'ornement des plus beaux esprits.

1. En tête d'un livre manuscrit de vers pour M<sup>me</sup> des Loges.





FRAGMENTS



## AUX OMBRES DE DAMON

STANCES

(1630)

.....

L'Orne comme autrefois nous reverroit encore,  
 Ravis de ces pensers que le vulgaire ignore,  
 Égarer à l'écart nos pas et nos discours;  
 Et, couchés sur les fleurs comme étoiles semées,  
 Rendre en si doux ébat les heures consumées,  
 Que les soleils nous seroient courts.

Mais, ô loi rigoureuse à la race des hommes,  
 C'est un point arrêté, que tout ce que nous sommes,  
 Issus de pères rois et de pères bergers,

La Parque également sous la tombe nous serre,  
 Et les mieux établis au repos de la terre,  
 N'y sont qu'hôtes et passagers.

Tout ce que la grandeur a de vains équipages,  
 D'habillements de pourpre, et de suite de pages,  
 Quand le terme est échu n'allonge point nos jours;  
 Il faut aller tout nus où le Destin commande;  
 Et de toutes douleurs, la douleur la plus grande  
 C'est qu'il faut laisser nos amours.

Amours qui la plupart infidèles et feintes,  
 Font gloire de manquer à nos cendres éteintes,  
 Et qui plus que l'honneur estimant le plaisir,  
 Sous le masque trompeur de leurs visages blêmes,  
 Acte digne du foudre! en nos obsèques mêmes  
 Conçoivent de nouveaux désirs.

Elles savent assez alléguer Artémise,  
 Disputer du devoir et de la foi promise;  
 Mais tout ce beau langage est de si peu d'effet,  
 Qu'à peine en leur grand nombre une seule se treuve  
 De qui la foi survive, et qui fasse la preuve  
 Que ta Carinice te fait.

Depuis que tu n'es plus, la campagne déserte  
 A dessous deux hivers perdu sa robe verte,  
 Et deux fois le printemps l'a repeinte de fleurs,

Sans que d'aucuns discours sa douleur se console.  
 Et que ni la raison, ni le temps qui s'envole,  
 Puisse faire tarir ses pleurs.

Le silence des nuits, l'horreur des cimetières,  
 De son contentement sont les seules matières;  
 Tout ce qui plaît déplaît à son triste penser :  
 Et si tous ses appas sont encore en sa face,  
 C'est que l'amour y loge, et que rien qu'elle fasse  
 N'est capable de l'en chasser.

.....  
 .....  
 Mais quoi? c'est un chef-d'œuvre où tout mérite abonde,  
 Un miracle du ciel, une perle du monde,  
 Un esprit adorable à tous autres esprits;  
 Et nous sommes ingrats d'une telle aventure,  
 Si nous ne confessons que jamais la nature  
 N'a rien fait de semblable prix.

J'ai vu maintes beautés à la cour adorées,  
 Qui des vœux des amants à l'envi désirées,  
 Aux plus audacieux ôtaient la liberté;  
 Mais de les approcher d'une chose si rare,  
 C'est vouloir que la rose au pavot se compare,  
 Et le nuage à la clarté.

Celle à qui dans mes vers, sous le nom de Nérée,  
 J'allois bâtir un temple éternel en durée,  
 Si la déloyauté ne l'avoit abattu,  
 Lui peut bien ressembler du front ou de la joue,  
 Mais quoi! puisqu'à ma honte il faut que je l'avoue,  
 Elle n'a rien de sa vertu.

L'âme de cette ingrate est une âme de cire,  
 Matière à toute forme, incapable d'élire,  
 Changeant de passion aussitôt que d'objet;  
 Et de la vouloir vaincre avecque des services,  
 Après qu'on a tout fait, on trouve que ses vices  
 Sont de l'essence du sujet.

Souvent de tes conseils la prudence fidèle  
 M'avoit sollicité de me séparer d'elle,  
 Et de m'assujettir à de meilleures lois;  
 Mais l'aise de la voir avoit tant de puissance,  
 Que cet ombrage faux m'ôtoit la connoissance  
 Du vrai bien où tu m'appelois.

Enfin, après quatre ans une juste colère,  
 . . . . .  
 Que le flux de ma peine a trouvé son reflux;  
 Mes sens qu'elle aveugloit ont connu leur offense,  
 Je les en ai purgés, et leur ai fait défense  
 De me la ramentevoir plus.

La femme est une mer aux naufrages fatale ;  
Rien ne peut aplanir son humeur Inégale ;  
Ses flammes d'aujourd'hui seront glaces demain ;  
Et s'il s'en rencontre une à qui cela n'avienne,  
Fait compte, cher esprit, qu'elle a comme la tiens  
    Quelque chose de plus qu'humain.

(I

POUR LA REINE, MÈRE DU ROI

PENDANT SA RÉGENCE

ODE

(1680)

• • • • •

• • • • •

Si quelque avorton de l'envie  
Ose encore lever les yeux,  
Je veux bander contre sa vie  
L'ire de la terre et des cieux ;  
Et dans les savantes oreilles  
Verser de si douces merveilles,  
Que ce misérable corbeau,  
Comme oiseau d'augure sinistre,  
Banni des rives de Caïstre<sup>1</sup>,  
S'aïlle cacher dans le tombeau.

1. Le Calstre, fleuve de Lydie, où l'on disait que les cygnes ado-  
daient.



Venez donc, non pas habillées  
Comme on vous trouve quelquefois,  
En jupe dessous les feuillées  
Dansant au silence des bois.  
Venez en robes, où l'on vole  
Dessus les ouvrages de soie  
Les rayons d'or étinceler ;  
Et chargez de perles vos têtes,  
Comme quand vous allez aux fêtes  
Où les Dieux vous font appeler.

Quand le sang bouillant en mes veines  
Me donnoit de jeunes désirs,  
Tantôt vous soupiriez mes peines,  
Tantôt vous chantiez mes plaisirs ;  
Mais aujourd'hui que mes années  
Vers leur fin s'en vont terminées,  
Siéroit-il bien à mes écrits  
D'ennuyer les races futures  
Des ridicules aventures  
D'un amoureux en cheveux gris ?

Non, vierges, non ; je me retire  
De tous ces frivoles discours ;  
Ma Reine est un bat à ma lyre,  
Plus justes que nulles amours ;  
Et quand j'aurai, comme j'espère,  
Fait ouïr du Gange à l'Èbre

Sa louange à tout l'univers,  
 Permesse me soit un Cocyte,  
 Si jamais je vous sollicite  
 De m'aider à faire des vers.

Aussi bien chanter d'autre chose,  
 Ayant chanté de sa grandeur,  
 Seroit-ce pas après la rose  
 Aux pavots chercher de l'odeur?  
 Et des louanges de la lune  
 Descendre à la clarté commune  
 D'un de ces feux du firmament,  
 Qui sans profiter et sans nuire,  
 N'ont reçu l'usage de luire,  
 Que par le nombre seulement?

Entre les rois à qui cet âge  
 Doit son principal ornement,  
 Ceux de la Tamise et du Tage<sup>1</sup>  
 Font louer leur gouvernement;  
 Mais en de si calmes provinces,  
 Où le peuple adore les princes,  
 Et met au degré le plus haut  
 L'honneur du sceptre légitime,  
 Sauroit-on excuser le crime  
 De ne régner pas comme il faut?

1 Jacques I<sup>er</sup> et Philippe III.

Ce n'est point aux rives d'un fleuve,  
 Où dorment les vents et les eaux,  
 Que fait sa véritable preuve  
 L'art de conduire les vaisseaux;  
 Il faut en la plaine salée  
 Avoir lutté contre Malée<sup>1</sup>,  
 Et près du naufrage dernier  
 S'être vu dessous les Pléiades  
 Éloigné de ports et de rades,  
 Pour être cru bon marinier.

Ainsi quand la Grèce partie  
 D'où le mol Anaure couloit,  
 Traversa les mers de Scythie  
 En la navire qui parloit,  
 Pour avoir su des Cyanées  
 Tromper les vagues forcenées,  
 Les pilotes du fils d'Éson,  
 Dont le nom jamais ne s'efface,  
 Ont gagné la première place  
 En la fable de la toison.

Ainsi conservant cet empire  
 Où l'infidélité du sort,  
 Jointe à la nôtre encore pire,  
 Alloit faire un dernier effort,

1. Malée, promontoire de Laconie, qui passoit pour très-dangereux; autrefois Malen, aujourd'hui cap Saint-Angé.

Ma Reine acquiert à ses mérites  
 Un nom qui n'a point de limites;  
 Et ternissant le souvenir  
 Des reines qui l'ont précédée,  
 Devient une éternelle idée  
 De celles qui sont à venir.

Aussitôt que le coup tragique  
 Dont nous fûmes presque abattus,  
 Eut fait la fortune publique  
 L'exercice de ses vertus,  
 En quelle nouveauté d'orage  
 Ne fut éprouvé son courage?  
 Et quelles malices de flots,  
 Par des murmures effroyables,  
 A des vœux à peine payables  
 N'obligèrent les matelots?

Qui n'ouït la voix de Bellonne,  
 Lassée d'un repos de douze ans,  
 Telle que d'un foudre qui tonne,  
 Appeler tous ses partisans;  
 Et déjà les rages extrêmes,  
 Par qui tombent les diadèmes,  
 Faire appréhender le retour  
 De ces combats, dont la manie  
 Est l'éternelle ignominie  
 De Jarnac et de Moncontour?

Qui ne voit encore à cette heure  
Tous les infidèles cerveaux  
Dont la fortune est la meilleure,  
Ne chercher que troubles nouveaux ;  
Et ressembler à ces fontaines  
Dont les conduites souterraines  
Passent par un plomb si gâté,  
Que toujours ayant quelque tare,  
Au même temps qu'on les répare  
L'eau s'enfuit d'un autre côté ?

La paix ne voit rien qui menace  
De faire renaître nos pleurs ;  
Tout s'accorde à notre bonace ;  
Les hivers nous donnent des fleurs ;  
Et si les pâles Euménides,  
Pour réveiller nos parricides,  
Toutes trois ne sortent d'enfer,  
Le repos du siècle où nous sommes  
Va faire à la moitié des hommes  
Ignorer que c'est que le fer.

Thémis, capitale ennemie  
Des ennemis de leur devoir,  
Comme un rocher est affermie  
En son redoutable pouvoir ;  
Elle va d'un pas et d'un ordre  
Où la censure n'a que mordre ;

Et les lois qui n'exceptent rien  
De leur glaive et de leur balance,  
Font tout perdre à la violence  
Qui veut avoir plus que le sien.

Nos champs même ont leur abondance,  
Hors de l'outrage des voleurs ;  
Les festins, les jeux, et la danse  
En bannissent toutes douleurs.  
Rien n'y gémit, rien n'y soupire ;  
Chaque Amarille a son Tityre,  
Et sous l'épaisseur des rameaux,  
Il n'est place où l'ombre soit bonne,  
Qui soir et matin ne résonne  
Ou de voix, ou de chalumeaux.

Puis quand ces deux grands hyménées,  
Dont le fatal embrassement  
Doit aplanir les Pyrénées,  
Auront leur accomplissement,  
Devons-nous douter qu'on ne voie,  
Pour accompagner cette joie,  
L'encens germer en nos buissons,  
La myrrhe couler en nos rues,  
Et sans l'usage des charrues,  
Nos plaines jaunir de moissons ?

Quelle moins hautaine espérance

## FRAGMENTS.

Pouvons-nous concevoir alors,  
Que de conquêter à la France  
La Propontide en ses deux bords?  
Et vengeant de succès prospères  
Les infortunes de nos pères,  
Que tient l'Égypte ensevelis<sup>1</sup>,  
Aller si près du bout du monde,  
Que le soleil sorte de l'onde  
Sur la terre des fleurs de lis?

Certes ces miracles visibles  
Excédant le penser humain,  
Ne sont point ouvrages possibles  
A moins qu'une immortelle main.  
Et la raison ne se peut dire,  
De nous voir en notre navire  
A si bon port acheminés,  
Ou sans fard et sans flatterie,  
C'est Pallas que cette Marie,  
Par qui nous sommes gouvernés.

Quoi qu'elle soit, Nymphé ou Déesse,  
De sang immortel ou mortel,  
Il faut que le monde confesse  
Qu'il ne vlt jamais rien de tel;  
Et quiconque fera l'histoire

1. Allusion à la première croisade de saint Louis.

De ce grand chef-d'œuvre de gloire,  
 L'incrédule postérité  
 Rejettera son témoignage,  
 S'il ne la dépeint belle, et sage,  
 Au deçà de la vérité.

Grand Henri, grand foudre de guerre,  
 Que cependant que parmi nous  
 Ta valeur étonnoit la terre,  
 Les Destins firent son époux ;  
 Roi dont la mémoire est sans blâme,  
 Que dis-tu de cette belle âme,  
 Quand tu la vois si dignement  
 Adoucir toutes nos absinthes,  
 Et se tirer des labyrinthes  
 Où la met ton éloignement ?

Que dis-tu lors que tu remarques  
 Après ses pas ton héritier,  
 De la sagesse des monarques  
 Monter le pénible sentier ?  
 Et pour étendre sa couronne,  
 Croître comme un faon de lionne ?  
 Que s'il peut un jour égaler  
 Sa force avecque sa furie,  
 Les Nomades n'ont bergerie  
 Qu'il ne suffise à désoler.



Qui doute que si de ses armes  
Ilion avoit eu l'appui,  
Le jeune Atride avecque larmes  
Ne s'en fût retourné chez lui.  
Et qu'aux beaux champs de la Phrygie,  
De tant de batailles rougie,  
Ne fussent encore honorés  
Ces ouvrages des mains célestes<sup>1</sup>,  
Que jusques à leurs derniers restes  
La flamme grecque a dévorés?

<sup>1</sup> Les murs de Troie avoient été bâtis par Apollon et Neptune.

FRAGMENT

SUR LA RÉVOLTE DES PRINCES

(1630)

O toi, qui d'un clin d'œil sur la terre et sur l'onde  
 Fais trembler tout le monde,  
 Dieu, qui toujours es bon, et toujours l'as été,  
 Verras-tu concerter à ces âmes tragiques  
 Leurs funestes pratiques,  
 Et ne tonneras point sur leur impiété?

Voyez en quel état est aujourd'hui la France,  
 Hors d'humaine espérance.  
 Les peuples les plus fiers du couchant et du nord  
 Ou sont alliés d'elle, ou recherchent de l'être;  
 Et ceux qu'elle a fait naître  
 Tournent tout leur conseil pour lui donner la mort.

## IV

## PRÉDICTION DE LA MEUSE

AUX PRINCES RÉVOLTÉS

(1630)

Allez à la malheure, allez, âmes tragiques,  
Qui fondez votre gloire aux misères publiques,  
Et dont l'orgueil ne connoît point de lois.  
Allez, fleaux de la France, et les pestes du monde;  
Jamais un pas de vous de reverra mon onde :  
Regardez-la pour la dernière fois.

## V

## AUTRE FRAGMENT

(1630)

Ames pleines de vent, que la rage a blessées,  
Connaissez votre faute, et bornez vos pensées  
En un juste compas ;  
Attachez votre espoir à de moindres conquêtes :  
Briare avoit cent mains, Typhon avoit cent têtes,  
Et ce que vous tentez leur coûta le trépas.

Soucis, retirez-vous, faites place à la joie,  
 Misérable douleur, dont nous sommes la proie;  
     Nos vœux sont exaucés;  
 Les vertus de la Reine, et les bontés célestes,  
 Ont fait évanouir ces orages funestes,  
 Et dissipé les vents qui nous ont menacés.

## VI

## SUR LA PRISE PROCHAINE

DE LA ROCHELLE

(1628)

Enfin mon roi les a mis bas  
 Ces murs qui de tant de combats  
 Furent les tragiques matières;  
 La Rochelle est en poudre et ses champs désertés  
     N'ont face que de cimetières,  
 Où gi ent les Titans qui les ont habités.

VII<sup>1</sup>

(1630)

**Les peuples pipés de leur mine,**  
**Les voyant ainsi renfermer,**  
**Jugeoient qu'ils parloient de s'armer**  
**Pour conquérir la Palestine,**  
**Et borner de Tyr à Calis<sup>2</sup>**  
**L'empire de la fleur de lis;**  
**Et toutefois leur entreprise**  
**Étoit le parfum d'un collet,**  
**Le point coupé d'une chemise**  
**Et la figure d'un ballet.**

**De leur mollesse léthargique,**  
**Le discord sortant des enfers,**  
**Des maux que nous avons soufferts**  
**Nous ourdit la toile tragique;**  
**La justice n'eut plus de poids;**  
**L'impunité chassa les lois;**

1. Contre les mignons de Henri III.

2. Ou Cadix.

Et le taon des guerres civiles  
 Piqua les âmes des méchants,  
 Qui firent avoir à nos villes  
 La face déserte des champs.

VIII<sup>1</sup>A M<sup>GR</sup> LE CARDINAL DE RICHELIEU

(1630)

Grand et grand prince de l'Église,  
 Richelieu, jusques à la mort,  
 Quelque chemin que l'homme élise,  
 Il est à la merci du sort;  
 Nos jours filés de toutes soies  
 Ont des ennuis comme des joies;  
 Et de ce mélange divers  
 Se composent nos destinées,  
 Comme on voit le cours des années  
 Composé d'étés et d'hivers.

1. Ménage tenait de Racan que ces fragments avaient été composés plus de trente ans avant que Richelieu fût cardinal; que le poète se contenta de changer les quatre premiers vers pour les présenter au grand homme d'État, et que celui-ci, qui les connaissait déjà, les accueillit peu favorablement, ce qui fut cause que Malherbe les laissa de côté. Ils furent imprimés pour la première fois en 1630.

Tantôt une molle bonace  
 Nous laisse jouer sur les flots;  
 Tantôt un péril nous menace,  
 Plus grand que l'art des matelots;  
 Et cette sagesse profonde  
 Qui donne aux fortunes du monde  
 Leur fatale nécessité,  
 N'a fait loi qui moins se révoque,  
 Que celle du flux réciproque  
 De l'heur et de l'adversité.

IX<sup>1</sup>

(1630)

Tantôt nos navires, braves  
 De la dépouille d'Alger,  
 Viendront les Mores esclaves  
 A Marseille décharger;  
 Tantôt, riches de la perte  
 De Tunis et de Biserte<sup>2</sup>,

1. Probablement une strophe supprimée de l'Ode sur la prise de Marseille.

2. Biserte, au nord-ouest de Tunis; son port, presque comblé aujourd'hui, fut jadis un des meilleurs de l'Afrique.

Sur nos bords étaleront  
Le coton pris en leurs rives,  
Que leurs pucelles captives  
En nos maisons fileront.

X

(1666)

Elle étoit jusqu'au nombril  
Sur les ondes paroissante,  
Telle que l'aube naissante  
Peint les roses en avril.

XI

FIN D'UNE ODE POUR LE ROI

(1630)

Je veux croire que la Seine  
Aura des cygnes alors,  
Qui pour toi seront en peine  
De faire quelques efforts.  
Mais vu le nom que me donne  
Tout ce que ma lyre sonne,



Quelle sera la hauteur  
 De l'hymne de ta victoire,  
 Quand elle aura cette gloire,  
 Que Malherbe en soit l'auteur!

## XII

## FRAGMENT D'UNE ODE D'HORACE

Voici venir le temps que je vous avois dit.  
 Vos yeux, pauvre Caliste, ont perdu leur crédit,  
 Et leur piteux état aujourd'hui me fait honte  
 D'en avoir tenu compte.

## XIII

## AUTRE FRAGMENT

Vous avez beau, mon berger,  
 Me déguiser le danger;  
 Je sais bien que par mes larmes  
 Le jeu se terminera;  
 Mais vos prières sont charmes  
 Faites ce qu'il vous plaira.

---



LETTRES CHOISIES

DE MALHERBE



# LETTRES CHOISIES

DE MALHERBE

---

## I. — A M. DE TERMES<sup>1</sup>

Monsieur,

Je viens d'apprendre la perte que vous avez faite de monsieur votre fils; et celui même qui m'en a donné la nouvelle m'a donné cette vanité, que de tous ceux qui en cette occasion vous consoleroient, il croit que Je suis celui que vous écouteriez le plus volontiers, et qui aura le plus de pouvoir sur votre esprit. Je sais bien, monsieur, qu'il n'y a si mauvais père qui sans quelque regret puisse être privé du plus mauvais fils qui soit au monde. C'est pourquoi, ayant toujours reconnu en vous un parfait bon naturel, et en monsieur votre fils des qualités parfaitement aimables, je ne veux pas nier qu'en la nouveauté de cet accident vous ne fussiez extrêmement insensible, si votre esprit demouroit en la médiocrité. Les amitiés que les opinions nous imprimant commencent légèrement, et finissent de même; un faible soupçon les ébranle, une petite offense les ruine : celles qui ont leur naissance dans les sentimens de la nature s'attachent en nous avec des racines si profondes, qu'il n'y a qu'une violence prodigieuse qui soit capable de les en arracher. Mais, après tout, monsieur, quand vous vous serez abandonné au

1. Le maréchal de Termes était allé à la maison de Bellegarde, à laquelle appartenait le duc de Bellegarde, patron de Malherbe.

désespoir, et que, pour complaire à votre douleur, vous aurez désobligé tous ceux qui vous prient de la diminuer, doutez-vous que le temps n'obtienne de vous ce que vous n'aurez pas voulu accorder à la raison? Vous avez beaucoup perdu, je l'avoue; ce seroit un compliment injurieux de vouloir, pour faire cesser vos plaintes, calomnier celui pour qui vous les faites : mais avec quel prétexte pouviez-vous espérer de ne le perdre jamais? J'ai bien certes oui parler de quelques personnes, voire de quelques races à qui Dieu a donné des privilèges extraordinaires; mais de celui de ne mourir pas, je suis encore à en voir le premier exemple. Remettez-vous devant les yeux toutes les maisons que vous connoissez : en trouverez-vous une où vous n'ayez vu des larmes pour le même sujet qui est aujourd'hui la cause des vôtres? Laissons là les conditions privées : s'il y a quelque chose de grand au monde, vous m'accorderez qu'il est au Louvre; et cependant, sans nous souvenir des choses passées, n'y voyez-vous pas aujourd'hui notre très-bonne et très-belle reine en deuil pour la mort du roi son père? père de qui chacun sait qu'elle étoit incomparablement aimée, et roi qui ne tenoit guère moins que la quatrième partie du monde en l'étendue de ses États. Non, non, la mort n'est ennemie ni d'un peuple ni d'une famille; elle est ennemie du genre humain. Et comme sa nécessité n'a point de remède, sa rigueur n'a point aussi d'exception. Autant de fois que nous voyons les portes de nos voisins tendues de noir, autant de fois sommes-nous avertis que les nôtres auront le même parement au premier jour. Je sais bien que vous direz que c'est l'ordre de la nature que le père meure premier que le fils. Il est vrai qu'il n'y a père ni mère qui ne tienne le même langage. Mais à quel propos voudroit-on que la mort suivit les affections de la nature, elle qui fait profession de n'être au monde que pour la ruiner? Les années sont toutes de douze mois; c'est une borne où toujours elles arrivent, et qu'elles n'outrepassent jamais. Il n'en est pas de même de nos vies; leur durée est courte ou longue, comme il plait à celui

qui nous les donne. Tantôt il arrache le fruit en sa verdure, tantôt il en attend la maturité, tantôt il le laisse pourrir sur l'arbre; mais, quoi qu'il fasse, les créatures doivent cette soumission à leur Créateur, de croire qu'il ne fait rien que justement. Il n'offense ni ceux qu'il prend jeunes, ni ceux qu'il laisse devenir vieux. De demander pourquoi il fait les choses avec cette diversité, c'est une question dont peut-être nous serons éclaircis quand nous serons en lieu où la lumière sera plus grande. Pour cette heure, nous sommes dans les ténèbres, qui nous rendent nos curiosités inutiles. Il y a des sondes pour les abîmes de la mer : il n'y en a point pour les secrets de Dieu. Croyez-moi, monsieur, ôtez-vous ce trouble de l'esprit; il n'y sauroit continuer qu'à la diminution de votre honneur. Vous avez satisfait à la mémoire du fils que vous avez perdu; pensez à ceux qui vous sont demeurés. Ils sont branches de la même souche, et vous donnent les mêmes espérances; ayez-en le même soin, et vivez pour leur donner le même secours. Je vous en conjure par cette charité qui est la cause de votre ennui, et vous en conjure encore par l'affection extrême que vous avez toujours portée à madame votre femme. Vous lui devez toutes sortes de bons exemples; donnez-lui celui de se conformer à la volonté de Dieu; et craignez que, vous voyant si opiniâtre à vous affliger, elle, qui est d'un sexe où il semble que la tendresse de cœur soit une louange, ne se porte à des extrémités qui ajoutent un second malheur à celui qui vous est arrivé. Finalement, monsieur, souvenez-vous que vous avez un frère<sup>1</sup>, que non-seulement notre cour, mais toutes les cours étrangères prennent pour un patron de vertu. Vous lui avez des obligations aussi grandes que vous le sauriez désirer d'un père. Portez-lui ce respect de croire que, quoi que la fortune vous ôte, vous aurez toujours assez tant qu'elle vous le conservera. Si à ces considérations, qui sans doute sont essentielles, vous en voulez ajouter de glo-

rieuses, représentez-vous l'honneur que vous fait le roi, de se servir de vous aux principales charges de son armée; et par cet emploi croyez être obligé à ne connoître point d'intérêt dont vous deviez être touché comme du sien. Vous le voyez, en âge de dix-neuf ans, sur le point de terminer une affaire si épineuse, que jusqu'à présent un homme eût semblé avoir faute de sens commun, qui eût seulement parlé de la commencer. Vous avez part à ses travaux, ayez-en aux joies que sa prospérité donne aux gens de bien, et vous préparez aux conquêtes qu'indubitablement il va faire, les plus grandes et les plus importantes à cette couronne que jamais ait fait aucun de ses prédécesseurs. Vous avez toujours tellement aimé la gloire, que quand la France a été sans brouilleries, vous êtes allé chercher la guerre en Hollande, au Piémont, et généralement partout où vous l'avez pensé trouver : ne faites point qu'on vous demande ce qu'est devenu votre courage en cette occasion. Les victoires que nous avons sur nos ennemis ne sont jamais tellement nôtres, que nous n'en devions une partie à la fortune, ou à l'assistance qui nous est donnée d'ailleurs : celles qui légitimement nous appartiennent, et desquelles personne ne prend part avec nous, sont celles que nous avons sur nos passions, quand en dépit d'elles nous gardons nos âmes en leur assiette, ou les y remettons bientôt après que le trouble les en a fait sortir. Je ne suis pas si malavisé que de vous penser dire des choses que vous ne sachiez mieux que moi; mais l'inclination que vous avez toujours eue à m'estimer plus que je ne vaux, et me vouloir plus de bien que je n'en mérite, m'obligeant à vous rendre toutes sortes de devoirs, j'ai pensé que, sans une ingratitude manifeste, je ne pouvois ne contribuer quelque chose au soulagement de votre affliction. Si j'y réussis, j'aurai touché le but que je me propose; sinon, je vous aurai pour le moins fait voir combien vos bonnes grâces me sont chères, et combien je désire, monsieur, que vous continuiez de m'aimer, et de me tenir pour votre très-humble et très-obligé serviteur.



## II. — A M. \*\*\*

Monsieur,

Tant que votre douleur a été nouvelle, étant si raisonnable comme elle étoit, il y eût eu de l'injustice de vous empêcher de rendre à la nature ce que les plus insensibles n'ont pas le pouvoir de lui refuser. Mais certainement, à cette heure que le temps vous doit avoir mis hors de ces termes, il n'y a point d'apparence que vous ne vous serviez de votre sagesse accoutumée, et ne preniez en vous ce que vous donneriez à ceux qu'un pareil accident auroit affligés. Tout ce que nous possédons est périssable, et nous-mêmes le sommes encore plus que tout ce que nous possédons. Réveillez-vous, monsieur, en la considération du flux et reflux des choses du monde, et n'attendez point d'ailleurs ce que de si notables exemples vous doivent avoir appris de sa vanité. Il n'y a pas bien longtemps que vous vîtes le Louvre troublé du plus effroyable accident que le malheur y pouvoit faire naître; aujourd'hui le ballet de MARIAGE s'y prépare avec une magnificence à qui l'on croit qu'il ne se vît jamais rien de pareil. S'il plaît à Dieu, il en sera de même de votre maison. Réservez-vous à cette vicissitude, et la recevez en vous conformant à la volonté de celui qui ne fait jamais rien que pour notre salut. C'est de sa grâce que vous en doit venir la résolution. Je la lui demande pour vous, avec une affection aussi véritable que celle dont je suis, monsieur, votre très-humble et très-obligé serviteur.

## III. — A M. \*\*\*

Monsieur,

Puisque vous désirez que la cour soit à Paris, j'espère que bientôt vous aurez ce contentement. J'ai vu cette après-dinée une lettre de M<sup>me</sup> la princesse de Conti à madame sa mère, où elle leur mande qu'au quinzième de ce mois Leurs Majestés seront bien près de Paris, si elles n'y sont arrivées. Nous aurons à cette heure-là force nouvelles, et vous en aurez votre part. Jusque-là ne me demandez que ce que savent les crocheteurs. Le mariage de Monseigneur et de M<sup>lle</sup> de Montpensier fut arrêté il y a aujourd'hui huit jours. Je crois qu'à cette heure l'affaire est faite. Toute la cour est pleine de joies; mais elles ne sont pas toutes d'une mesure. Je crois qu'après celle de la mariée, qui sans doute est incomparable, il n'y en a point de plus grande que celle de la reine mère. Cette princesse est si bonne, que les vœux de tous les gens de bien sont que sa postérité soit en la race de nos rois tant que la France sera France, c'est-à-dire jusqu'à la fin du monde. Je sais bien que nous en aurons du côté du roi. Car à quel propos nous imaginerions-nous une stérilité en un roi et une reine tous deux en la fleur de leur âge, bien faits, bien composés, qui s'aiment avec passion, et qui, puisque rien ne se fait sans la bénédiction de Dieu, doivent pour leur piété se la promettre autant que princes qui jamais aient porté cette couronne? La prudence humaine y a joué son personnage; c'est aux bons destins de la France à faire le demeurant. Je prends pour bon augure que Monseigneur ait fait faire sa demande par M. le président le Coigneux, son chancelier. Le mot me plaît, et me fait espérer que l'on y travaillera comme il faut. Cette nouvelle est assez bonne pour tenir lieu d'une douzaine.

IV. — A M<sup>me</sup> LA PRINCESSE DE CONTI<sup>1</sup>

Madame,

Ne pouvant aller à Saint-Germain sitôt que je désirois, pour une affaire qui m'est survenue, et cependant ne voulant pas faillir à ce que je dois, je m'informe continuellement de votre santé. Les obligations que je vous ai me la rendent chère; et d'ailleurs le mauvais état où je vous ai vue partir, pour la nouvelle que vous veniez de recevoir de la mort de monsieur le chevalier votre frère<sup>2</sup>, me fait craindre que le temps, quelque bon médecin qu'il soit, n'ait de la peine à vous y donner du soulagement. Ce que j'en apprends, c'est qu'à Saint-Germain vous soupirez comme vous soupiriez à Paris; qu'à toute sorte d'objets vous recommencez vos plaintes; que les consolations ne sont pas mieux reçues de vous que de coutume; et finalement que vous êtes bien peu différente de ce que vous étiez le premier jour que ce pitoyable message vous fut apporté. Je sais bien, madame, que, pour condamner vos larmes, il faudroit ignorer le plus juste ressentiment qui soit en la nature. Les autres passions ont leurs bornes étroites, et ne sauroient si peu s'étendre qu'elles ne soient hors de la bienséance. Celle d'aimer est alors extrêmement louable, quand elle est extrêmement violente. Et, sans mentir, si jusques ici vous eussiez moins fait que ce que je vous ai vue faire, je me fusse permis de diminuer quelque chose de l'opinion que j'ai de votre bon naturel. Mais aujourd'hui que de l'amour d'un frère vous semblez y passer à la haine de vous-même, et

1. Louise-Marguerite de Lorraine, fille de Henri I<sup>er</sup>, duc de Guise, morte le 30 avril 1621, seconde femme de François, prince de Conti, sourd-muet, fils de Louis de Bourbon, premier prince de Conti. On a d'elle l'*Histoire des amours de Henri IV*; Cologne, 1654, 10-12.

2. François-Alexandre Paris, chevalier de Malte, lieutenant général en Provence, tué d'un éclat de canon, au château de Baux, le 1<sup>er</sup> juin 1614.

faites appréhender à vos serviteurs quelque mauvaise issue de cette obstination à vous affliger, je ne puis que, pour l'intérêt de la vertu, dont vous êtes presque le seul appui en cette cour, je ne vous supplie très-humblement de trouver bon que je quitte la complaisance pour me courroucer à votre douleur, et vous faire voir que sans honte vous ne pouvez céder à un ennemi qui, n'ayant autre force que celle que lui donne votre foiblesse, indubitablement cessera de vous poursuivre aussitôt que vous aurez cessé de reculer. Que pensez-vous faire, madame? Où est allée cette crainte de Dieu qui si exactement vous a toujours fait conformer à ses volontés? En quelles ténèbres s'est ensévelie cette lumière d'esprit dont vous êtes renommée entre les premières princesses de la terre? Auriez-vous été si nonchalante en la considération du cours du monde, que vous n'eussiez pas reconnu que l'instabilité des choses humaines y fait tous les jours quelque nouveau trouble; et que, pour y trouver une vie qui n'ait jamais eu de traverse, il la faut chercher parmi celles qui n'ont duré que du matin jusqu'au soir? Vous avez l'honneur d'approcher la reine de si près, et lui rendez une assiduité si grande en tous lieux et à toutes heures, qu'il n'y a personne qui la connoisse comme vous faites. Vous voyez que sa piété envers Dieu ne peut être plus grande, sa bonté envers les hommes plus générale, ni sa conduite aux affaires plus diligente. C'est chose que toutes les bouches publient, que toutes les plumes écrivent, et que, sans être méchant jusqu'à la rage ou stupide jusqu'à la brutalité, il est impossible de contredire. Et néanmoins fut-il jamais des ennuis sensibles comme ceux que le malheur a donnés et donne continuellement à son incomparable vertu? Je laisse à part la mort du feu roi, en la perte duquel, si une main plus forte que celle des hommes ne l'eût visiblement soutenue, elle avoit de quoi ne se ressouvenir jamais qu'avec larmes du contentement de l'avoir possédé. Je ne dis rien non plus de celle de feu Monseigneur, prince dont l'inclination aux choses sérieuses, excédant la mesure de son âge, faisoit croire que les interprétations de ces feux du ciel que nous

vîmes à Fontainebleau, sur le point de sa naissance, tant fussent-elles avantageuses, ne l'étoient point assez pour témoigner ce qu'il falloit espérer de sa grandeur. Je parle seulement de ces brouilleries monstrueuses que lui font tous les jours ceux même à qui ses libéralités ont donné plus d'occasion de la servir. Considérez-les, madame; et, depuis le premier jour de sa régence (lequel, avec tout ce qu'il y a de gens de bien en ce royaume, je n'appelle jamais autrement que le jour de la résurrection de l'État), comptez, si vous pouvez, toutes les persécutions que jusqu'à cette heure elle a souffertes; il sera malaisé qu'après un si grand exemple vous ne supportiez patiemment que, de tant d'adversités dont la vie est pleine, il y en ait quelque'une qui soit parvenue jusqu'à vous. Vous me direz qu'en toute autre affliction que celle où vous êtes, vous eussiez eu moins de peine à vous commander. Je n'en sais rien, madame. Il vous est demeuré assez de personnes de qui, si vous les aviez perdues, je ne doute point que vous ne fîssiez les mêmes regrets et ne tinsiez le même langage. Mais prenons le cas que cela soit, et que, de tous les ennus dont vous pouviez être touchée, cettuy-cy tienne véritablement le premier lieu : avec quelle apparence, madame, exigeriez-vous cette soumission ou cette civilité de la fortune, qu'ayant à vous ôter quelque chose, elle voulût savoir de vous ce qu'il vous déplairoit le moins d'avoir perdu? Est-ce une courtoisie qu'il faille attendre d'un ennemi, et d'un ennemi sans miséricorde comme elle est, qu'ayant tiré l'épée pour vous frapper, il vous demande en quel endroit vous avez envie de recevoir le coup? Ne savez-vous pas que c'est à elle à choisir de nous et du nôtre ce que bon lui semble, et à nous de nous résoudre qu'à la première occasion ou nous serons emportés nous-mêmes, ou nous lui verrons emporter le demeurant? Je vous accorde que la mort de monsieur votre frère est une perte inestimable. Je ne la restreins ni à vous ni aux vôtres. Le roi et la reine, que j'ai vus en votre chambre le pleurer avec vous, et qui ont fait l'honneur à monsieur votre aîné de lui aller rendre le même office jusque chez lui, vous ont assez témoigné

de quelle affection ils participent à votre douleur. Toute la cour, voire toute la France, en a fait de même. Et certes ce jeune prince, qui en la beauté du corps n'étoit surmonté de personne, ajoutoit à cet ornement une douceur d'esprit, une générosité de courage et une pureté de conscience, qui ne démentoient point l'opinion qu'on a toujours eue que votre maison est si grande qu'elle ne peut rien produire de petit. Mais quoi ! madame, puisqu'il étoit homme, falloit-il pas qu'il souffrit ce qu'ont souffert tous les hommes qui devant lui sont venus au monde, et que souffriront infailliblement tous ceux que les siècles futurs y verront venir après lui ? Il le falloit, madame. Nous avons beau être distingués en la condition de vivre, nous sommes tous égaux en la nécessité de mourir. C'est une loi qui ne reçoit ni dispense ni privilège. Naissant dans la splendeur des palais ou dans l'obscurité des cabanes, sur le drap d'or ou sur le fumier, parmi les tapisseries ou parmi les araignées, nous en sommes aussi peu exempts d'une façon que d'autre. Oui ; mais il pouvoit vivre quatre-vingts ans, et il est demeuré au deçà de vingt-six. Voulez-vous, madame, être satisfaite sur cette plainte ? Souvenez-vous de quelle horloge son heure a été sonnée. N'a-ce pas été de celle qui, faite quant et les siècles, par l'auteur des siècles mêmes, gouverne le soleil comme le soleil gouverne les nôtres, et d'une souveraineté absolue, assigne le commencement et la fin à tout ce qui est d'un bout à l'autre de l'univers ? De ce côté-là, madame, comme il ne faut point espérer de grâce, aussi ne faut-il point craindre d'injustice. Monsieur votre frère n'a pas vécu ce qu'il pouvoit vivre, je l'avoue ; mais il a vécu ce qu'il devoit. Et si celui qui lui prêta la vie étoit comptable de ses actions, il vous feroit voir que lorsqu'il la lui a redemandée ç'a été sans lui faire perdre une minute du temps qu'il lui avoit baillé pour la posséder. Je ne m'arrête pas là, madame ; je veux de cette considération vous faire passer à une autre. Que savez-vous si, pour la rétribution de ses dévotions extraordinaires, cette Providence éternelle, qui toujours est disposée au bien de ses créatures, ne lui a point voulu ôter le loisir de faire chose qui pût gâter la répu-

tation que son intégrité lui avoit acquise, et diminuer les contentemens que sa prospérité vous avoit donnés? Il est certain que les vertus et les vices s'accompagnent en nos mœurs, comme font les joies et les ennuis en nos aventures. Que savez-vous donc si, lorsqu'il est mort, les vertus et les joies de sa vie n'étoient point consumées? et si ce n'a point été lui faire grâce que de lui retrancher des jours qu'il ne pouvoit passer qu'entre des vices et des ennuis? Ses inclinations étoient véritablement portées au bien; mais quels pernicieux conseillers sont-ce que la chaleur d'un âge où les passions sont furieuses, la hardiesse d'une condition à qui tout semble être permis, et la communication des compagnies fâcheuses, que dans le monde il est aussi malaisé de ne voir point, comme les voyant il est impossible d'en éviter l'imitation! La constitution du corps n'est jamais si forte, qu'à la fin, parmi ceux qui sont malades, on ne devienne malade; ni les ressorts de l'âme si fermes qu'on ne se corrompe quand on est longtemps parmi ceux qui sont corrompus. Et puis seroit-ce une bonne conséquence, il eût toujours été homme de bien, il eût donc toujours été heureux; il n'eût jamais fait de mal, il ne lui en fût donc jamais arrivé? La fortune use impérieusement de ses affections. Elle suit qui bon lui semble, mais elle ne s'attache à personne; et si elle aime, ce n'est jamais qu'avec liberté de haïr quand il lui plaira. Trop de gens l'ont accusée de légèreté, trop de preuves l'en ont convaincue et l'en convainquent tous les jours, pour en avoir autre opinion. Pouviez-vous, madame, voir tant de traits de son Inconstance à l'endroit des autres, sans l'appréhender en ce qui touchoit monsieur votre frère, et vous représenter que, tout ainsi qu'en mourant de bonne heure il vous a donné de quoi murmurer de la brièveté de sa vie, il pouvoit, en mourant plus tard, vous donner occasion de vous ennuyer de sa longueur? Je sais bien que la belle saison des fleurs est la promesse d'une grande récolte. Mais combien de fois est-il arrivé que tantôt une fortune de grêle, tantôt un ravage de pluies, tantôt un excès de sécheresse, et tantôt quelque autre mauvaise disposition de l'air, ne nous a laissé

cueillir pour des fruits que des feuilles, et de la paille pour des épis? Monsieur votre frère pouvoit, comme chevalier de Malte, désoler toute la côte de Barbarie, ruiner Alger, brûler Tunis et Bizerte, rompre le commerce de Constantinople en Alexandrie, resserrer les galères du Turc au delà du Bosphore, et donner la souveraineté des mers du Levant à l'étendard de sa religion. Il pouvoit aussi, comme lieutenant général d'une armée royale, mettre pied à terre en la Syrie, redresser les croix de Lorraine en la Palestine, porter les fleurs de lis aux dernières contrées des Indes, et se couronner de palmes plus hautes et plus glorieuses que ne furent jamais celles de ses prédécesseurs. Certes, en cela il n'y avoit rien d'impossible, ou plutôt rien qui avec beaucoup de vraisemblance ne se pût espérer de lui. Mais, madame, voyons le revers de la médaille. Ne pouvoit-il pas arriver que, par quelque'un de ces inconvénients qui mettent les terreurs paniques dans les armées, la sienne se seroit mise en fuite, et que, sans avoir part à la faute, il auroit eu part au déshonneur? Ne pouvoit-il pas tomber aux mains des Turcs, et se voir, selon leur coutume, confiné dans la tour de la mer Noire; ou plus cruellement encore être mis en quelque autre prison, d'où tout l'or du monde n'eût pas été suffisant de le racheter? Ces nouvelles, madame, vous eussent été des afflictions insupportables. Mais en voici encore une qui n'est pas moindre. Se pouvoit-il pas faire qu'étant sensible comme il étoit aux aiguillons de l'honneur, et chatouillé de la réputation de deux combats qui lui étoient aussi glorieusement succédés que généreusement il les avoit entrepris, il en eût essayé un troisième, où, témoignant le même courage, il n'eût pas trouvé le même événement? Avec quel déplaisir, ou plutôt avec quel désespoir l'eussiez-vous vu rapporter alors, sinon mort, au moins estropié pour le reste de sa vie, et peut-être ayant au lieu le plus éminent de son visage les marques de son malheur et de l'avantage de son ennemi? Sortons, madame, de la considération de ces inconvénients, et tournons les yeux sur une infinité de maladies qui le pouvoient réduire en tel



état que, pour son repos, vous eussiez été obligé de faire contre sa vie les mêmes vœux qu'auroit su faire un qui l'auroit hal mortellement. Je sais bien que sa bonne complexion lui pouvait faire espérer une grande santé. Mais combien voyons-nous de maux si étranges, que nous ne savons ni qu'imaginer pour en trouver la cause, ni qu'employer pour en avoir la guérison? Peu monsieur le cardinal de Lorraine, du titre de Sainte-Agathe, frère de monsieur de Lorraine qui est aujourd'hui, fut d'une température où il n'y avoit rien à désirer. Sa façon de vivre ne pouvoit être ni meilleure ni plus réglée qu'elle étoit. Et cependant quelles gênes, je ne dis pas des communes, mais de telles qui font frémir les bourreaux mêmes, ne seroient préférables à ce qu'il souffrit depuis le vingt et neuvième an de son âge, que ses douleurs commencèrent, jusques au quarantième, que leur continuation le porta dans le tombeau? Cette maladie fut durant onze ans l'exercice de tous les médecins, non pas de l'Europe, mais du monde. Des remèdes ordinaires on vint aux extraordinaires. L'Eglise pria pour lui, et comme pour un très-grand prince, et comme pour un très-digne prélat. Enfin, après n'avoir rien oublié de tout ce qui se peut essayer, ce que l'on avança fut que, trois ans devant qu'il mourût, ses tourmens, avec quelque diminution bien légère, aboutirent à une débilité de toutes les parties de son corps, si grande et si universelle, que des fonctions de la vie il ne lui en demeura que celles de voir et de parler. Vous en savez l'histoire, puisque qu'elle est de votre maison; et nous la savons tous, puisque qu'elle est de notre siècle. Repassez-la, madame, devant vos yeux, et vous m'assurerez que si vous eussiez vu monsieur votre frère en aussi mauvais termes, vous n'eussiez guère moins désiré que votre vie, et qu'il eût perdu la sienne dans le berceau. Toutefois, madame, soyons tout à fait indulgens à votre désir, et nous figurons que, par un bonheur digne d'être mis entre les prodiges, sa santé, aussi bien que sa fortune, fût perpétuellement demeurée au meilleur état où vous la pouvez souhaiter. Ne savez-vous pas

qu'il est du cours de notre vie comme de celui de l'année, où les premiers mois ont le soleil presque sans point de nuages, et les derniers des nuages presque sans point de soleil? Pensez-vous que vous l'eussiez toujours vu tel qu'il étoit, ou quand, avec monsieur votre mari, en la place Royale, habillé selon le dessin dont vous-même aviez pris la peine de faire l'invention, et regardé non moins pour la bonne grâce et la justesse de ses courses que pour l'éclat et la magnificence de son entrée, il faisoit douter s'il n'étoit point l'astre même duquel il se disoit le chevalier? ou quand en la compagnie de monsieur votre aîné, conduisant les ambassadeurs d'Espagne à l'audience des mariages, plein de bonne mine, et plus brillant que les pierreries dont il étoit couvert, il attiroit à soi les bénédictions de tout ce que nous étions à la galerie, et obligeoit ceux même qui le voyoient avec envie de parler de lui avec admiration? Non, non, madame, la vie des hommes a sa lie aussi bien que le vin. Le vivre et le vieillir sont choses si conjointes, que l'imagination même a de la peine à les séparer. Celui qui a tout créé a tout enfermé dans le cercle des âges, afin que rien ne soit exempt de leur juridiction. L'éternité n'est qu'au ciel. En la terre tout se change, tout s'altère, non d'année en année, de mois en mois, ni de semaine en semaine, mais de jour en jour, d'heure en heure, et de moment en moment. Nous ne sommes plus ce que nous étions hier; nous ne serons pas demain ce que nous sommes aujourd'hui; et déjà, madame, je ne suis plus celui que j'étois quand je me suis mis à vous écrire cette lettre. Les années gâtent les marbres; elles ne pouvoient donc pas épargner monsieur votre frère. Il falloit qu'il cessât d'être ce qu'il étoit, de pouvoir faire ce qu'il avoit fait, et que par conséquent il renonçât aux bals, aux ballets, aux faveurs des dames, aux combats de barrière, aux courses de bague, et généralement à tous ces passe-temps où la galanterie oblige les jeunes gens de s'occuper. Je sais bien qu'il eût toujours ouï rendre de grands témoignages à son mérite, et qu'autant de fois qu'il eût été question de faire quelque semblable partie, on eût fait mention

de lui comme d'un prince à qui autrefois les plus accomplis avoient quitté le premier lieu. Mais jugez, s'il vous plaît, madame, à quels termes est réduit un homme, quand, pour avoir de la gloire, il est renvoyé à la mémoire des années passées; et que, tout vivant qu'il est, il oult parler de lui de même façon que s'il étoit mort. Avec quelle douleur est-il croyable que monsieur votre frère se fût vu n'être plus qu'un spectateur des choses dont il avoit été la meilleure et principale part? Et vous-même, madame, quand vous l'eussiez vu dépouillé par la vieillesse des ornemens que la jeunesse lui avoit donnés, vous fussiez-vous empêchée de retrancher quelque chose, sinon de votre affection, au moins du contentement que vous aviez pris à le regarder? Prenez la peine, madame, de vous entretenir sur ce que je vous dis, et vous ne trouverez pas qu'en ce retranchement de jours il ait été si maltraité que vous le vous figurez. Il est mort jeune, mais il est mort heureux. Ses amis ne l'ont guère possédé; mais sa mort est la seule douleur qu'ils ont jamais eue pour l'amour de lui. Il a peu joui des douceurs du monde; mais il n'en a pas goûté les amertumes. Il n'y a fait guère de chemin; mais il n'y a marché que sur des fleurs. Ce que la vie a de raloteux, d'âpre et de piquant, étoit en ce reste d'années qu'il n'a point vues. Que si au genre de mort vous trouvez de quoi murmurer, comme je crois que vous faites, que s'en fait-il que cette plainte ne soit aussi délicate que les précédentes? Je parle avec liberté, madame; mais je pense le pouvoir faire, pour ce que je parle avec affection. Ne savez-vous pas que la plupart des choses du monde, ayant deux visages, sont trouvées ou bonnes ou mauvaises selon qu'elles sont considérées? Et si vous le savez, pourquoi ne regardez-vous pas celle-ci du côté qu'elle vous peut donner du contentement? Que ne dites-vous, comme il est très-véritable, que monsieur votre frère, ayant à mourir, a été bien heureux de rencontrer une mort qui l'a fait exempté d'être cinq ou six semaines, ou peut-être cinq ou six mois, dans un lit, à souffrir outre la rigueur de son mal l'importance des remèdes

que l'on eût inutilement essayés pour le guérir? Il a eu quatre heures pour nettoyer son âme des souillures de la terre, et les a si dignement employées, que, sans faire injure à cette bonté miséricordieuse qui n'est jamais déniée aux repentances véritables, il n'est pas possible que nous doutions qu'il ne possède aujourd'hui les félicités du ciel. Quel loisir lui eussiez-vous désiré davantage? Lui pouvoit-il mieux arriver que de ne souffrir guère ce qu'il avoit à souffrir nécessairement? Je pense, madame, vous avoir conté qu'à l'entrée que douze ou quinze jours auparavant il avoit faite en une petite ville (et crois que c'étoit celle même où, par un excès de joie, il fut reçu d'une compagnie de femmes en habit d'amazones), ayant mis pied à terre à la porte de son logis, et s'y étant arrêté pour voir repasser l'infanterie qui étoit venue au-devant de lui, comme quelques-uns de ce nombre infini de noblesse qui ne l'abandonnoit jamais le prioient de se retirer, de peur des inconvénients que le plus souvent on voit arriver en semblables occasions, il leur répondit en riant qu'ils ne s'en missent point en peine, et qu'il falloit un coup de canon pour le tuer. Que vous semble de cela, madame? Pouvez-vous lui être si bonne sœur que vous êtes, et lui souhaiter une autre fin que celle qu'il a déclaré lui-même lui être la plus agréable? Je ne sais pas le jugement que vous en pouvez faire; mais quant à moi, puisque par la sagesse infinie de notre reine, vraiment bonne, vraiment grande et vraiment adorable, il est impossible à nos factieux de ressusciter la guerre, et que, pour cette raison, monsieur votre frère ne pouvoit mourir en aucune de ces occasions recherchées par ceux de son courage et de sa profession, je ne puis prendre ce qui lui est arrivé que pour une gratification de la fortune, qui, le traitant selon son humeur, a voulu qu'au milieu même de la paix il y eût en sa mort quelque image de la guerre; et, se conformant encore à ce qu'il avoit dit que des armes communes n'étoient pas capables de lui ôter la vie, a choisi celles qu'il avoit approuvées, et que véritablement, comme les plus furieuses, elle a cru les plus propres à

témoigner l'estime qu'elle faisoit de sa valeur. Mais prenons le cas qu'il se fût noyé dans une rivière, qu'un cheval se fût alainé sous lui et lui eût rompu le cou, que la chute d'une maison l'eût accablé, ou que par quelque autre accident vous en eussiez été privée, n'eussiez-vous pas toujours dit ce que vous dites, et toujours pleuré comme vous pleurez? Je n'en doute point, madame. En quelque verre qu'on vous eût baillé ce breuvage, vous ne pouviez que lui faire mauvaise mine. Otons donc ce prétexte à votre douleur, et voyons si elle en a de plus considérables. Elle est trop ingénieuse et trop diligente pour laisser en arrière quelque raison dont elle se pense justifier. Vous n'avez point vu mourir monsieur votre frère. Je m'assure que cette circonstance est de celles où vous croyez avoir quelque sujet de vous arrêter. Mais, madame, quand en cela vous eussiez été servie selon votre souhait, que vous en pouvoit-il réussir, ni pour votre soulagement, ni pour le sien? Vous l'eussiez vu nager dans le sang, il vous eût vue noyer en larmes. Et qui doute que la présence des objets, faisant son effet ordinaire, ne lui eût accru le sentiment de sa douleur, et à vous celui de votre affliction? Mais il eût pris plaisir de mourir entre les siens. Eh quoi! madame, n'estimez-vous rien qu'il soit mort aux bras d'une troupe de gentilshommes, qui en cet accident furent bien à peine empêchés de se précipiter eux-mêmes, et s'ajouter aux exemples de ceux qui n'ont point voulu garder leurs vies après avoir perdu celles de leurs amis? Il n'est pas croyable, madame, comme avec cet art de charmer les esprits, qui certainement est fatal à votre maison, il avoit universellement acquis les volontés de toute cette province. Je vous ai fait voir les lettres que M. du Vair et M. de la Cypède m'en ont écrites, où l'expression du regret qu'ils en ont est si claire que l'on ne peut douter de leur affection. Et d'ailleurs, l'un étant premier président au parlement, et l'autre ayant la même charge en la cour des comptes, vous pouvez bien juger que ce goût leur est commun avec une infinité de bons serviteurs du roi, dont leurs compagnies sont aussi

remplies que nulle autre qui soit en ce royaume. Cela me gardera de vous en produire d'autres témoignages. Et puis comme sauriez-vous ignorer chose qui touche monsieur votre frère, vous qui, selon la coutume de ceux qui aiment, ne tenez point de temps mieux employé que celui que vous donnez à vous en faire entretenir? Ne savez-vous pas que le lendemain que son corps fut arrivé à Arles, le peuple, criant et gémissant d'une façon qu'il sembloit, après l'avoir perdu, ne vouloir plus rien sauver, arracha les clous de sa bière, décousit le drap où il étoit enseveli, et, ne trouvant aucun changement en son visage, en fit faire un portrait qui a été mis en leur maison de ville, pour être à ceux qui vivent un avertissement de ne se lasser jamais de le plaindre, et à leur postérité une exhortation comme héréditaire d'en garder la mémoire éternellement? Ne savez-vous pas que cette même ville et celle d'Aix ayant disputé l'honneur de lui donner sépulture, la résolution que l'on a prise d'en laisser le corps aux uns et envoyer le cœur aux autres a été le seul expédient qui les a pu mettre d'accord? Vous le savez, madame, et par conséquent ne pouvant douter qu'en un lieu où il étoit si chèrement et si passionnément aimé, il ne soit mort aussi content que dans l'hôtel de Guise, vous avez de quoi en être satisfaite, et moi de quoi cesser d'en contester avec vous. Je crois qu'il ne me reste plus que l'assemblément que vous faites de l'intérêt du roi et de la reine avec le vôtre. Vous prévoyez, ce vous semble, des occasions où les gens de bien seront nécessaires : tellement qu'après avoir pleuré pour vous la perte d'un frère, vous pleurez pour Leurs Majestés celle d'un serviteur que sa fidélité, son bras et son courage leur faisoient estimer l'une des plus fermes défenses de leur État. Ce n'est pas d'aujourd'hui, madame, que je reconnois comme vous aimez la reine. Je sais qu'en vos propos ordinaires, et aux lettres où vous parlez d'elle, vous ne l'appellez jamais autrement que votre bonne maîtresse; et, qui plus est, je vous ai ouï dire plusieurs fois que, si elle étoit morte, vous ne voudriez pas vivre une heure après. C'est pourquoi je ne m'étonne pas que vous

soyez en peine de son repos. Nous avons tous cette confiance, que le salut des choses qui nous sont chères n'est jamais si assuré, que nous n'y soupçonnions quelque danger. Et certainement c'est là que la peur a bonne grâce, si elle peut jamais l'avoir en quelque part. Mais, madame, à regarder les choses, non selon ce qu'elles semblent en apparence, mais selon ce qu'elles sont en effet, combien s'en faut-il que nous ne soyons si mal qu'on nous le veut persuader? Il se peut faire que nos derniers feux ont laissé quelque chaleur en leurs cendres. Mais qu'y a-t-il en cela qui soit digne des alarmes que nous prenons? Quel doute pouvons-nous faire que la reine qui les a éteints ne les empêche de se rallumer? Si nous étions aux premiers jours de son administration, la nouveauté nous en pourroit être suspecte. Mais aujourd'hui qu'elle a vu les affaires aux formes les plus extravagantes qu'elles puissent être, et que si victorieusement elle nous a mis hors du borbier où notre fureur nous avoit précipités, à quel propos cette appréhension? Comme ses yeux sont les plus beaux du monde, ils sont aussi les plus clairvoyants. Il n'y a nuage qui les offusque, artifice qui les trompe, ni charme qui les éblouisse. Tant qu'ils veilleront pour nous, assaille-nous qui voudra, le passé nous doit assurer de l'avenir. Au pis aller, il ne faut plus que trois ou quatre ans au roi pour faire le monde sage, et châtier ceux qui ne le seront pas. Toutes grandes qualités ont en lui de très-grands commencements. C'est un jeune lion qui aura bientôt de la force aux ongles, et alors malheur aux oppresseurs de son peuple et aux contempteurs de son autorité! Attendons-en le terme avec patience, nous y touchons du bout du doigt. Que si nous sommes si malheureux qu'entre ci et ce temps-là nous ne puissions compatir avec le repos, et que nos mauvaises humeurs fassent naître quelque désordre, l'honneur qu'en ces dernières occasions la reine a fait à monsieur votre aîné de le désigner lieutenant général de l'armée du roi, ne vous est-ce pas une obligation de croire avec elle qu'il n'y a rien que l'on ne se doive promettre de sa valeur?

Ce n'est pas un prince du rang du commun. Tous ceux qui sont de sa qualité ne sont pas de son mérite. La nourriture qu'il a prise dans les périls de la guerre où monsieur votre père le mena si jeune, qu'il a presque aussitôt su combattre que marcher, et, sans mettre en compte ses autres actions, aussi infinies comme elles sont infiniment glorieuses, la seule reprise de Marseille, qu'il ôta aux séditieux le jour même qu'ils la devoient bailler aux étrangers, sont des considérations assez fortes pour autoriser toute la bonne opinion qu'on sauroit avoir de lui. Ne lui faites pas cette injure, de croire que si nous avons des monstres, il nous faille avoir une autre épée que la sienne pour les exterminer. Ne désobligez ni lui ni messieurs vos deux autres frères, avec des plaintes qui leur fassent croire que vous préférez ce que vous avez perdu à ce qui vous est demeuré. La diminution de leur nombre n'a rien diminué de leur grandeur. Ils sont ce qu'ils étoient, et peuvent ce qu'ils pouvoient auparavant. Consolez-vous en eux et avec eux. La nature est satisfaite, il est temps que la raison soit écoutée.

Les hommes, qui ne sont que vers de terre, ou, pour mieux dire, qui ne sont rien, s'offensent quand on murmure contre eux. Ils veulent que leurs actions soient réputées irrépréhensibles, et le veulent si absolument qu'il se faut résoudre d'approuver tout ce qu'ils font, ou de les avoir pour ennemis. Je vous laisse à penser, madame, comme Dieu peut trouver bon que nous le soumettions à notre censure. Vous avez toujours eu peur de lui déplaire. Ne soyez point dissemblable à vous-même en cette occasion. S'il fait des choses contre notre goût, il n'en fait point qui ne soient pour notre bien. Je sais qu'il n'est pas raisonnable de vouloir venir à compte avec lui. Sa qualité d'arbitre souverain de nos biens et de nos vies y résiste, et vous savez trop bien ce que lui est dû pour écouter cette proposition. Mais quand cela seroit, et que je vous représenterois qu'il vous a fait naître des maisons de Lorraine et de Clèves, toutes deux si renommées, qu'il n'y a coin de la terre qui n'en connoisse la gloire, et toutes



deux si grandes, que l'Europe n'a point de rois à qui l'une ou l'autre ne vous fasse appartenir; quand, de votre malheur venant à votre personne, je vous ferois prendre garde aux grâces de corps et d'esprit qu'il vous a données, si miraculeuses qu'il y a de qui vous fero plus que ce que vous êtes d'extraction, et qu'à cela j'assemblerois l'honneur qu'il vous fait d'être aimée d'une reine qui porte la première couronne du monde, et reine si accomplie en toute sorte de mérites, que ses vertus se la font point régner plus sagement que ses beautés la font régner de bonne grâce, quelle si mauvaise estimation auriez-vous faite de la moindre de ces obligations, que vous n'y soyez plus que récompensée, non-seulement de la perte que vous avez faite de monsieur votre frère, mais de tout ce que la fortune vous auroit jamais ôter à l'avenir? Je sais bien que la privation des choses nous étant amère, selon que la possession nous en a été douce, il est malaisé que, sans des regrets incomparables, il vous ressouviene des soins dont monsieur votre frère a continuellement obligé votre affection. Mais puisque l'espérance de revoir ceux que nous aimons est la consolation de leur éloignement, pourquoi ne peut-elle être employée en cette absence, comme en toutes celles qui autrefois l'avoient séparé de vous? Il n'y a point d'apparence qu'il doive revenir au monde; mais y est-il que vous ne devez point aller au ciel? On y va, madame, par le chemin que vous prenez. La piété l'y a mené, la piété vous y mènera. Ce sera là qu'un jour avec lui vous aurez en la même instant les plaisirs que vous n'avez ici que dans les souvenirs. Ce sera là que les étoiles que vous avez sur la tête servir à vos prieres; là, que vous verrez passer les années, foudre les orages, gronder les tonnerres au-dessous de vous. Et alors, madame, si parés les glorieux objets dont vous serez environné il vous peut souvenir des choses du monde, avec quel mépris regarderez-vous ce morceau de terre dont les hommes font tant de régleux, ou cette goutte d'eau qu'ils divisent en si grand nombre de mors? Quelles risées ferez-vous de les voir tantôt empêchés après les subtilités

d'un corps auquel ils n'ont pas sitôt baillé une chose qu'il leur en demande une autre, et tantôt inquiétés de la foiblesse d'un esprit qui tous les jours les met en peine de se délivrer par un second vœu de ce qu'ils ont obtenu par le premier? Prévenez, s'il est possible, ces généreuses pensées. Commencez à parler du monde comme vous en parlerez quand vous en serez sortie. Reconnoissez-le pour un lieu où, jusqu'à ce que vous ayez tout perdu, vous perdrez tous les jours quelque chose; et de ces méditations faites un préjugé à votre belle âme, qu'ayant eu son origine du ciel, elle est de celles qui auront quelque jour la grâce d'y retourner. Il y a environ deux ans que, faisant office de bonne parente au roi et à la reine d'Angleterre, vous les consolâtes de la mort du prince de Galles, avec une lettre où je puis dire avoir vu des conceptions et des paroles que je ne vis jamais ailleurs. Tournez aujourd'hui vos armes contre vous-même, et vous commandez en la mort d'un frère ce que vous avez exigé d'un père et d'une mère en la perte d'un fils. Toute la France a les yeux tournés sur vous, pour y voir le combat d'une douleur infiniment sensible et d'un courage extrêmement relevé. Les vœux des spectateurs sont différents comme sont leurs passions. Soyez du côté de ceux qui vous désirent la victoire. Ce que notre infortune a de plus cuisant, c'est la joie qu'en reçoivent nos ennemis. Les vôtres ont eu le plaisir de voir chanceler votre constance; faites qu'ils aient le déplaisir de la voir demeurer debout. Enfin, madame, si vous ne voulez avoir soin de vous-même, ne privez pas madame votre mère de ce que vous lui devez. Tant que vos larmes couleront, il est impossible que les siennes s'arrêtent. Vous n'ignorez pas qu'à prendre les choses comme la nature les a rangées, son affection n'aille devant la vôtre. Donnez-lui l'exemple de se résoudre. Toute la cour, qui adore sa bonté, vous en supplie par ma bouche, et vous supplie aussi de vous souvenir qu'étant votre compagnie et la sienne la plus agréable relâche que prenne la reine en cette infinité de travaux dont nous la persécutons, il est à craindre que, si vous continuez en l'état où vous êtes, elle n'en

reçoive pas le contentement accoutumé. Il n'y a rien de si contagieux que la tristesse, ni que plus facilement la communication fasse passer d'un esprit à l'autre. Prenez-y garde, madame. Le plus louable soin que nous pouvons avoir, c'est de contribuer ce qui dépend de nous à la conservation d'un si précieux trésor. Recueillons-y nos vœux, rassemblons-y nos affections, et oublions tout pour son service, comme nous la voyons s'oublier soi-même pour notre salut. Je veux croire que, quand vous fermeriez l'oreille à toutes les raisons du monde, vous l'ouvririez à ce qui est de sa considération; et qu'après avoir été conjurée par une chose qui vous est si chère comme elle l'est, et qui peut sur vous ce qu'elle y peut, vous ne sauriez plus rien oulr qui ne vous soit importun. Ce sera donc ici que je finirai ma lettre. Je m'y suis plus étendu que je ne pensois; mais votre divertissement en sera plus long, et vous y connoltrez mieux la fin que je m'y suis proposée, qui est, madame, de vous témoigner que je suis et veux être toute ma vie votre très-humble et très-affectionné serviteur.

A Paris, ce 29 de mars 1614.

#### V. — A M. DE MENTIN

Monsieur,

Quand je serois retenu à prier tous les hommes du monde, il seroit impossible que je le fusse en votre endroit. Je connois votre courtoisie, et la connois si généreuse, que je pensois la lui avoir donné de quoi se plaindre, si je lui avois fait perdre une occasion de m'obliger. L'affaire où j'ai besoin de votre assistance n'est pas une affaire nouvelle. Il y aura bientôt trois ans que vous vous employâtes à me faire avoir pour mon fils un office de conseiller au parlement de Provence. Le traité qui s'en fit alors

fut interrompu par une brouillerie qui lui survint. Il est aujourd'hui question de le renouer, et, s'il est possible, de le conduire à sa perfection. Vous vous émerveillerez qu'ayant autrefois si peu estimé la longue robe, je sois à cette heure si affectionné à la rechercher. Il est vrai qu'en mes premières années j'y ai eu une très-grande répugnance. Mais, soit qu'avec plus de temps j'aie eu plus de loisir de considérer les choses du monde, soit que la vieillesse ait de meilleures pensées que la jeunesse, il s'en faut beaucoup que j'en parle comme je faisais en ce temps-là. Je suis bien toujours d'avis que l'épée est la vraie profession du gentilhomme. Mais que la robe fasse préjudice à la noblesse, je ne vois pas que cette opinion soit si universelle comme elle a été par le passé. Tous les siècles n'ont pas un même goût. Nos pères ont approuvé des choses que nous condamnons, et en ont condamné que nous approuvons. Il est vrai que par la voie des armes on arrive à des dignités bien relevées; mais la montée en est si pénible, que pour y parvenir il faut que la fortune, contre sa coutume, aide extraordinairement à la vertu. Il n'en est pas de même aux offices des cours de parlement; toute la peine est de commencer. Depuis qu'une fois on y a mis le pied, on peut dire qu'on a fait la principale partie du chemin. Ce ne sont pas charges qui portent un homme dans les nues, mais elles le mettent assez haut pour en voir beaucoup d'autres au-dessous de soi. On me dira que les gentilshommes qui les prennent deviennent compagnons de plusieurs qui ne le sont pas. Je l'accorde; mais quel remède? Ne vaut-il pas mieux pour eux qu'ils deviennent leurs compagnons que s'ils demeuroient leurs inférieurs? La plus auguste compagnie qui soit au monde est sans doute celle des cardinaux; et cependant, parmi les princes de Bourbon, d'Autriche, de Médicis, et autres maisons souveraines de l'Europe, n'avons-nous pas vu le cardinal d'Ossat, qui, tout excellent personnage qu'il étoit, avoit une extraction si pauvre et si basse que, jusques à cette heure, elle est demeurée inconnue, quelque diligence qu'on ait apportée à la chercher? Le parlement de Pa-

ris, entre ses conseillers, en a eu un de la maison de Foix. Après cela, je ne crois pas qu'il y ait gentilhomme qui ne se rende ridicule s'il en faisoit le dégoûté. Pour moi, je confesse librement que je suis très-marri de n'avoir été sage quand je le devois et pouvois être; mais le regret en est hors de saï son. J'ai fait la faute en ma personne; je la veux réparer en la personne de mon fils. Quand je l'aurai mis où je le veux mettre, il sera en la compagnie de plusieurs gentilshommes très-gentilshommes, et dans un parlement où la justice est aussi religieusement administrée, et le roi aussi fidèlement servi, qu'en nul autre de ce royaume. De là, s'il est galant homme, il est de condition pour arriver aux premières charges de la profession. S'il le fait, à la bonne heure; sinon, toujours sera-t-il en lieu où il aura moyen de bien faire à ses amis, et empêchera ses ennemis de lui faire mal. Je vous blen, monsieur, que je vous entretiens de mes misères avec beaucoup de privauté; mais, étant père aussi bien que moi, je ne doute point que vous ne lisiez ma lettre avec le sentiment dont je la vous écris. Si vous voulez que je vous parle des affaires publiques, j'en suis content; aussi bien sont-elles en si bon état que, si mon affection ne me trompe, le vieux mot grec, συγγίρωμεν, ne fut jamais dit si à propos comme nous le pouvons dire aujourd'hui: réjouissons-nous, perdons la mémoire des misères passées; nous avons trouvé ce que nous cherchions, ou, pour mieux dire, nous avons trouvé ce qu'il n'y avoit point d'apparence de chercher. Nos maladies, que chacun avoit incurables, ont trouvé leur Esculape en nous incomparable cardinal; il nous a mis hors du lit; il s'en va nous rendre notre santé parfaite, et après la santé un teint plus frais et une vigueur plus forte qu'en siècle qui nous ait jamais possédés. La chose semble malaisée, et l'est à la vérité; mais, puisqu'il l'entreprendra, il le fera. L'esprit, le jugement et le courage ne faisoit jamais en homme au degré qu'ils sont en lui. Pour ce qui est de l'invent, il n'en connoît point d'autre que celui du public. Il s'y attache avec une passion, si je l'ose dire, tellement déréglée, que le propa-

dice visible qu'il fait à sa constitution, extrêmement délicate, n'est pas capable de l'en séparer. Il s'y restreint comme dans une ligne éclipique, et ses pas ne savent point d'autre chemin. Voit-il quelque chose utile au service du roi, il y va sans regarder ni d'un côté ni d'autre. Les empêchements le sollicitent, les résistances le piquent, et rien qu'on lui propose ne le divertit. Il n'y a pas longtemps que nous avons eu des ministres qui avoient du nom dans le monde. Mais combien de fois, contre l'opinion commune, ai-je dit avec ma franchise accoutumée, que je ne les trouvois que fort médiocres, et que s'ils avoient de la probité, ils n'avoient du tout point de suffisance; où s'ils avoient de la suffisance, ils n'avoient du tout point de probité? Prenons garde à leur administration, et jugeons des ouvriers selon les œuvres. Ne trouverons-nous pas que de leur temps ou les factieux n'ont jamais été choqués, ou s'ils l'ont été, ç'a été si lâchement, qu'à la fin du compte la désobéissance s'est trouvée montée au plus haut point de l'insolence, et l'autorité du roi descendue au plus bas du mépris? Il semble qu'il ne se puisse rien dire de plus honteux : si fait; les perfidies et les rébellions avoient des récompenses, et Dieu sait si après cela il falloit douter qu'elles n'eussent des imitateurs. Qui sait mieux que vous, ou plutôt qui ne sait point que par leur connivence nous avons eu des gouverneurs qui ont régné dans les provinces, et si absolument régné, que le nom du roi n'y étoit connu qu'autant que, pour le dessein qu'ils avoient, il leur étoit nécessaire de s'en couvrir? Cependant ces grands conseillers pensoient avoir bien rencontré quand ils avoient dit que c'étoit assez gagner que gagner temps. Misérables, qui ne s'apercevoient pas que ce qu'ils appeloient gagner temps étoit véritablement le perdre, et nous réduire à des extrémités d'où il étoit à craindre que le temps ne pût jamais nous retirer! Jugez si en cette dernière brouillerie il se pouvoit rien désirer de mieux que ce qui s'y est fait; et si, sans sortir de la modération requise en une affaire si épineuse, la dignité royale n'a pas été remise en un point où ceux que l'on

ne peut empêcher de la haïr seront pour le moins empêchés de l'offenser. Vous voyez bien qu'il y auroit là-dessous beaucoup de choses à dire : mais, à mon gré, la plus courte mention de ses folies est la meilleure. Et puis, pour louer cet admirable prélat, on ne sauroit manquer de matière ; il ne faut avoir soin que de la forme. La seule paix qu'il a faite avec l'Espagnol est une action qui jusqu'ici n'a jamais eu d'exemple, et qui peut-être n'en aura jamais à l'avenir. Je fais cas de l'avantage que nous y avons eu pour nous et pour nos alliés ; mais ce que j'en estime le plus, c'est que la chose s'est faite si secrètement et si promptement, que la première nouvelle que nous en avons eue a été la publication. Où en serions-nous, à votre avis, si l'on eût suivi les longueurs tant pratiquées autrefois par ceux qui manient les affaires, et tant célébrées par je ne sais quels discoureurs, qui ne parlent jamais avec plus d'assurance que quand ils parlent de ce qu'ils n'entendent point ? Qu'eût-ce été autre chose, que donner loisir aux intéressés dedans et dehors le royaume de ruiner l'affaire, et, par l'interposition de leurs difficultés, nous retirer du port où la dextérité de ce judicieux pilote nous a si heureusement fait arriver ? Au demeurant, on se tromperoit de s'imaginer qu'en bien faisant il eût devant les yeux autre chose que la gloire. Comme elle est le seul aiguillon qui l'excite, ainsi est-elle la seule récompense qu'il se propose. Il est vrai que le roi, lui commettant ses affaires, lui fit expédier un brevet de vingt mille écus de pension. Mais il est vrai aussi qu'il ne l'accepta qu'avec protestation de ne s'en servir jamais, et de le garder que pour un témoignage d'avoir eu quelque part en la bienveillance de Sa Majesté. Vous ne doutez point qu'entre ceux qui ont l'honneur de lui appartenir, il y en ait assez que leur mérite peut faire prétendre aux principales charges de cette cour ; et cependant, quand le roi leur en veut faire quelque gratification extraordinaire, ne la voyons-nous pas y résister avec une modestie si opiniâtre, qu'à moins que d'un commandement exprès que Sa Majesté lui fasse, il n'est pas possible qu'il y ap-

porte son consentement? Les inclinations d'un bon naturel sont en lui aussi fortes qu'en nul autre, et par conséquent il ne faut pas croire que l'établissement des siens lui déplaît; mais il craint qu'il ne soit soupçonné de chercher en leur fortune ce qu'il ne veut devoir qu'à sa vertu. La dépense qu'il fait aujourd'hui pour rebâtir la Sorbonne de fond en comble, qui ne s'éloignera guère de cent mille écus, est assez considérable pour ne pas être oubliée entre les marques de sa générosité; mais ce que je vous vais dire est bien autre chose. Comme, après avoir jeté les yeux sur tous les défauts de la France, il a reconnu qu'il ne s'y pouvoit remédier que par le rétablissement du commerce, il s'est résolu, sous l'autorité du roi, d'y travailler à bon escient, et, par l'entretien d'un suffisant nombre de vaisseaux, rendre les armes de Sa Majesté redoutables aux lieux où le nom de ses prédécesseurs a bien à peine été connu. Toute la difficulté qui s'y est trouvée, c'est que, ayant été jugé que pour l'exécution de ce dessein il étoit nécessaire que le gouvernement du Havre fût entre ses mains, et le roi le lui ayant voulu acheter, il n'a jamais été possible de le lui faire prendre qu'en lui promettant de le récompenser de son propre argent. Il avoit, à sept ou huit lieues de cette ville, une maison embellie de toutes les diversités propres au soulagement d'un esprit que les affaires ont accablé : il a oublié le plaisir qu'il en recevoit, ou plutôt le besoin qu'il en avoit, pour se résoudre à la vendre, et en a employé les deniers à l'achat de cette place. Tout ce que le roi a pu obtenir de lui, ç'a été que, lorsque les coffres de son épargne seront mieux fournis qu'ils ne sont, ils ne refusera pas que par quelque bienfait Sa Majesté ne lui témoigne la satisfaction qu'elle a de son service. Ce mépris qu'il fait de soi et de ce qui le touche, comme s'il ne connoissoit point d'autre santé ni d'autre maladie que la santé ou la maladie de l'État, fait craindre à tous les gens de bien que sa vie ne soit pas assez longue pour voir le fruit de ce qu'il plante. Et d'ailleurs on voit bien que ce qu'il laissera d'imparfait ne sauroit jamais être achevé par homme.



qui tienne sa place. Mais quoi? il le fait, pour ce qu'il le faut faire. L'espace d'entre le Rhin et les Pyrénées ne lui semble pas un champ assez grand pour les fleurs de lis. Il veut qu'elles occupent les deux bords de la mer Méditerranée, et que de là elles portent leur odeur aux dernières contrées de l'Orient. Mesurez à l'étendue de ses desseins l'étendue de son courage. Quant à moi, plus je considère des actions si miraculeuses, moins je sais quelle opinion je dois avoir de leur auteur. D'un côté, je vois que son corps a la faiblesse de ceux qui ἀσπασαί κερτόν ἐξουσιν; mais, de l'autre, je trouve en son esprit une force qui ne peut être que τῶν δόρυμια δώματ' ἐχόντων. Tel qu'il est, et quoi qu'il soit, nous ne le perdrons jamais que nous ne soyons en danger d'être perdus. Le roi, qui le voit malvoulu de tous ceux qui aiment le désordre (et vous savez qu'ils ne sont pas en petit nombre), a désiré qu'il ait quelques soldats pour le garder. C'est chose que tout autre eût demandée avec passion; et, néanmoins, vous ne sauriez croire la peine qu'il a eue à y consentir. Une seule raison l'y a obligé: il avoit tout plein de parents qui, pour le soin qu'ils avoient de sa conservation, ne le vouloient jamais abandonner. Cette assiduité ne pouvant continuer sans que leurs affaires domestiques en fussent incommodées, il leur en a par ce moyen ôté le prétexte, et leur a fait trouver bon qu'ils se retirassent en leurs maisons. Quoi que c'en soit, s'il n'a été assez hardi pour contredire en cela tout à fait à la volonté du roi, il a été assez généreux pour s'y contenter qu'à la condition d'entretenir ces soldats à ses dépens. Nous avons lu, vous et moi, assez d'exemples de courages que leurs qualités éminentes ont élevés au-dessus du commun; mais qu'en matière de mépriser l'argent un particulier ait eu et souvent son roi pour antagoniste, et que toujours il en soit demeuré victorieux, c'est une louange que je ne vois point que quelques-uns des plus hardis historiens aient donnée à ceux mêmes qu'ils ont fait le plus impudemment. Sa Majesté, au sein qu'elle a eu de le garantir des méchants, a encore ajouté celui de le délivrer des

importuns, et, pour cet effet, a mis auprès de lui un gentilhomme, avec charge expresse de, indifféremment, faire fermer la porte à ceux qui, pour leurs affaires, le viendront persécuter. Voilà, certes, une bonté de maître digne de l'affection du serviteur. Dieu nous conserve l'un et l'autre ! Je ne crois pas qu'il y ait homme de bien en France qui ne fasse le même souhait. Pour moi, il y a longtemps que je sais que vous êtes l'un de ses adorateurs ; le séjour qu'il a fait en Avignon vous donna l'honneur de le connoître ; sa vertu vous en imprima la révérence : je m'assure que ce qu'il a fait depuis ne vous aura point changé le goût. C'est pourquoi j'ai été bien aise de me décharger avec vous des pensées que j'avois sur un si agréable sujet. J'ai été un peu long ; mais quand on est couché sur des fleurs, il y a de la peine à se lever. Adieu, monsieur ; tenez-moi pour votre serviteur très-humble et très-affectionné.

▲ Saint-Germain en Laye, le 14 d'octobre 1616.

## VI. — A SA SOEUR

Mademoiselle ma sœur,

Le porteur de cette lettre me vient tout présentement d'avertir que mon neveu, votre fils, avoit été reçu aux Jésuites. Il est six heures du soir ; et s'il n'étoit si tard j'irois le trouver, pour apprendre plus particulièrement ce qui en est. Je remettrai la chose à demain au matin, et vous donnerai avis de tout. Bien crois-je que de lui ôter une opinion de si longtemps enracinée en son esprit, ce ne sera pas chose sans difficulté ; et, pour vous parler encore plus librement, je crois qu'il sera du tout impossible. Il n'y a poix qui tienne comme ces imaginations mélancoliques. Je m'assure qu'il ne se peut rien dire là-dessus que vous ne lui ayez dit ou fait dire par tous ceux dont vous avez cru que les remontrances dussent être de quelque considération en son en-

droit. Mais ce que les pères ne peuvent faire, il ne faut pas que les mères ni les parents se le promettent. Il prit la peine de me venir voir aussitôt qu'il fut arrivé en cette ville; et, dès l'heure même, je lui en touchai quelque chose, mais légèrement, pour l'opinion que j'avois qu'il n'y pensoit plus, et que vous ne l'eussiez pas envoyé ici, si vous ne l'eussiez cru d'un tout côté de cette maladie. Je le verrai donc, et lui dirai ce qu'en même sujet je dirois à mon propre fils. Si c'est avec effet, à la bonne heure; sinon il se faut résoudre à souffrir ce qui ne laissera pas d'être quand nous ferons tout ce que nous pourrons pour l'empêcher. Quelque habit que l'on porte en ce monde, et par quelque chemin que l'on y marche, on arrive toujours en même lieu. Cette vie est une pure sottise. Nous l'estimons trop, et de là vient cette folle coutume d'approuver et condamner les choses avec trop de passion. L'indifférence est un grand garant contre les bizarreries de la fortune. Si elle nous voyoit résolu à vouloir ce qu'elle veut, peut-être voudroit-elle plus souvent ce que nous voudrions. Vous direz que nous faisons bien aisément les philosophes aux choses qui ne nous touchent pas. Je vous jure, ma sœur, que, n'ayant qu'un fils, je ne serois pas bien aise que cette fantaisie lui prit; mais, quand cela seroit, je me payerois des mêmes raisons que je vous représente. La meilleure condition où il pouvoit arriver par le chemin où vous l'avez mis, étoit d'être ou conseiller ou président en un parlement. Mais, un veur, quelle différence pensez-vous que je trouve entre ces gens-là et les jésuites? Nulle, je vous jure, puisque d'ici à cent ans mon neveu ne sera ni jésuite ni président. Et si vous voulez comme vous arrêter à la vanité, ne voyez-vous pas des jésuites assés près des rois que tous ceux de qui vous estimez davantage la condition? Je sais bien qu'il est impossible de ne désirer à nos enfants une chose plutôt qu'une autre; mais je sais bien aussi qu'il n'y a que l'événement qui nous puisse apprendre si c'est leur bien ou leur mal que nous leur désirons.

VII. — A M. DE RACAN<sup>1</sup>

Monsieur,

J'ai reçu votre lettre du dix-septième de ce mois. Elle m'a été, comme tout ce qui vient de vous, très-chère et très-agréable ; mais, étant amis au degré que nous le sommes, et vivant ensemble comme nous vivons, je ne saurois vous taire le déplaisir que vous me faites de continuer un dessein dont j'ai tant de fois essayé de vous dégoûter. Vous aimez une femme qui se moque de vous. Si vous ne vous en apercevez, vous ne voyez pas ce que verroit le plus aveugle qui soit aux Quinze-Vingts ; et, si vous vous en apercevez, je ne crois pas qu'au préjudice de l'écrivain de Vaux vous prétendiez à vous faire empereur des Petites-Maisons. Il est malaisé que je n'aie dit devant vous ce que j'ai dit en toutes les bonnes compagnies de la cour, que je ne trouvois que deux belles choses au monde, les femmes et les roses, et deux bons morceaux, les femmes et les melons. C'est un sentiment que j'ai eu dès ma naissance, et qui, jusques à cette heure, est encore si puissant en mon âme, que je n'y pense jamais que je ne remercie la nature de les avoir faites, et mon ascendant de m'avoir donné la forte inclination que j'ai à les adorer. Vous pouvez bien penser qu'un homme qui tient ce langage ne trouve pas mauvais que vous soyez amoureux. Il le faut être, ou renoncer à tout ce qu'il y a de doux en la vie ; mais il le faut être en lieu où le temps et la peine soient bien employés. On se noie en amour aussi bien qu'en une rivière. Il faut donc sonder le gué de l'un aussi bien que de l'autre, et n'éviter pas moins que le naufrage la domination de je ne sais quelles suffisantes, qui veulent faire les rieuses à nos dépens. Celle à qui vous en voulez est très-belle,

1. Honorat du Beuil, marquis de Racan, fut l'élève et l'ami de Malherbe.

très-sage, de très-bonne grâce et de très-bonne maison. Elle a tout cela, je l'avoue; mais le meilleur y rincequin : elle ne vous aime point; et, sans cette qualité, tout et rien ne valent pas mieux l'un que l'autre. Vous avez ouï dire qu'avec le temps et la paille les réflexes se mûrissent. C'est ce qui vous fait espérer que si vous n'êtes aimé à cette heure, vous le pourrez être quelque jour. Je vous accorde que ce n'est pas une difficulté que vous ne puissiez vaincre; mais accordez-moi aussi que vous aurez bien de la peine à la combattre. En matière des choses futures, l'oui et le non trouvent des amis, qui parient les uns d'un côté, et les autres de l'autre : en celle-ci, je m'assure que la pluralité sera pour la négative, et que vous-même, tout malmené que vous êtes de votre passion, si vous aviez gagé pour l'affirmative, vous tiendriez votre argent, sinon pour perdu, au moins pour bien égaré. La persévérance fait des miracles, il est vrai; mais ce n'est pas toujours, ni partout. S'il y a des exemples de son pouvoir, il y en a de sa faiblesse. Et puis quand un homme auroit de la patience pour toute autre chose, seroit-il pas aussi lâche que la lâcheté même, s'il en pouvoit avoir pour le mépris? L'indignation, à mon gré, n'est juste en occasion du monde comme en celle-ci. Quand une femme refuse ce qu'en lui demande, ce n'est pas qu'elle condamne la chose qui lui est demandée, c'est que le demandeur ne lui plaît pas<sup>1</sup>. Je voudrais que vous eussiez entretenu l'homme qui vient du lieu où est votre prétendue maîtresse; vous auriez appris qu'en un mois qu'il y a été, il ne s'est presque passé jour qu'il ne l'ait vue aux campagnes, parer et ajustée d'une façon qui ne montrât pas qu'elle eût euie de revenir au logis sans avoir fait un prisonnier. Vous prendrez peut-être la chose à votre avantage, et direz qu'elle ne le faisoit que pour se divertir des pensées mélancoliques où la plongeait

1 On a dit depuis en vers :

Ce n'est pas que l'amour en lui soit agréable,  
C'est que l'amant en lui plaît plus.

vosre éloignement. Je vous en sais bon gré. Quand on se veut tromper, il ne se faut point tromper à demi. Vous êtes en possession de souffrir des rebuts, vous en avez fait l'apprentis-age en plusieurs bonnes écoles; il est temps de faire votre chef-d'œuvre, et prendre vos lettres de maîtrise. Or sus, prenez-les, soyez dupe et archi-dupe, si bon vous semble, ce ne sera jamais avec mon approbation. Je vous regarderai faire, comme on regarde un ami se perdre, après qu'on a fait tout ce qu'on a pu pour le sauver. Je ne saurois nier que, lorsque j'étois jeune, je n'aie eu les chaleurs de foie qu'ont les jeunes gens; mais ce n'a jamais été jusques à pouvoir aimer une femme qui ne me rendit la pareille. Quand quelqu'une m'avoit donné dans la vue, je m'en allois à elle. Si elle m'attendoit, à la bonne heure. Si elle se reculoit, je la suivois cinq ou six pas, et quelquefois dix ou douze, selon l'opinion que j'avois de son mérite. Si elle continuoit de fuir, quelque mérite qu'elle eût, je la laissois aller; et tout aussitôt, le dépit prenant chez moi la place que l'amour y avoit tenue, ce que j'avois trouvé en elle de plus louable, c'étoit où je trouvois le plus à redire. Son teint, quelque naturel qu'il fût, me sembloit un masque de blanc et de rouge, ses discours une pure coquetterie; et généralement, avec une haine accommodée à mes sentiments, je démentois tout ce que l'affection s'étoit efforcée de me persuader en sa faveur. Voilà comme j'ai toujours vécu avec les femmes;

Et maintenant encore, en cet âge penchant,  
 Où mon peu de lumière est si près du couchant,  
 Quand je verrois Hélène, au monde revenue  
 En l'état glorieux où Paris l'a connue,  
 Faire à toute la terre adorer ses appas,  
 N'en étant point aimé, je ne l'aimerois pas<sup>1</sup>.

Vous savez trop bien que c'est que de vers pour ne connoître

1. Voyez ci-dessus, poésies, le fragment d'une pièce adressée à M<sup>me</sup> la marquise de Rambouillet.

pas que ceux-là sont de ma façon. Si vous en goûtez la rime, goûtez-en encore mieux la raison. Il ne faut pas trouver étrange que les femmes, en une affaire où il leur va de l'honneur et de la vie, prennent du temps à se résoudre; et même que, par quelque résistance, elles piquent un désir qui sans doute se relâcherait, si, à notre première semonce, elles se rendaient avec une trop prompte et trop complaisante facilité. Leur retenue, fondée sur quelque-une de ces considérations, est supportable. Mais quand elles nous fuient ou par aversion qu'elles ont de nous, ou parce qu'un autre tient déjà ce que nous poursuivons, c'est là qu'un bon courage se doit roidir, et ne continuer pas un voyage où il est bien assuré qu'il ne feroit que se lasser. Heureux sont ceux qui voient clair en ces ténèbres! Elles sont négligées de la plupart des hommes; mais elles ne laissent pas de les faire choir dans de grands précipices. Je prétends en finesse moins qu'homme du monde; mais, sans vanité, je puis dire que, quand je me suis adressé à une femme, il ne m'est jamais arrivé de me tromper en la connaissance de son humeur. L'espérance seule m'a appelé: quand elle m'a failli, on n'a point été en peine de me dire deux fois que je me sois retiré. Croyez-moi, faites-en de même; et, après tant de mauvaises récoltes, soyez plus diligent à choisir le terroir où vous sèmerez. Vous avez, aussi bien que moi, une certaine nonchalance qui n'est pas propre aux choses de longue haleine. C'est assez que vous ayez été malheureux en Bretagne, ne le soyez point en Bourgogne. Je vous cris merci de vous persécuter comme je fais; mais je prends trop de part à vos intérêts pour en user d'autre façon. Ceux qui donnent des conseils indulgents à leurs amis leur veulent plaire; ceux qui en donnent de libres ont envie de leur prodiier. Dieu veuille que, vous avertissant de ne perdre point votre temps, je ne perde point le mien. Je vous manderois volontiers des nouvelles, pour vous être le goût de cette aigreur; mais je meurs de sommeil. Le roi se porte bien, et use toujours des conseils de M. le cardinal de Richelieu. Cela se voit assez au bon état où sont les affaires. Si

quelqu'un y trouve à redire, qu'il prenne de l'ellébore. Adieu, monsieur. Quoi que je vous aie dit, je ne laisserai pas de faire tenir votre lettre. Ce sera produire un nouveau témoignage de votre honte; mais votre volonté soit faite. En récompense vous ferez, s'il vous plaît, la mienne; c'est-à-dire que vous me conserverez en vos bonnes grâces, et me tiendrez toujours pour votre très-humble serviteur.

### VIII. — AU MÊME

Monsieur,

On me vient de rendre votre lettre du premier de ce mois. Vous voulez que je la doive à la fortune, et moi je la veux devoir à celui qui me l'a écrite. Vous êtes mon ami, elle est mon ennemie : jugez auquel des deux j'aime mieux avoir affaire. Il y a trop longtemps qu'elle et moi sommes mal ensemble pour me soucier d'y être bien à l'avenir. Je sais que son pouvoir est aussi grand qu'il fut jamais, et que sa volonté n'est pas meilleure; mais pour le peu de temps qu'il me reste à vivre, que saurois-je craindre ni d'elle ni de personne? Qui me voudra nuire, qu'il se hâte; sinon il y a de l'apparence qu'il ne me trouvera pas au logis. Ce langage-là vous semblera peut-être bien hardi; mais tel qu'il est, il est pris dans le sens commun, contre lequel, la religion à part, vous savez qu'il n'y a orateur au monde qui me pût rien persuader. Vous m'obligez de me prier de vous aller voir; et si mes affaires m'en donnoient le loisir, je vous jure que je le ferois plus volontiers que vous ne le sauriez désirer. Mais les melons dont vous me faites fête, quelque bons qu'ils soient, ne valent pas ceux de l'épargne. J'ai le courage d'un philosophe pour les choses superflues; pour les nécessaires, je n'ai autre sentiment que d'un crocheteur. Il est aisé de se passer de confitures; mais



de pain, il en faut avoir ou mourir. Nous avons ici affaire à un superintendant dont je ne doute point que la probité ne soit hors de toute censure; mais la peur qu'il a de choir le fait aller si bellemeut, qu'il n'y a patience qui ne se lasse de le solliciter. Vous pouvez penser comme là-dessus feu M. le président Jourdain et M. de Castille, son gendre, sont regrettés, non de moi seulement, mais de tous ceux qui sont en la peine où je suis. L'un est hors du monde, et l'autre hors des affaires; tellement que tout ce que je saurois dire d'eux ne peut être soupçonné de flatterie. Mais il faut avouer que si les finances ont jamais été religieusement et judicieusement administrées, ç'a été entre les mains de ces deux grands personnages. Ils aimoient le bon ménage autant que nul autre; mais comme ils savoient qu'il y a des pensions ridiculement obtenues, qui ne peuvent être que ridiculement continuées, aussi reconnoissoient-ils qu'il y en a de si justes, que les ôter ce seroit décrier le jugement du prince, et pour peu de chose lui faire perdre l'affection de ses sujets, qui lui est plus nécessaire que son argent. Pour moi, je ne dispute de mérite avec personne, et crois que de tous ceux à qui le roi fait du bien il n'y en a pas un qui n'en soit plus digne que moi. Mais si je n'ai autre avantage, pour le moins ai-je celui de n'être point venu à la cour demander si l'on avoit affaire de moi, comme la plupart de ceux qui font aujourd'hui le plus de bruit. Il y a, en ce mois où nous sommes, justement vingt ans que le feu roi m'envoya querir par M. des Yveteaux, me commanda de me tenir près de lui, et m'assura qu'il me feroit du bien. Je n'en nommerai point de petits témoins. La reine mère du roi, M<sup>me</sup> la princesse de Conti, M<sup>me</sup> de Guise sa mère, M. le duc de Bellegarde, et généralement tous ceux qui lors étoient ordinaires au cabinet, savent cette vérité, et savent aussi qu'une infinité de fois il m'a dit que je ne me misse point en peine, et qu'il me donneroit tout sujet d'être content. A ce compte-là, je ne crois pas que je ne doive, en quelque façon, être très lors du commun. Toutefois, pource que les choses ne vont pas toujours

comme elles doivent, et que mon absence diminueroit encore le peu de soin que ma présence fait avoir de moi, je suis résolu de ne bouger d'ici que je n'aie porté mon affaire à son dernier point. Si, après cela, il me reste encore quelques jours de cette automne, je les vous donnerai de très-bon cœur. Pour l'hiver, je suis d'avis que nous le passions à Paris. C'est un lieu où toutes choses me rient. Mon quartier, ma rue, ma chambre, mon voisinage, m'y appellent, et m'y proposent un repos que je ne pense point trouver ailleurs. Quand j'étois jeune, le goût de la jeunesse m'y eût ramené; mais à d'autres saisons, d'autres pensées. Ce n'est plus à un homme de mon âge à chercher les plaisirs; quand il les chercheroit, il ne les trouveroit pas : il lui doit suffire de n'être point dans les incommodités. Je finirois ici, mais je sais bien que vous ne serez point marri que je vous conte des nouvelles, sinon pour autre chose, au moins pour vous donner de quoi entretenir la petite noblesse qui vous viendra visiter. Ce que je sais, je le puise en la cour en ovale, où la source n'est pas trop claire; mais je vous dirai peu de choses dont je n'aie eu la confirmation au cabinet. La Valteline est toujours nôtre. C'est, à ce que l'on dit, la seule occasion de la venue de M. le légat; mais ses propositions ne plaisent pas; elles sont trouvées trop partiales. Nous avons eu de ses bénédictions, je ne sais s'il aura des nôtres. Les Espagnols sont toujours devant Verrue. C'est un lieu, à ce que disent ceux qui l'ont vu, qui vaut un peu mieux que Chaillot, mais qui n'a garde d'être si bon que Lagny. Cependant, jusques à cette heure, le duc de Feria s'y est morfondu, en dépit même de la canicule. M. le maréchal de Créqui s'est logé entre les assiégés et les assiégeants, où, selon sa coutume, son jugement et son courage font des merveilles. Si vous demandez le succès que j'en attends, je crois que les Espagnols auront vu les clochers et les cheminées de cette bicoque; mais pour les rues, il faudra qu'ils s'en rapportent à ce que la carte leur en apprendra. Je conseille à ces pauvres gens que, s'ils prétendoient à la monarchie universelle, comme on leur veut faire accroire, ou qu'ils aillent

plus vite en besogne, ou qu'ils viennent d'obtenir un succés à la fin du monde, pour achever leur dessin plus à leur aise. Au train qu'ils vont, un terme de cinq ou six siècles ne leur fera point de mal. Encore ai-je peur que, tandis qu'ils seront trois ans à prendre une autre Ostende, on ne leur prenne une autre Ecluse en quinze jours, et que de cette façon ils ne soient toujours à recommencer. La partie qui est aujourd'hui dressée contre eux leur va tailler de la besogne; et si de la circonférence ils ne sont rappelés au centre, pour le moins sera-t-il malaisé que de cette secousse il ne leur tombe quelque plume de l'aile. Les huguenots ont ici leurs députés. Je ne sais si leur *intention* est aussi bonne que leur langage est humble; mais, au pis aller, notre galimatias vaudra bien le leur. Quand ils se tiendront qu'on leur pardonne le passé, s'ils ont ce qu'ils désirent, ils auront plus qu'ils ne doivent espérer. Il me semble qu'après quatre-vingts ans il seroit temps que, s'ils ne sont las de leur folie, ils le fussent de leur misère. La reine mère a pris ses yeux; son visage montre l'opération qu'elle a faite. Il y a vingt-cinq ans que j'ai l'honneur de la connoître et d'en être connu, mais je ne la vis jamais en meilleur état qu'elle est aujourd'hui. Je ne sais à quelle cause je dois rapporter un effet si miraculeux, sinon que, pour les biens extraordinaires qu'elle fait en la terre, elle est extraordinairement comblée des grâces du ciel. Au demeurant, on ne vit jamais témoignages d'affection réciproque, comme ceux que nous voyons tous les jours entre le roi et elle. Chacun sait comme les affaires qu'elle a eues l'ont endormis. Avec tout cela elle donne au roi l'entretien de six mille hommes de pied et six cents chevaux. Dieu fasse vivre cette grande reine! Une des considérations dont je console ma vieillesse, c'est que je serai hors du monde quand elle en parlera. M. le cardinal de Richelieu a été si mal, que j'ai été huit ou dix jours que je n'entras jamais au château qu'avec appréhension d'ouïr cette funeste voix: *Le*

1. On dit aujourd'hui *soyis*.

*grand Pan est mort.* A cette heure, grâces à l'ange protecteur de la France, il est hors de péril, et les gens de bien hors de crainte. Il s'en est allé chercher quelque repos en sa maison de Limours. De là il faisoit compte d'aller à Forges prendre des eaux. Mais, soit qu'il ait estimé n'en avoir plus de besoin, soit que, comme il est tout généreux et tout né à la gloire, il ait voulu, aux dépens même de sa santé, demeurer en un lieu où il pût continuer à Leurs Majestés l'assiduité de son service, il a rompu son voyage. Vous savez que mon humeur n'est ni de flatter ni de mentir; mais je vous jure qu'il y a en cet homme quelque chose qui excède l'humanité, et que, si notre vaisseau doit jamais vaincre les tempêtes, ce sera tandis que cette glorieuse main en tiendra le gouvernail. Les autres pilotes me diminuent la peur, celui-ci me la fait ignorer. La sainte vie du roi lui attire toutes sortes de bonnes fortunes; mais, à mon gré, la plus visible et la plus éminente est celle d'avoir en ses affaires l'assistance de cet incomparable prélat. Jusques ici, quand il nous a fallu bâtir de neuvi, ou réparer quelque ruine, le plâtre seul a été mis en œuvre: aujourd'hui nous ne voyons plus employer que du marbre; et, comme les conseils sont judicieux et fidèles, les exécutions sont diligentes et magnanimes. Vous direz que, l'honorant comme je fais, je devois lui en avoir donné quelque témoignage par mes écrits. Il est vrai; mais vous savez aussi bien que moi qu'un esprit troublé n'est capable de rien faire qui soit net. Toutes offrandes ne sont pas propres à un autel de la grandeur du sien. J'ai quelques petites affaires d'où il faut que je sorte devant que d'entreprendre ce que je lui prépare. Jusques à ce que cela soit, j'aime mieux m'en taire que de dire chose qui soit indigne de lui et de moi. Ç'a toujours été mon avis, qu'on ne sauroit trop penser à ce qu'on ne sauroit assez bien faire. Adieu, monsieur. Je suis votre serviteur très-humble et très-affectionné.

## IX. — A M. L'ÉVÊQUE DE MENDE

Monsieur,

La civilité a aussi bien ses inconvénients que le reste des choses du monde; et pour le moins a-t-elle celui-ci, qu'elle attire les importunités. Si vous en doutez, mon impudence la vous va faire connoître. Il plut à monseigneur le cardinal, il y a quelques jours, de me promettre qu'aussitôt que M. d'Effiat seroit de retour, il me feroit payer de ma pension; et y ajouta encore qu'il me feroit mes petites affaires. Ce témoignage de sa bonté fut grand, comme véritablement il n'y a rien de petit en lui; mais ce qui le rendit plus glorieux, fut qu'il prévint ma requête, et ne voulut pas que j'eusse la peine de lui demander une chose dont il pût connoître que j'eusse besoin. Aujourd'hui que M. d'Effiat est arrivé, il est question de me ramener à monseigneur le cardinal, afin qu'il se souvienne, tant de l'assistance qu'il m'a offerte en cette occasion que de celle qu'il m'a promise en l'office de trésorier de France, dont il a plu au roi me gratifier. C'est chose que vous pouvez faire; et je prends la hardiesse, monsieur, de vous prier de me vouloir faire ce bon office, et de l'accompagner de quelque parole de recommandation sur l'une et l'autre de ces affaires. La monnaie dont les petits payent les bénéfices des grands, c'est la gloire. J'espère que de ce côté-là on ne m'accusera jamais d'ingratitude. Je suis en un âge où il est vraisemblable que les Muses, qui sont femmes, ne font pas grand compte de moi, et que pour le mieux elles ne me bailleroient que quelque brin de lavande, quelque tulipe, ou quelque autre de ces chétives fleurs qui ne sont bonnes que pour le clipeau d'un nouveau marié de Clamart ou de Vaugirard. Mais quand je les engagerai au nom de ce demi-dieu, je m'assure qu'elles n'ont point de jardin qui ne me soit ouvert, et qu'il n'y a de câblats ni roses qu'elles

mêmes ne prennent la peine de me cueillir. Elles sont retirées dans les solitudes, il est vrai; mais c'est sur des montagnes si hautes, que sans être au monde elles ne laissent pas de savoir tout ce qui s'y fait. Et parce qu'elles savent bien que nous sommes en un siècle où il n'y a point d'appui pour elles que celui de cet adorable prélat, elles ne sont pas si malavisées que de refuser un protecteur qui leur est si nécessaire. Je fus dernièrement trouver un homme pour quelque petite affaire, et je crois que, sans offenser sa conscience, il lui étoit aisé de me satisfaire. La peur que j'ai d'être refusé me fait toujours prendre garde de ne jamais rien demander qui ne soit raisonnable; et d'ailleurs j'avois quelque sujet de croire que cet homme aimât les vers. Je le trouvais toutefois si peu courtois, et si fort résolu de ne me point gratifier, que je m'en revins avec un déplaisir de lui avoir jamais rien demandé, et avec une protestation de ne lui demander jamais rien. Je suis encore en cette même opinion. La nécessité est forte; mais, à ce que je vois, elle ne l'est pas assez pour me faire faire une seconde prière à un homme à qui la première n'a de rien servi. Il me pouvoit faire du bien; je lui pouvois donner des louanges: il me semble que ce qu'il eût eu de moi valoit bien ce que j'eusse reçu de lui. Puisqu'il ne l'a pas voulu, il le faut laisser là. Me voilà déchargé d'une grande peine. Aussi bien suis-je fort aise de n'avoir autre objet que celui de ce grand cardinal. C'est un sujet où il n'y a que trop de matière. Ma fortune est un monstre qui ne mourra jamais, ou mourra de la main de cet Hercule. C'est à lui seul et de lui seul que je veux parler. Pour vous, monsieur, en la peine que vous prendrez de le faire souvenir de moi, vous aurez ce déplaisir d'avoir obligé un homme incapable de toute revanche; mais vous le consolerez, s'il vous plaît, du contentement de vous être acquis un très-humble et très-affectionné serviteur,

X. — A M. DE BALZAC<sup>1</sup>

Monsieur,

Vous avez raison de dire qu'il faut peu de chose pour vous obliger. Il y faut certes si peu, que si je prétendois à votre succession, dès demain je présenterois requête pour vous faire baillet un curateur. C'est tout un : quelque préjudiciable que soit votre humeur, elle est généreuse; ne la changez point, si vous me croyez. Quant à moi, qui ne veux rien au delà de ce qui m'appartient, je tourne les yeux de tous côtés pour trouver sur quel est fondé l'honnête remerciement que vous me faites. Et, après avoir tout examiné, je ne puis que deviner, si ce n'est qu'il y a cinq ou six semaines que, me trouvant en un lieu où l'on met vos ouvrages sur le tapis, je fus du côté des approbateurs. Ce fut chez M<sup>me</sup> des Loges, de laquelle vous savez les qualités excellentes; et je crois qu'à la cour il y a peu de gens qui les ignorent. Le marquis d'Espondeuil, le baron de Saint-Surin, M. de Racan, et M. de Vaugelas, y étoient. Il y en avoit encore quelques autres dont je ne sais point les noms; mais ce qu'ils disent me fit connaître ce qu'ils valent. A ce compte-là, vous m'obligerez bien que le lieu ne pouvoit être plus propre, ni la compagnie meilleure, pour l'affaire dont il est question. Je vois bien que l'on vous a dit que je défendis votre cause. Il est vrai, mais sans intention d'en mériter le gré que vous m'en savez. Je ne donnai rien à notre amitié; je ne donnai rien à la complaisance; je ne fis que ce qui est de mon inclination et de ma coutume, je pris le parti de la vérité. Pour celui contre qui l'on vous a tenu si fort en colère, je ne sais quel rapport on vous en a fait, mais je vous

1. Jean-Louis Guex, surnommé de Balzac, d'abord repoussé par Malherbe comme le restaurateur de notre langue. Il mourut en 1655, à l'âge de soixante ans.

jure qu'il parla de vous et de vos écrits avec une modération si grande, qu'il sembloit plutôt proposer des scrupules pour en avoir l'avis de la compagnie, que pour dessein qu'il eût de nuire à votre réputation. Toutefois prenons les choses d'un autre biais, et posons le cas que son sentiment fût conforme à l'interprétation que vous en faites : ne savez-vous pas que la diversité des opinions est aussi naturelle que la différence des visages, et que vouloir que ce qui vous plaît ou déplaît plaise ou déplaise à tout le monde, c'est passer des limites où il semble que Dieu même ait commandé à sa toute-puissance de s'arrêter ? Quelle absurdité seroit-ce qu'aux jugemens que font les cours souveraines de nos biens et de nos vies les avis fussent libres, et qu'ils ne le fussent pas en des ouvrages dont toute la recommandation est de s'exprimer avec quelque grâce, et tout le fruit de satisfaire à la curiosité de ceux qui n'ont rien de meilleur à s'entretenir ? Je ne crois pas qu'il y ait de quoi m'accuser de présomption, quand je dirai qu'il faudroit qu'un homme vint de l'autre monde pour ne savoir pas qui je suis. Le siècle connoît mon nom, et le connoît pour un de ceux qui y ont quelque relief par-dessus le commun. Et néanmoins ne sais-je pas qu'il y a de certains chats-huants à qui ma lumière donne des inquiétudes, et qui, se trouvant en des lieux où la foiblesse de ceux qui les écoutent leur laisse tenir le haut du pavé, font, avec je ne sais quelles froides grimaces, tous leurs efforts pour m'ôter ce qu'il y a si longtemps que la voix publique m'a donné ? Non, non ; il est de l'applaudissement universel comme de la quadrature du cercle, du mouvement perpétuel, de la pierre philosophale, et telles autres chimères : tout le monde le cherche, et personne ne le trouve. Travaillons à l'acquérir tant qu'il nous sera possible ; nous n'y réussirons non plus que les autres. Ceux qui ont dit que la neige est noire ont laissé des successeurs qui, s'ils ne disent la même impertinence, en diront d'autres qui ne seront pas de meilleure mise. Il est des cervelles à fausse équerre, aussi bien que des bâtimens. Ce seroit une trop longue et trop forte



besogne de vouloir réformer tout ce qui ne se trouveroit pas à notre gré. Tantôt nous aurions à répondre aux sottises d'un ignorant; tantôt il nous faudroit combattre la malice d'un envieux. Nous aurons plus tôt fait de nous moquer des uns et des autres. La pluralité des voix est pour nous. S'il y a quelques extravagants qui veulent faire bande à part, à la bonne heure. De toutes les dettes, la plus aisée à payer, c'est le mépris. Nous en ferons pour cela ni cession ni banqueroute. Aimons ceux qui nous aiment : pour les autres, si nous ne sommes à leur goût, il n'est pas raisonnable qu'ils soient au nôtre. Mais aussi en faut-il demeurer là. Il ne se trouvera que trop de gens qui, n'ayant point de marque pour se faire connoître, voudraient avoir celles d'être nos ennemis; gardons-nous bien de leur donner ce contentement. Écrive contre moi qui voudra : si les colporteurs du Pont-Neuf n'ont rien à vendre que les réponses que je ferai, ils peuvent bien prendre les crochets, ou se résoudre à mourir de faim. On pensera peut-être que je craigne les antagonistes; non fait : je me moque d'eux, et n'en excepte pas un, depuis le célèbre jusques à l'hysope. Mais je sais que juger est un métier que tout le monde ne sait pas faire. Il y faut de la science et de la conscience, qui sont choses qui ne se rencontrent pas souvent en une même personne. La cause d'un ami est presque toujours bonne; celle d'un ennemi presque toujours mauvaise. Il n'en fut jamais une si juste que celle de Ménélas contre le traître qui lui vola sa femme; et cependant en l'entreprise que fit la Grèce pour avoir la réparation de cette injure, les affections des dieux furent tellement partagées, que parmi eux le ravisseur ne trouva pas moins de protection que le mari. Qui plus est, quand il fut question du combat d'Hector et d'Achille, qui devoit décider l'affaire, Jupiter lui-même, tout père des dieux qu'il est, fut si peu résolu du parti qu'il devoit prendre, que, sans vouloir rien prononcer de lui-même, il se fit apporter des balances, pesa les titres de l'un et de l'autre, et en remit l'issue à ce qu'il plairoit à la destinée en ordonner. Après un exemple où nous voyons ceux

qui doivent tonner sur les injustices en faire eux-mêmes de si remarquables, pensez, je vous prie, ce que doit espérer celui qui est exposé au jugement des ignorants, dont, grâce à Dieu, nous avons ici un nombre.

Je suis marri que je n'en puis avoir meilleure opinion. Mais leur voyant tous les jours faire cas de je ne sais quels écrits qui, devant les jurés du métier, ne passent que pour des pois pilés de l'hôtel de Bourgogne, je ne crois pas qu'il y ait chose ni si mauvaise qui ne leur puisse plaire, ni si bonne dont ils n'osent faire les dégoutés. C'est trop demeurer sur un si maigre sujet; il en faut sortir, et répondre à ce que vous me dites de notre ami<sup>1</sup>. Vous l'obligez de le défendre, il en a bon besoin. Du côté des bergeries, son cas va le mieux du monde; mais certes, pour ce qui est des bergères, il ne sauroit aller pis. Cette affaire veut une sorte de soins dont sa nonchalance n'est pas capable. S'il attaque une place, il y va d'une façon qui fait croire que s'il l'avoit prise il en seroit bien empêché; et s'il la prend, il la garde si peu, qu'il faut croire qu'une femme a été bien surprise quand elle a rompu son jeûne pour un si misérable morceau. Vous dites que vous lui ressemblez; mais à qui le persuaderez-vous?

Peut-être à quelque juif, mais non pas à Malherbe.

Vous n'êtes pas, à mon avis, si rude jouteur que cet assommeur de monstres qui, en une nuit, vit les cinquante filles de son hôte, mais à beaucoup moins que cela, on ne laisse pas de passer pour bon compagnon. Vous ferez le discret tant qu'il vous plaira : le mot qui vous est échappé, que les femmes sont la plus belle moitié du monde, n'est pas d'un homme qui n'ait que faire d'elles. Je vois bien ce que c'est : vous voulez assurer les maris, afin que, n'ayant point de soupçon de vous, ils vous laissent faire vos recherches en toute liberté. Cela s'ap-

1. C'est sûrement de Racan qu'il s'agit ici.

pelle être habile homme, et tendre des pièces comme il faut ; continuez. Je serai bien aise que vous soyez heureux, & je charge que vous ayez pitié de ceux qui ne pensent l'être. J'ai été ce que fait le reste des hommes : j'ai désiré la longue vie, et vous voyez où la longue vie m'a réduit. Je ne suis pas enterré, mais ceux qui le sont ne sont pas plus morts que je suis. Je n'ai, grâce à Dieu, de quoi murmurer contre la constitution que la nature m'avoit donnée. Elle étoit si bonne, qu'en l'âge de soixante et dix ans je ne sais que c'est d'une seule des incommodités dont les hommes sont ordinairement assaillis en la vieillesse ; et si c'étoit être bien que de n'être point mal, il ne voit peu de personnes à qui je dusse porter envie. Mais quand pource que je ne suis point mal, serais-je si peu judicieux que je me fiasse accroire que je suis bien ? Je ne sais quel est le sentiment des autres, mais je ne me contente pas à si bon marché. L'indolence est le souhait de ceux que la goutte, la gravelle, la pierre ou quelque semblable indisposition, mettent une fois le mois à la torture : le mien ne s'arrête point à la privation de la douleur ; il va aux délices, et non pas à toutes (car je ne confonds point l'or avec le cuivre), mais à celles que nous font goûter les femmes en la douceur incomparable de leur communication. Toutes choses, à la vérité, sont admirables en elles ; et Dieu, qui s'est repenti d'avoir fait l'homme, ne s'est jamais repenti d'avoir fait la femme. Mais ce que j'en estime le plus, c'est que, de tout ce que nous possédons, elles sont toutes qui prennent plaisir d'être possédées. Allons-nous vers elles, elles sont aussitôt la moitié du chemin ; leur disons-nous nous aimer, elles nous répondent *mon âme* ; leur demandons-nous un baiser, elles se collent sur notre bouche ; leur tendons-nous les bras, les voilà pendues à notre cou. Que si nous les voulons voir avec plus de privauté, y a-t-il père si si grand si si puissant qu'elles ne se précipitent pour satisfaire à notre désir. Si après cela il y a malheur égal à celui de ne pouvoir plus avoir de part en leurs bonnes grâces, je vous en fais juge, et m'assure

que vous aurez de la peine à me condamner. Mais il ne faudroit guère continuer ce discours pour me porter à quelque désespoir. Brisons là; aussi bien ma lettre est déjà trop longue. Si vous la trouvez telle, vous en pardonnerez la faute au plaisir que j'ai pris de m'entretenir avec vous, et de là jugerez, s'il vous plaît, monsieur, combien en quelque bonne occasion il me sera doux de vous témoigner que je suis et veux toujours être votre serviteur très-humble et très-affectionné.

## XI. — A M. DE BOUILLON-MALHERBE

Monsieur mon cousin,

Il se faut laisser vaincre à vos courtoisies, à peine de recevoir un affront. Vous avez le premier intérêt en la gloire du nom de Malherbe; c'est à vous de faire le principal effort pour la relever. Il y faut de la fortune. Jusques ici elle nous a tellement abandonnés, qu'il y aura bien de la peine à nous la réconcilier. Je vous en laisse le travail, comme au plus capable de le faire. Mon âge me défend de rien entreprendre qui soit ni long ni difficile. C'est aux jeunes à planter des chênes : les vieux comme moi ne doivent plus planter que du persil, des choux, des épinards, et autres telles denrées. Je voudrois bien vous écrire des nouvelles, mais cette semaine peneuse<sup>1</sup> les a étonnées. Je crois que, et à Troie et au camp des Grecs, on ne fait que prier Dieu. C'est à lui qu'il faut recourir, et de lui qu'il faut attendre ce qui nous est propre. Hors de son aide, tout est vain, tout est songe, ombre et fumée. Je le prie, monsieur mon cousin, qu'il vous donne les prospérités que je vous désire, à la charge que vous continuerez

1. Ce mot, qui depuis longtemps n'est plus en usage, s'employait autrefois comme synonyme de *piteuse*.

d'aimer, et de bon cœur, celui qui de tout le sien est votre très-humble et très-affectionné serviteur.

A Paris, ce 29 de mars 1614.

## XII. — AU MÊME

Monsieur mon cousin,

Je m'étonnois certainement d'être si longtemps sans avoir de vos nouvelles; mais je ne pensois pas que la cause en fût si triste comme elle l'est. Il faut louer Dieu, de quelque façon et en quelque temps qu'il dispose de nous ou des autres. Bien est-il malaisé de recevoir de si pesants coups sans donner quelque signe de ressentiment. Mais il en faut toujours revenir là, que c'est un passage nécessaire à tout ce qui vit au monde, et que si aujourd'hui nous perdons et pleurons, demain nous serons perdus et pleurés à notre tour. Je vous en dirois davantage, mais en semblables occasions les paroles ont plus d'ostentation que d'effet. Nous attendons ici les remontrances du parlement. On tient que c'est pour demain. Si ces gens eussent rejuré le rétablissement de la paulette, ils donneroient meilleure opinion qu'ils ne font, et leur harangue seroit de meilleure odeur. Mais où sont ceux qui ne sont point sensibles à leur intérêt? Je ne sais si c'est au ciel, mais je sais bien qu'il n'y en a point sur terre, et qu'il ne faut pas espérer qu'il y en ait jamais. Les préparatifs des mariages se font avec hâte. L'on croit que l'on partira à la mi-juin. Je ne pense pas que ce soit précisément au quinzième, mais je tiens que ce ne sera pas bien longtemps après. Adieu, monsieur mon cousin. Je suis votre très-humble et très-affectionné serviteur.

A Paris, ce 30 de mai 1615.

## XIII. — AU MÊME

Monsieur mon cousin,

J'ai ce matin reçu votre paquet, dans lequel étoient les mémoires que vous m'avez envoyés. Je les ai vus, et couru par-dessus, sans y avoir rien trouvé qui puisse servir à l'ouvrage qui se fait. C'est pourquoi je vous les renvoie. Il n'est question que de trouver des choses générales, où toute la noblesse soit comprise; et faut que ce soient de vieux documents de trois ou quatre cents ans. Dans ces cahiers où sont les mémoires de notre noblesse, il est fait mention d'un livre de Navarre, héraut d'armes, et d'une histoire d'outre-mer. Si cela se pouvoit recouvrer, ce seroit une bonne affaire; car, comme je vous ai déjà mandé, celui qui travaille à l'histoire de Normandie n'y met rien du sien, mais ramasse, avec tout ce qu'il a déjà imprimé sur ce sujet, tout ce qu'il peut trouver de livres écrits à la main. Et certainement c'est ce qui sera le meilleur, pource que, s'il parloit des maisons ou personnes en particulier, il seroit suspect d'avoir donné quelque chose à son affection. De cette façon, ne faisant que mettre en lumière de vieux livres, ce qui y sera n'aura ni doute ni soupçon de faveur ou flatterie. Pour notre maison, vous n'aurez que faire de vous en mettre en peine : il n'y a pas un livre où elle ne soit; et tout exprès je ne veux en façon du monde voir celui qui fait le recueil, pour ne donner matière de croire qu'il y ait mis quelque chose à ma requête. Le livre que j'avois envoyé querir en Angleterre est venu, mais il est imparfait. J'y renvoie pour avoir ce qui reste, et pour avoir aussi de leur main le catalogue de ceux qui ont suivi le duc Guillaume en Angleterre. Il ne faut pas douter que nous n'y soyons, aussi bien qu'aux mémoires qui s'en trouvent par deçà. Vous aurez vu ce que dit de nous Camdenus. Je lui ai fait écrire

par un de ses amis, pour savoir de lui d'où il l'a tiré. Entre autres seigneuries très-grandes que perdit Payen-Malherbe pour avoir appelé<sup>1</sup> Louis, fils de Philippe-Auguste, il rest Bécou-Malherbe en la comté de Kent près de Lenham, qui a été si long-temps en cette maison qu'il en a retenu le nom. J'ai fait voir la carte d'Angleterre, où est ladite seigneurie de Bécou-Malherbe. J'espère que par la réponse de M. de Cambours nous apprendrons quelque chose de plus. Je n'ai que faire de l'arbre de généalogie que feu mon père avoit dressé; car, comme je vous ai dit, il n'est pas question de rien dire de nous en particulier, mais de faire généralement imprimer tout ce qui se trouve de l'histoire de Normandie, où, puisque nous nous trouvons, il faut louer Dieu; pource que, si nous n'y étions, ce seroit en vain que nous désirerions ni espérerions de nous y faire ajouter. Je suis, monsieur mon cousin, votre serviteur très-humble et très-affectionné.

A Paris, le 16 de juin 1618.

#### XIV. — AU MÊME

Monsieur mon cousin,

L'Aubigné que je vous envoie demeurera avec vous, s'il vous plaît. C'est en cette intention que je le vous ai envoyé. Nous parlerons des secondes noces de notre bon oncle quand il sera ici. Vous me dites que s'il y pense, ce sera par considération. C'est une besogne où qui a de l'amour pense tout faite avec la raison. Quoi que c'en soit, et qui qu'en dise les mauvaises langues, c'est une douce chose que la compagnie d'une femme; et sur ce sujet je dis un jour à la reine mère du roi un mot qui le fit rire, qu'il n'y avoit que deux belles choses au monde, les roses et les

1. Appelé en duel.

femmes ; et deux bons morceaux, les femmes et les melons. Mais, mon cousin, après tous les soins que nous aurons apportés à en faire une bonne élection, nous y pourrons aussitôt faire hasard que rencontre, et, quoi qu'il en arrive, il le faut attribuer à la fortune, et non à notre jugement. Recommandez donc à Dieu notre ami, comme l'on fait un homme qui se met sur la mer ; les succès de l'un et de l'autre ont mêmes espérances et mêmes craintes. Le mal que j'apprends le plus pour lui, c'est, comme je vous ai dit, le nombre des enfants ; les autres incommodités ont leurs remèdes, celle-ci n'en a du tout point. Pour ce que vous m'écrivez au bas de votre lettre, touchant l'Histoire d'Aubigné, vous avez en ce volume que je vous ai envoyé tout ce qu'il a fait imprimer. Je crois bien qu'il sera suivi d'un troisième ; mais il a si mal rencontré en ce commencement, que je crois qu'il y pensera de plus près à l'avenir. Vous pouvez juger comme il doit parler véritablement des affaires du Levant et du Midi, puisqu'en ce qui s'est fait auprès de lui, et, par manière de dire, à sa porte, il rencontre si mal. Le meilleur que j'y voie, c'est que ses mensonges ne feront pas geler les vignes, et que les denrées seront en la halle au prix qu'elles ont accoutumé : c'est de quoi il est question : tout le reste, vanité, sottise et chimères. Adieu, monsieur mon cousin. Je suis toujours votre très-humble et très-affectionné serviteur.

A Paris, ce 14 de février 1620.

## XV. — AU MÊME

Monsieur mon cousin.

Je ne sais sur quoi vous vous fondez pour ne croire pas que, devant qu'il soit Pâques, la Rochelle sera en l'obéissance du roi. Je suis bien de contraire opinion : je ne crois pas qu'elle soit si longtemps sans se rendre. On y travaille par deux voies : l'une



par la stecade<sup>1</sup> prétendue de Pompée Targon, de laquelle je n'ai pas grande espérance, comme aussi n'ont presque tous ceux qui en tiennent. L'autre est par une digue ou estacade que l'on tire du travers de part, depuis le fort Louis jusqu'au fort de Corailles. Il y a huit ou dix jours qu'il y en avoit cent dix pas de large : vous pouvez penser que depuis la brèche est li-n avancée. On s'attend qu'elle sera achevée pour tout le mois de janvier. On doit laisser au milieu la place d'un canal, qui sera rempli de caissons maçonnés qui se font à Bordeaux. Il y a douze ou quinze jours que la reine mère me dit (je dis à moi, pour ce que je le lui demandai) qu'il y en avoit déjà trente d'achovés. Je lui ouïs dire aussi, lundi au soir, que la digue étoit si bonne et si ferme que la mer n'en avoit pas ébranlé la moindre pierre qui y fût. Les choses étant comme cela, je ne suis pas d'avis que vous gâiez; et d'ailleurs, pour avoir mon portoit, vous n'avez que faire de gageure. La demande que vous m'en faites est trop obligeante pour ne la vous accorder pas. Je désire seulement que vous me donniez temps jusqu'à ce que nous soyons dans les chaleurs. Il est vrai que je n'ai jamais que mauvaise mine; mais en hiver je l'ai pire qu'en été. Je vous en ferai donc faire un ce mois de mai, et en ferai faire un autre pour me faire mettre en médaille, pour en tirer une cinquantaine, et de cette façon satisfaire à beaucoup de personnes qui me font la même prière que vous. Il y a une douzaine de mes parents ou de mes amis à Caen à qui j'en veux donner. Il m'en faut pour cette ville et pour Provence. Ce ne seroit jamais fait de m'amuser à me faire peindre. Je suis bien aise, monsieur mon cousin, que mes lettres vous soient agréables. Vous en parlez selon mon goût, quand vous dites qu'en les lisant vous pensez m'ouïr deviser au coin de mon feu. C'est là, ou je me trompe, le style dont il faut écrire les lettres. J'espère, quand je me serai tiré de l'affaire où m'a mis la mort de votre cousin, en

1. Estacade.

faire imprimer un volume entier, où je mettrai celles que vous m'avez envoyées, et avec elles celles que je vous écris tous les jours, que vous garderez, s'il vous plaît, pour y être mises quand je les aurai revues et habillées à la mode. Vous me garderez, s'il vous plaît, celles que vous avez reçues de moi depuis les premières; non pas toutes, mais celles où vous jugerez qu'il y aura de la matière pour faire quelque chose. Vous aurez dans quinze ou vingt jours, Dieu aidant, cent ou six-vingts vers que je vais envoyer au roi. Ils lui seront présentés par M. le cardinal de Richelieu, que vous croyez bien qui n'y sera point oublié. Pour nos nouvelles, lundi Montagny fut mis à la Bastille. Il vint par eau depuis Melun jusques auprès de ce pavillon qui est au bout du jeu de mail de l'Arsenac<sup>1</sup>. Le marquis de Rotelin, qui le reçut et le livra à M. de Tremblay, m'a dit qu'il le trouva fort étonné. Je ne pense pas qu'il soit traité d'autre façon qu'en prisonnier de guerre. On dit que M. de Bullion vient pour l'interroger. Il se peut faire qu'il est déjà venu. Les drapeaux pris sur les Anglois furent hier apportés au Louvre aux deux reines. On leur fit faire un tour dans la cour, et de là on les porta à Notre-Dame. Il y en a quarante-quatre; ils ont été dix-neuf jours par les chemins. Le frère aîné de M. de Saint-Simon en a été le conducteur, et de quatre petites pièces qui ont été prises sur les mêmes ennemis. Les drapeaux ont tous au bout d'en haut et au coin qui est vers le bois, un morceau de taffetas blanc d'environ trois pieds en carré. En ce taffetas blanc il y a une croix rouge, qui touche à toutes les quatre faces de ce carré. M. le Prince est devant Soyon sur le Rhône, où il assiège Brison. Les assiégés ont fait une sortie sur nous, où il est demeuré deux de leurs prisonniers, qui ont été pendus à l'heure même. Il étoit venu vers M. le Prince deux députés de Privas, pour le prier de leur donner quelque temps pour disposer les choses à l'obéissance. Il leur en

1. Nous suivons ici l'orthographe de Malherbe. Nicot, l'auteur du *Thresor de la langue françoise*, qui vivait à la même époque, écrivait *arsenal*. Depuis, ce mot a perdu sa lettre étymologique.

donna autant qu'il falloit pour aller et pour revenir, c'est-à-dire pour envoyer à Privas. La chose ne s'étant point faite, il fit aussitôt perdre les deux députés, qu'il avoit retenus pour cet effet. J'ai grande opinion du service que rendra ce prince au roi en cette occasion. Dieu lui en fasse la grâce, et là et partout donne à Sa Majesté les prospérités que les gens de bien lui désirent. Adieu, monsieur mon cousin. Excusez la lettre dont je vous écris. J'use avec vous librement, et comme votre serviteur très-humble et très-affectionné.

A Paris, ce 22 de décembre 1627.

XVI. — AU MÊME

Monsieur mon cousin,

Je ne sais pas si je mentirai en mes prophéties, mais je sais bien que je ne mentirai pas au terme que je vous demande pour le portrait. Je suis bien près de la mort, mais je pense que trois ou quatre mois m'en feront la raison. Pour les choses du monde, j'ai l'honneur d'être tous les jours au cabinet; et à cette heure même je n'en fais que de venir, y ayant demeuré trois heures exprès pour apprendre quelque chose digne de vous écrire. Mais vous savez plus de nouvelles que moi. Le duc de Lorraine, qui a désarmé il y a trois semaines et plus, vous fait peur. Il en est de même de M. de Savoie, qui a fait chanter le *Te Deum*, et fait faire des feux de joie à Turin pour la défaite des Anglois, et a envoyé ici vers Leurs Majestés un ambassadeur extraordinaire pour s'en réjouir avec elles. Avec tout cela je vous prie de ne laissez pas de vous en faire de mauvais contes. Ne croyez point de léger, mon cousin; et quand on vous dira quelque chose, considérez l'intérêt de celui qui la vous dira, et finalement raisonnerez selon le sens commun: vous trouverez qu'on n'a rien en corps, on ne vous présente que des fautes. Je ne suis pas,

certes, d'où vous avez appris cette prétendue intelligence sur la Fère; mais je sais bien que c'est une chose si absurde, que quand je m'en suis voulu enquérir, si on ne m'eût connu, on m'eût fait passer pour dupe. Le marquis de Nesle, qui en est gouverneur, étoit ce soir chez la reine mère. Je lui ai donné de quoi rire quand je lui ai demandé ce qui en étoit. On ne vous a pas mieux averti de ces douze vaisseaux que nous avons eu bien de la peine à mettre ensemble depuis dix-huit jours. M. de Guise en a vingt-cinq ou vingt-six françois, et quelque trentaine d'Espagne. Je crois que, puisque l'on n'en assemble point davantage, on ne juge pas qu'il faille plus de dépense, et que cela suffira pour ranger la Rochelle à son devoir. L'Anglois, s'attaquant au roi, est un petit gentilhomme de cinq cents livres de rente qui s'attaque à un qui en a trente mille. Je ne sais, monsieur mon cousin, si je vous ai dit qu'il n'y a que deux rois en Europe capables de mener du canon en campagne; si je ne le vous ai dit autrefois, je vous le dis à cette heure, car il est vrai. On ne compte que deux puissances en la chrétienté, la France et l'Espagne : pour les autres, ce sont leurs suivants, et rien plus. Quant aux grands qui fomentent la guerre, ne vous imaginez pas qu'il y en ait un si hardi de faire semblant d'y penser. S'ils se pouvoient tous accorder, c'est bien chose assurée qu'ils feroient du mal. Mais ni en France, ni en lieu du monde, on ne voit jamais entre ces gens-là un consentement universel. Ils ne sont pas sitôt d'accord, que leurs intérêts les séparent; chacun a peur que son compagnon ne s'avance à ses dépens. Cela n'est point en France seulement, c'est partout où il y a des hommes. Pour moi, je crois, avec beaucoup de gens d'esprit, que la huguenoterie court fortune par toute l'Europe d'être voisine de sa fin : toutes les apparences vont là. Il me semble qu'un peu de bon raisonnement vous doit faire rire quand on vous menace des Anglois. Ils sont venus, avec cent ou six-vingts vaisseaux, nous surprendre et nous attaquer en un lieu où nous ne pouvions aller. Il n'est donc pas vraisemblable que, venant en terre ferme, ils

fassent mieux leurs affaires, étant bien certain qu'ils s'écrouleront pas sitôt pied à terre, qu'ils n'aient quinze ou vingt mille hommes sur les bras, contre cinq ou six mille hommes qu'ils pourront amener. Quant à moi, je les crains comme je craignois ceux du Grand-Caire. Voilà, monsieur mon cousin, mes sentiments. La reine mère du roi attend dimanche ou lundi le lieutenant de ses gardes, qu'elle a envoyé vers le roi. Il nous dira des nouvelles, et si elles sont importantes, je vous en ferai part tout aussitôt. Il ne me souvient point de celui pour qui j'ai fait des vœux, dont vous êtes si étonné. Ce n'est pas ma coutume d'aimer ceux qui n'aiment point le roi et qui le servent mal, à faute d'affection ou à faute d'expérience. Ma mémoire est usée : si vous ne me ramenez l'homme dont il est question, je ne le saurois deviner. Mais je suis trop long. Adieu, monsieur mon cousin. Je vous donne le bonsoir.

▲ Paris, ce 21 de janvier 1628.

## XVII. — AU MÊME

Monsieur mon cousin,

Je ne pensais pas, quand je vous écrivis ma dernière lettre, que la réponse que vous m'y feriez dût être accompagnée d'une si pitoyable nouvelle comme celle que vous me mandez. Ce n'est pas que la fortune ne me soit toujours suspecte; mais étant notre vie exposée à autant de ses injures que nous avons de choses qui nous sont chères, il n'est pas possible de prévoir qui sera le premier endroit où nous en serons assaillis. Je dois bien croire, monsieur mon cher cousin, et votre lettre me le fait paroître assez clairement, que vous des vœux en un état où les consolations vous seroient des offenses; c'est pourquoi vous n'en recevrez point de moi. Vous avez perdu une des meilleures et des plus aimables femmes du monde; j'aurois mauvaise grâce de vous parler ou d'être insensible en cette infirmité, ou de ne

la sentir que légèrement. Non, non, mon cher cousin, satisfaites à votre devoir, satisfaites à votre bon naturel, et satisfaites encore à la pauvre défunte, qui sans doute ne peut être mieux assurée du plaisir que vous avez eu en sa compagnie, que par les témoignages que vous rendrez du regret d'en être privé. Je vous donne certes un conseil bien extraordinaire; mais je le fais d'autant plus hardiment, que je sais qu'il est selon votre humeur, et que vous savez qu'il est selon la mienne. J'en ai fait de même quand j'en ai eu les mêmes occasions. Dieu, qui vous a envoyé cette affliction, vous la récompensera, s'il lui plaît, par la conservation de ce qui vous reste. Je la vous souhaite, monsieur mon cher cousin, et avec elle toutes sortes de nouvelles prospérités, comme celui qui est toujours votre très-humble et très-affectionné scrivateur.

### XVIII. — AU ROI LOUIS XIII

A L'OCCASION DE LA MORT DE SON FILS, QUI FUT TUÉ  
EN DUEL.

Sire,

Les vers que Votre Majesté vient de lire<sup>1</sup> passeront, s'il lui plaît, pour un très-humble remerciement de la promesse qu'elle m'a faite de ne donner jamais d'abolition à ceux qui ont assassiné mon fils. Une bonté médiocre se fût contentée de me l'avoir dit une fois. La vôtre, qui, en l'amour de la justice et en la haine des crimes, n'est semblable qu'à soi-même, après me l'avoir réitéré, y voulut encore ajouter ce favorable commandement, que je travaillasse à faire prendre les meurtriers, et que je ne me souciasse point du demeurant. Il me semble bien, sire, que des paroles prononcées de la bouche d'un roi, le plus grand et le

1. Cette lettre était apparemment précédée de l'ode VIII :

Donc un nouveau labour à tes armes s'apprête.

meilleur qui soit au monde, me doivent être en telle estime, que, sans être criminel moi-même, je ne puisse faire doute de leur vérité : mais, sire, sur quelle sûreté peut se reposer un esprit de qui le trouble est si grand et si déplorable comme le mien? Cauvet, conseiller d'Aix, beau-père de de Piles, et père de Borzys, qui sont les deux abominables assassins de mon pauvre fils, péchier partout la vertu de ses pistoles, parle de la poursuite que j'en fais, non avec l'humilité d'un qui a besoin de miséricorde, mais avec la présomption d'un qui se veut assuré de triompher. C'est cela, sire, qui m'amène une seconde fois à vos pieds, pour vous faire souvenir de votre promesse, et vous en demander la confirmation. Pour ce qui est des faveurs dont Cauvet se promet d'être appuyé, je ne m'en mets point en peine; il en sera ce qu'il pourra; mais je sais bien qu'un homme d'honneur y pensera deux fois, avant que de se ranger de son parti. Protéger une méchanceté, et la commettre, sont actions qui partent toujours d'une même source; et qui feroit l'un, sire, feroit l'autre, s'il en espéroit la même impunité. Puis, quand il se trouveroit des âmes assez perdues pour l'assister, sur quelles apparences, s'ils ont quelque lumière de bon sens, sauroient-ils fonder leur intercession? Si par les qualités mes parties se pouvoient rendre considérables à mon préjudice, qui est-ce qui ne sait point qu'un nombre infini de personnes vivent encore à Marseille, qui ont vu arracher le père et l'oncle de Cauvet, et là, petits marchandets, avec des balles de canelle, poivre, gingembre, raisins et autres drogues, commencer leur trafic, qui de deux ou trois mille livres qu'ils pouvoient avoir alors, est abouti à près de deux millions, que tout le monde croit qu'ils aient aujourd'hui? Je n'ai parlé que du père et de l'oncle; mais Cauvet, lui-même, hardi qu'il est, oseroit-il nier qu'il n'eût fait le métier lui-même, et qu'avant de lui son nom n'ait été écrit au livre de l'écrivain de valsoles? Quant à de Piles, si un secrétaire d'État, appuyé d'une personne qui pouvoit tout auprès du feu roi votre père, ne lui eût fait obtenir la chétive capitainerie du château d'H, vacante par la mort d'un valet

de chambre de Henri III, ensuite de laquelle il a fait depuis quelques autres petites grivelées, ne seroit-il pas à cette heure ou à Carpentras ou en Avignon, caché parmi ses parents dans les ordures de la honteuse condition où il est né? Pour ce qui est de moi, sire, il est bien vrai que la maison des Malherbe Saint-Aignan dont je suis, et dont je porte le nom, est depuis deux cents ans en si mauvais termes qu'elle ne sauroit être pis, si elle n'étoit ruinée entièrement; et quand je dis cela, je ne pense laisser rien à dire à mes ennemis : mais il est vrai aussi que non-seulement dans l'histoire de Normandie, mais en la voix commune de tout le pays, elle est tenue pour l'une de celles qui suivirent il y a six cents ans le duc Guillaume à la conquête d'Angleterre, et que, pour le justifier, l'écusson de leurs armes est encore aujourd'hui, parmi trente ou quarante des principales du temps, en l'abbaye de Saint-Étienne de Caen, dans une salle que la fortune plutôt qu'autre chose exempta du ravage que fit la fureur des premiers troubles en tout le reste de cette maison. Si mes parties s'en veulent éclairer, qu'ils aillent sur le lieu : leur propre vue leur apprendra ce qui en est. Mais peut-être s'imaginent-ils qu'ils donneront à ce crime une couleur qui en diminuera l'abomination ; c'est chose qu'ils ont déjà tentée inutilement : s'ils y retournent, je ne crois pas que ce soit avec plus de succès. Cette maudite affaire ne fut pas sitôt arrivée, que Cauvet, qui voudroit avoir des juges à sa fantaisie, ou plutôt qui n'en voudroit point avoir du tout, dépêcha par deçà un des siens pour avoir une interdiction du parlement de Provence, et en chemin faisant le chargea de conter la nouvelle de la façon qu'il lui étoit expédient qu'elle fût crue. Son homme s'acquitta de sa commission le mieux qu'il put; mais ce furent des ténèbres qui ne durèrent guère. Il arriva dans cinq ou six jours une infinité de lettres de Provence, qui, par des narrations véritables et non suspectes, démentirent ce que ridiculement ce messager avoit publié. M. de Guise même, qui avoit été prévenu de cette imposture, me fit l'honneur de me venir voir, et m'avoua que du pre-



mier abord il avoit cru ce que l'homme de Cauvet avoit dit ; mais que, depuis, ceux qui font ses affaires en Provence lui avoient écrit au vrai comme la chose s'étoit passée, que l'action étoit déshonnête, et que de bon cœur il m'assisteroit en ce qui dépendroit de lui. Voilà comme réussit à Cauvet le premier essai qu'on eut cette occasion il fit d'abuser le monde. A cette heure que la chose est décrite comme elle est, et que, sur les informations faites par trois juges différents, et les dépositions de plus de quarante témoins, les assassins ont été condamnés à mort, je ne vois pas avec quelle apparence il pourroit reprendre le même chemin. Aussi crois-je bien que ce n'est pas là que lui et les siens jettent les plus assurés fondemens de leur espérance. Ils me voient en un âge où il est malaisé que ma vie soit plus guère longue ; ils font ce qu'ils peuvent pour en attendre la fin. Il ne se passe point de semaine que sur des vétilles ils ne m'assignent au conseil. Contre tous leurs artifices, M. le garde des sceaux est mon refuge. Les bonnes causes sous lui ne doivent rien craindre, ni les mauvaises rien espérer. Son intégrité est une muraille d'airain ; il n'y a moyen d'y faire brèche. Tout le monde bénit l'élection que Votre Majesté en a faite : je crois qu'il ne sera pas mairi que j'en fasse de même, et qu'avec les autres je publie sa vertu, pourvu que véritablement elle est une des plus fortes et des plus nécessaires pierres dont Votre Majesté puisse composer la Cité de France. L'ordonnance veut que toute audience soit donnée aux criminels, que premièrement ils ne soient remis en prison. Je sais bien que c'est ce que mes parties ne feront pas, et par conséquent je me dois rire d'eux si, quoi qu'ils fassent dire en leur absence, ils s'imaginent d'être écoutés dans le conseil. Je suis trop long, si je j'abuse de votre loisir : mais si les plus faibles passions sont rebelles à la raison, il ne faut pas penser que les fortes demeurent dans l'obéissance. Je m'en vais finir, après que j'aurai dit à Votre Majesté une chose que peut-être elle n'entendra pas sans étonnement. Mon pauvre fils, ayant été mal à quatre lieues d'Avignon fut apporté, pour, selon son désir, être inhumé en l'église des

Minimes, qui est au bout de l'un des faubourgs. Le peuple ne sut pas sitôt que le corps étoit arrivé, qu'il y courut en telle abondance, qu'il ne demeura au logis que les malades. Comme il fut question de le mettre en terre, ils dirent tous résolument qu'ils le vouloient voir encore une fois. Les religieux en firent quelque difficulté, mais il fallut qu'ils cédassent. La bière fut ouverte, le drap décousu, et le peuple satisfait de ce qu'il avoit désiré. Quelles bénédictions furent alors données au pauvre défunt, et quelles imprécations faites contre les meurtriers! C'est chose vue et attestée de trop de gens pour m'y arrêter. Il suffit, sire, que je supplie très-humblement Votre Majesté de considérer quelles étoient les mœurs d'un homme que toute une ville a regretté de cette façon. Ce n'est rien de nouveau de plaire à cinq ou six personnes; mais de plaire à tout un peuple, et lui plaire jusques à si haut point, il est malaisé que ce soit que par le moyen d'une vertu bien reconnue, et dont les témoignages aient une bien claire et bien générale approbation. Aussi ne douté-je point, sire, que Votre Majesté, qui a une aversion de toutes sortes de crimes, ne trouve en cette circonstance extraordinaire, de quoi faire sentir à mes parties un extraordinaire courroux. Tuer qui que ce soit est toujours un mauvais acte; mais tuer un homme de bien, et le tuer poltronnement et traîtreusement, c'est mettre le crime si haut qu'il ne puisse aller plus avant. J'ai certes de la peine à croire qu'il y ait homme qui osât parler pour ceux qui ont commis celui-ci. Toutefois, pource qu'il y a des esprits bossus et boiteux aussi bien que des corps, s'il avenoit à quelque effronté d'en prendre la hardiesse, soutez-vous, sire, que ceux qui vous prient d'une injustice vous tiennent capable de la faire; et là-dessus jugez quelle opinion vous devez avoir des personnes qui l'ont si mauvaise de Votre Majesté. Pour moi, qui ai accoutumé de nommer les choses par leur nom, je ne saurois dire sinon que je les tiens pour gens sans conscience, et à qui le succès de vos affaires bon ou mauvais est indifférent. Qu'on examine vos prospérités comme on

voudra, il ne s'en trouvera point d'autre cause que la sainteté de votre vie. Je n'ôte rien à la gloire de votre église. Vos modestes vœux, bien à peine la force de la mettre hors du tourteau, que Votre Majesté en fit des choses qui furent admirées de toute l'Europe. Je n'ôte rien non plus aux soins intangibles qu'apporte M. le cardinal de Richelieu à la direction de vos affaires, aux professions excessives qu'il fait de son bien pour votre service, ni aux assiduités infatigables qu'il y rend avec un péril extrême de sa santé. Au contraire, j'estime ce très-grand prélat jusqu'à ce que je ne le vois jamais tant soit peu indisposé, que je ne soupçonne quelque grande indignation de Dieu contre l'État. Mais, sire, qu'en cette occasion de l'île de Ré la mer se soit émue devant vous; que, de si revêche qu'elle est, elle soit devenue si complaisante; c'est, pour en parler comme il faut, une affaire où il y a quelque chose de plus que de l'homme. Je sais bien les dévotions qu'a faites pour vous la reine votre mère, reine aussi grande qu'elle est bonne mère, aussi bonne qu'elle est grande reine, et telle, en toutes ses qualités, que c'est ne savoir que c'est de perfection, que de croire qu'il y ait rien à désirer. Je n'ignore pas aussi celles que la reine y a contribué : reine si belle et si vertueuse, que, hors l'honneur qu'elle a eu d'épouser Votre Majesté, le monde ne lui pouvoit donner de mari qui le méritoit. Mais quelque ardeur de prière qu'elles y eussent apporté l'une et l'autre, eussent-elles obtenu pour un prince de piété commune ce qu'elles ont obtenu pour vous? Non, non, sire, il n'y a personne qui raisonnablement se puisse plaindre, quand je dirai que Votre Majesté n'a mis ses affaires au bon état où elles sont, que par le soin de plaire à Dieu, et la crainte de l'offenser. Continuez, sire, de marcher dans un chemin si assuré. Il n'est toujours le mal : Dieu vous fera toujours du bien. Je ne crains pas qu'il y ait chose au monde que vous désiriez et qui vous soit si désirable comme d'être père. Vous le savez, sire, par beaucoup de raisons; mais ce n'en sera pas nos deux amulets que la compassion que vous aurez eue d'un père affligé comme je le suis.

et, dans peu de jours, Votre Majesté remettra tellement les rebelles dans leur devoir, que ce que j'ai dit sera véritable :

Enfin mon roi les a mis bas,  
Ces murs qui de tant de combats  
Furent les tragiques matières.  
La Rochelle est en poudre, et ses champs désertes  
N'ont face que de cimetières,  
Où gisent les Titans qui les ont habités.

C'est là, sire, que tendent les vœux de tous les gens de bien, et, autant que de nul autre, ceux de votre très-humble, très-obéissant et très-affectionné serviteur,

F. DE MALHERBE.

---

# LETTRES ET FRAGMENTS

DE LA CORRESPONDANCE

AVEC M. DE PEIRESC<sup>1</sup>

---

;

8 octobre 1698.

Si vous revenez à Paris d'ici à deux ans, vous ne le reconnaîtrez plus : le pavillon du bout de la galerie est presque achevé ; la galerie du pavillon au bâtiment des Tuileries est fort avancée, les fenêtres de l'étage de bas sont faites ; l'eau de la pompe de Pont-Neuf est aux Tuileries ; mais le plus grand changement est en l'île du Palais, où l'on fait un quai qui va du Pont-Neuf au pont aux Meuniers, comme l'autre va du Pont-Neuf au bout du pont Saint-Michel. On fait en cette même île une place que l'on appellera, à ce que l'on dit, la place Dauphine, qui sera très-belle, et bien plus fréquentée que la Royale. On refait le pont Saint-Cloud, dont il y avoit plusieurs arches rompues. On va

1. Nicolas-Claude Fabri, seigneur de Peiresc, conseiller du roi au parlement de Provence, appartenait à une famille illustre et originaire de Pise, établie en France depuis le xiv<sup>e</sup> siècle. Il entretenoit une correspondance suivie avec tout ce qu'il y avoit d'hommes instruits et lettrés ; et ses relations intimes avec le garde des sceaux de Vair le servirent même d'être utile à Malherbe. Il mourut en 1697. À sa mort on trouva

faire un pont de bois à Surène, pour aller à Saint-Germain sans passer plus de bac ; le bois en est presque tout amassé. M. de Sully a été à Rouen pour y faire un pont neuf, pource que nul n'a voulu entreprendre de rebâtir le vieil. Il y a à cette heure un grand ordre à Paris pour les boues, pource que les maisons sont taxées à deux fois plus qu'elles ne l'étoient ; mais j'ai peur que cette grande furie ne durera pas, et qu'insensiblement nous retournerons au premier désordre, et qu'il y fera crotté comme devant.

## II

11 janvier 1610.

Vendredi dernier, M. le Dauphin jouant aux échecs avec la Luzerne, qui est un de ses enfants d'honneur, la Luzerne lui donna échec et mat ; M. le Dauphin en fut si fort piqué, qu'il lui jeta les échecs à la tête. La reine le sut, qui le fit fouetter par M. de Sommeray, et lui commanda de le nourrir à être plus gracieux : elle l'a jugé nécessaire pour ce que ce prince, extrêmement généreux, ne veut rien souffrir qui ne cède. Il fut à l'Arsenac il y a trois ou quatre jours ; j'ai ouï dire à un gentilhomme qui étoit présent que M. de Sully lui fit un grand accueil ; mais que, quoi qu'il lui fit, jamais il ne s'arrêta à lui et ne le regarda presque point. Il y a, depuis huit ou dix jours, au grand cabinet de la reine, un tableau où l'infante d'Espagne est peinte de son long, avec cette inscription : *Dona Anna Mauricia d'Austria* ; l'autre soir, M. le Dauphin la montrait à quelques-uns de ces petits qui sont nourris auprès de lui, et leur disoit : Voilà ma femme. M. de Sommeray lui dit que peut-être les Espagnols ne la lui voudroient pas bailler ; et il répondit tout aussitôt : Eh ! il la faudra aller prendre. Ce prince est pour donner de la besogne à la jeunesse qui sera de son siècle : il

est d'un naturel extrêmement bon; mais il veut être respecté, comme il est raisonnable.

## III

19 mai 1610.

Jedi au soir, au retour du couronnement de la reine, un nommé la Brosse, qui a été médecin de M. de Soissons, dit à M. de Vendôme qu'il avertit le roi que le lendemain il courrait une grande fortune; que s'il en échappoit, il feroit esclave jusqu'à vingt-cinq ans. Cet avis fut donné au roi par M. de Vendôme; mais il n'en fit que rire, et pensa qu'il en seroit couru d'une infinité d'autres qu'il avoit reçus sur le même sujet. La réponse fut : C'est un fou, et vous en êtes un autre. Le lendemain au matin, soit que le roi pensât à cet avis autrement, il pria Dieu extraordinairement, et même se fit apporter ses Heures dans le lit; de là il s'en alla aux Tuileries selon sa coutume, et vint passer aux Feuillants. Après dîner, il fut quelque temps au cabinet de la reine, où il fit et dit mille bouffonneries avec M<sup>me</sup> de Guise et M<sup>me</sup> de la Châtre. M<sup>me</sup> de Guise sortit pour s'en aller solliciter un procès, et lui un peu après pour s'en aller à Arsonas. Il délibéra longtemps s'il sortiroit, et plusieurs fois dit à la reine : M'amie, irai-je? n'irai-je pas? Il seroit même deux ou trois fois, et puis tout d'un coup retourna, et dit à la reine : M'amie, irai-je encore? et faisoit de nouvelles douces d'aller ou de demeurer. Enfin il se résolut d'y aller, et ayant plusieurs fois baisé la reine, lui dit adieu : entre autres choses que l'on a remarquées, il lui dit : Je ne ferai qu'aller et venir, et serai les trois à cette heure même. Comme il fut en bas de la montée où se tenoit l'attendoit, M. de Praslin, son capitaine des gardes, le vint lui suivre.

1. Le genre de ce mot n'étoit pas encore fixé, et on lui donna indifféremment le masculin ou le féminin.

Il lui dit : Allez-vous-en, je ne veux personne ; allez faire vos affaires. Ainsi, n'ayant autour de lui que quelques gentilshommes et des valets de pied, il monta en carrosse, se mit au fond à la main gauche, et fit mettre M. d'Épernon à la main droite ; auprès de lui, à la portière, étoient M. de Montbazon, M. de la Force ; à la portière du côté de M. d'Épernon étoient M. le maréchal de Lavardin, M. de Créqui ; au-devant, M. le marquis de Mirabeau et monsieur le premier écuyer. Comme il fut à la Croix-du-Tiroir, on lui demanda où il vouloit aller ; il commanda qu'on allât vers Saint-Innocent. Étant arrivé à la rue de la Ferronnerie, qui est la fin de celle de Saint-Honoré, pour aller à celle de Saint-Denis, devant la Salamandre, il se rencontra une charrette qui obligea la carrosse du roi à s'approcher plus près des boutiques de quincaillieux<sup>1</sup> qui sont du côté de Saint-Innocent, et même d'aller un peu plus bellement, sans s'arrêter toutefois, combien qu'un qui s'est hâté d'en faire imprimer le discours l'ait écrit de cette façon. Ce fut là qu'un abominable assassin, qui s'étoit rangé contre la prochaine boutique, qui est celle du *Cœur couronné percé d'une flèche*, se jeta sur le roi, et lui donna, coup sur coup, deux coups de couteau dans le côté gauche : l'un prenant entre l'aisselle et le tétin, va en montant sans faire autre chose que glisser ; l'autre prend contre la cinq et sixième côte, et, en descendant en bas, coupe une grosse artère, de celles qu'ils appellent *veineuses*. Le roi, par malheur, et comme pour tenter davantage ce monstre, avoit la main gauche sur l'épaule de M. Montbazon, et de l'autre s'appuyoit sur M. d'Épernon, auquel il parloit. Il jeta quelque petit cri, et fit quelques mouvements. M. de Montbazon lui ayant demandé : Qu'est-ce, sire ? il lui répondit : Ce n'est rien, ce n'est rien, par deux fois ; mais la dernière, il le dit si bas qu'on ne le put entendre. Voilà les seules paroles qu'il dit depuis qu'il fut blessé. Tout aussitôt la carrosse tourna vers le Louvre. Comme il fut au pied de la

1. Quincailliers.



montée où il étoit monté en carrosse, qui est celle de la chaudière de la reine, on lui donna du vin. Pensez que quelqu'un étoit déjà couru devant, porter cette nouvelle. Le sieur de Cérisy, lieutenant de la compagnie de M. de Praslin, lui ayant soufflé la tête, il fit quelque mouvement des yeux, puis les referma aussitôt sans les plus ouvrir. Il fut porté en haut par M. de Montbazou, le comte de Curson en Quercy, et mis sur le lit de son cabinet, et, sur les deux heures, porté sur le lit de sa chambre, où il fut tout le lendemain et le dimanche : un chacun alloit lui donner de l'eau bénite. Je ne vous dis rien des pleurs de la reine, cela se doit imaginer. Pour le peuple de Paris, je crois qu'il ne pleura jamais tant qu'à cette occasion. Tout le monde monta à cheval, les uns allant aux portes, les autres aux places, les autres aux ponts, avec une affection extrême de témoigner sa fidélité. L'on envoya quant et quant deux compagnies des gardes à M. de Sully pour conserver l'Arsenac et la Bastille s'il en étoit besoin ; mais tout cela fut inutile, car jamais il n'y eut autre trouble que celui de la douleur générale qu'apporta ce pitoyable inconvénient. On donna des gardes aux ambassadeurs, et notamment à celui d'Espagne, que le peuple vouloit tuer à l'heure même ; et l'eut fait sans M. de Corbozon, qui l'en empêcha ; les gardes lui furent levées devant-hier. Le lendemain, le roi et la reine allèrent au parlement, accompagnés de tout ce qu'il y avoit de princes et de grands en cette cour, hormis de M. de Vendôme ; madame sa femme y fut, qui contesta le rang avec M<sup>lle</sup> de Langueville, qui lui demeura. Il s'y passa quelques autres particularités, mais on ne seroit jamais fait : il suffit de dire que, d'un consentement universel, le roi fut couronné, et la reine déclarée régente. Le jour même, il en fut fait de même à Rouen et à Orléans, et partout généralement il ne se parla que de couronne et d'obéissance. Ce coquin est d'Angoulême, nommé François de Bayillac, grand et puissant homme, âgé d'environ trente-cinq ans, la barbe rouge et les cheveux noirs ; il est extrêmement résolu, et jusqu'ici n'avoit rien dit, si ce n'est qu'il n'en se dit point ce qu'il a

dit. On parle si diversement de lui que je ne sais quasi qu'en écrire. M. d'Aix le fut voir, auquel il répondit de sorte que l'on dit qu'il ne jugeoit pas qu'il fût à propos de le faire trop parler. Il dit qu'il étoit résolu à tout ce qu'on lui voudroit ou qu'on lui voudra faire endurer : toutefois on lui a dit qu'on alloit écorcher devant lui son père et sa mère, et de fait on les est allé querir ; cela lui a un peu attendri le cœur. Il fut trouvé saisi de quelques billets pleins de croix et caractères inconnus. M. de Vitry, qui le garda au commencement, dit qu'il en avoit un où au-dessus étoit écrit : *Stances pour empêcher de sentir les douleurs des supplices*. Il dit que de tout autre jour il ne pouvoit courir fortune qu'au vendredi ; mais qu'il avoit vu l'occasion trop belle pour la laisser perdre. Son couteau étoit une espèce de baïonnette qu'il dit avoir prise en un cabaret ; le manche en est blanc, il n'a qu'environ deux doigts de dos ; le reste est tranchant des deux côtés. Il dit qu'il y a fort longtemps qu'il a cette résolution, et que plusieurs fois il l'a quittée ; toutefois qu'elle lui est toujours revenue. Il s'est confessé, à ce qu'il dit, plusieurs fois d'un homicide volontaire ; toutefois qu'il n'a jamais désigné à ses confesseurs que ce fût le roi, d'autant qu'il sait bien qu'en matière de crime de lèse-majesté les confessions se révèlent : il a nommé entre ses confesseurs un jésuite nommé le père d'Aubigny. Il a été trois ans feillant ; mais ayant eu quelque vision qu'il révéla aux religieux, ils le chassèrent de leur couvent. Enquis d'où lui étoit arrivée premièrement cette méchante pensée, il dit que comme il fut en la conciergerie de cette ville, où il a été longtemps prisonnier (les uns disent à cause d'un vol dont il se purgea ; il dit qu'il y étoit pour six mille francs, auxquels il étoit condamné), étant un soir dans sa chambre, seul, il vit voler près de sa chandelle un papillon qu'il jugea plus grand que les autres ; que plusieurs fois il le voulut prendre, mais toujours il disparoissoit : cela lui fit croire que c'étoit autre chose qu'un papillon. Après avoir rêvé quelque temps, il se coucha sur la paille ; et s'étant endormi, il lui fut avis qu'il voyoit soixante hommes armés de toutes pièces,

qui se battoient auprès de lui; et qu'ayant discerné quelques coups là-dessus en lui-même, il jugea que c'étoit un pényon de guerre, et que le moyen de continuer la paix étoit de tuer le roi. Comme on lui remontra que c'étoit au contraire le moyen d'allumer la guerre, il dit qu'il le reconnoissoit bien à cette heure, mais que lors il ne le jugeoit pas comme cela. Lorsque le leu de la mort du roi fut porté chez M. de Beaulieu, il y avoit un nommé Bouchet, qui a long-temps demeuré en Flandre, qui dit tout aussitôt qu'il se doutoit bien qui avoit fait le coup, et conta que, depuis environ un an, il y a eu ce pays-là dix-huit ou vingt qui font pénitence publique, et tous les mercredi et samedi se baillent ennuy les rues, le plus méchant d'entre eux s'appelle le roi, et est couronné d'épines. Ce sont tous gens qui, à ce jurer par leur pénitence, doivent avoir fait des méchancetés énormes, et qui sont allés à rudoire en leur proposant quoi que ce soit pour avancer leur pénitence, et se soumettent de faire tout ce qui leur est commandé par un confesseur; il avoit opinion que cela pouvoit venir de quelqu'un de cette manière de gens, parce qu'il avoit vu depuis quatre jours leur roi sur cette ville. Ces gens s'appellent *luttus*, et lui le roi des *luttus*. Ce Bouchet fut tout aussitôt même reconnu pour criminel; mais il trouve que ce n'étoit pas lui. Les uns disent qu'il a été maître d'école à Tours; les autres, à Montpellier; les autres, qu'il a été des écoles de l'archidioc; les autres, son lapin; d'autres disent qu'il est marié à Bruxelles, et qu'il a trois enfants; la plupart ne veulent pas qu'il soit marié, mais disent-on pour certain qu'il a été maître d'école. Il a été pris trois ou quatre autres suspects, l'un pour avoir dit que le fils ne survivroit guère après l'autre; qu'il y avoit beaucoup de gens qui prient Dieu pour se sauver, et qu'il en étoit un, et que quand à lui il avoit eu quelque la mort imaginative. Il a été pris aussi un gentilhomme qui, voyant passer le roi, dit: Voilà un beau roi! On ne parle que de cette peste, et cela, sans y être, est le plus grand scandale qui nous ayons; car tout est aussi tranquille ici, et par tous les quartiers

de deçà, que s'il n'étoit point arrivé de changement. On prépare les funérailles du roi; je crois que vendredi prochain l'effigie sera mise en public : cette cérémonie se fera aux Tuileries, pour empêcher que tout le monde ne vienne au Louvre, et aussi qu'il est plus à propos que cela se fasse hors du lieu où est le nouveau roi. Pour cette heure le corps du roi est dans une bière de plomb, en la chambre qui va des cabinets à la galerie, sur un lit couvert de drap d'or frisé, avec une croix de satin blanc : deux archers du hoqueton blanc, l'un d'un côté, l'autre de l'autre, sont au chevet du lit; et au pied deux hérauts d'armes avec leurs cottes, qui sont celles mêmes qu'ils portoient au couronnement. A la main droite du lit est un autel où l'on dit messe tous les jours, et des deux côtés du lit il y a toujours des religieux qui prient; le lit est entre les deux croisées qui regardent sur la Seine, les pieds viennent vers la cheminée. Le roi Henri troisième sera enterré quatre ou cinq jours auparavant : il y en avoit qui proposoient de les enterrer l'un quand l'autre; mais la reine ne l'a pas voulu. Je crois que, cela fait, le roi fera son entrée. Tous les arcs que l'on avoit dressés demeurent, et en a-t-on seulement ôté les tableaux. Je suis las d'écrire, mais si vous dirai-je encore que M. de Guise a protesté à la reine qu'il ne permettroit plus que M. de Vendôme le précédât, et que ce qu'il en a fait autrefois, ç'a été pour le respect du roi. Ceci me fait ressouvenir d'un des points de la harangue que fit M. le premier président quand la reine fut déclarée régente, qui est que l'âge et l'expérience du feu roi, le bien qu'il avoit fait à la France de l'avoir tirée de tant de misères, avoit été cause qu'ils ont passé au parlement beaucoup de choses contraires au bien du peuple; mais à l'avenir si on leur en proposoit de semblables, ils supplioient le roi et la reine de les excuser s'ils en usoient d'autre façon.

## IV.

25 septembre 1610.

Je vous écrivis par M. Bejul, il n'y a que trois jours; depuis, le sieur Concini a été fait marquis d'Ancre, lieutenant général de Péronne, Montdidier et Roye, premier gentilhomme de la chambre, par la résignation que lui en a faite M. le maréchal de Bouillon. Hier il bouffonnoit avec M. de Guise de son marquisat d'Ancre, et disoit que cela s'étoit rencontré fort à propos, à cause qu'en Italie il est descendu des comtes de la Plume. M. de Guise lui répondit qu'avec une comté de Plume et un marquisat d'Ancre, il ne lui falloit plus qu'une devise de papier pour asservir tout l'équipage.



TABLE  
PAR ORDRE CHRONOLOGIQUE

DES POÉSIES DE MALHERBE

		Page.
I.	Sur le portrait d'Étienne Pasquier qui n'avait point de maison . . . . .	323
II.	A M. Pertuisé . . . . .	373
III.	Stances <i>Si des vœux considérants</i> . . . . .	37
IV.	Les larmes de saint Pierre, imitées du Tasse . . . . .	37
V.	Épigramme de M. d'Is, parent de l'auteur . . . . .	329
VI.	Pour M. de Montpellier, à Madame devant son mariage . . . . .	30
VII.	À sa belle-sœur, sur la prise de la Rochelle . . . . .	139
VIII.	Sur le même sujet . . . . .	139
IX.	Victoire de la constance . . . . .	72
X.	Consolation à Corneille sur la mort de son père . . . . .	86
XI.	Dessin de quitter son pays qui ne le veut point que de promesses . . . . .	70
XII.	Consolation à M. du Verrier, gentilhomme d'Alsace, sur la mort de sa fille . . . . .	79
XIII.	A la reine, mère du roi, sur sa bonté pour les Français . . . . .	135
XIV.	Principaux d'Espagne . . . . .	77
XV.	Aux nobles de Dauphiné . . . . .	93
XVI.	Paraphrase du psaume VIII . . . . .	75
XVII.	Pour les pairs de France, assésés au conseil de la régence . . . . .	82
XVIII.	A M <sup>lle</sup> la duchesse de Savoie, épouse de la Prin- cesse . . . . .	174

	Pages
XIX.	Prière pour le roi Henri le Grand, allant en Limousin. . . . . 86
XX.	Sur l'attentat commis en la personne de Henri le Grand, le 19 décembre 1605. . . . . 205
XXI.	Aux dames, pour les demi-dieux marins, conduits par Neptune . . . . . 92
XXII.	Au roi Henri le Grand, sur l'heureux succès du voyage de Sedan. . . . . 215
XXIII.	Chanson : <i>Qu'autres que vous soient désirées.</i> . . . . 309
XXIV.	Stances : <i>Philis qui me voit le teint blême.</i> . . . . 95
XXV.	Au roi Henri le Grand. . . . . 275
XXVI.	Au roi Henri le Grand. . . . . 276
XXVII.	Pour le premier ballet de M <sup>gr</sup> le dauphin . . . . . 277
XXVIII.	A M. le grand écuyer de France . . . . . 225
XXIX.	A M. de Fleurance, sur son Art d'embellir. . . . . 278
XXX.	Sonnet : <i>Quel astre malheureux ma fortune a bâtie</i> . . 279
XXXI.	Stances : <i>Laisse-moi, raison importune</i> . . . . . 98
XXXII.	Sonnet : <i>Il n'est rien de si beau comme Caliste est belle.</i> 280
XXXIII.	Stances : <i>Le dernier de mes jours est dessus l'horizon.</i> . 101
XXXIV.	Sonnet : <i>Beauté de qui la grâce étoune la nature</i> . . . . 281
XXXV.	Sonnet : <i>Beaux et grands bâtiments d'éternelle structure.</i> 282
XXXVI.	Sonnet : <i>Caliste, en cet exil j'ai l'âme si gênée</i> . . . . . 283
XXXVII.	Sonnet : <i>C'est fait, belle Caliste, il n'y faut plus penser.</i> 284
XXXVIII.	Stances : <i>Dure contrainte de partir.</i> . . . . . 104
XXXIX.	Pour mettre devant les Heures de Caliste . . . . . 330
XL.	Autre sur le même sujet . . . . . 330
XLI.	Sonnet : <i>Quoi donc! c'est un arrêt qui n'épargne per- sonne.</i> . . . . . 285
XLII.	Ballet de la reine . . . . . 107
XLIII.	Ballet de Madame . . . . . 111
XLIV.	Pour Alcandre. . . . . 114
XLV.	Pour Alcandre au retour d'Oranthe à Fontainebleau . . 118
XLVI.	Alcandre plaint la captivité de sa maîtresse . . . . . 120
XLVII.	Sur le même sujet . . . . . 124
XLVIII.	Stances : <i>Donc cette merveille des cieus.</i> . . . . . 127
XLIX.	Pour M <sup>lle</sup> de Conti, Marie de Bourbon. . . . . 331
L.	Épithaphe de la même . . . . . 217
LI.	A M <sup>gr</sup> le dauphin . . . . . 287
LII.	Plainte sur une absence . . . . . 131
LIII.	Vers funèbres sur la mort de Henri le Grand . . . . . 136
LIV.	A la reine, mère du roi, sur les heureux succès de sa régence. . . . . 250



	Pages	
LV.	Épithaphe de feu M <sup>r</sup> le duc d'Orléans . . . . .	288
LVI.	A la reine, mère du roi, sur la mort de M <sup>r</sup> le duc d'Orléans . . . . .	290
LVII.	A M. du Maine, sur ses œuvres spirituelles . . . . .	293
LVIII.	A la reine, mère du roi, pendant sa régence. . . . .	149
LIX.	Les Sibylles. Sur la fête des alliances de France et d'Espagne . . . . .	143
LX.	Sur le même sujet . . . . .	148
LXI.	Pour M. de la Cépède, sur son livre de la Passion de Notre-Seigneur. . . . .	291
LXII.	Pour la Purche d'Orléans . . . . .	311
LXIII.	Sur le même sujet. . . . .	312
LXIV.	Paraphrase du psaume CXXVIII. . . . .	159
LXV.	Pour la reine, mère du roi, pendant sa régence. . . . .	345
LXVI.	Prédiction de la Meuse aux princes révoltés . . . . .	350
LXVII.	Autre fragment . . . . .	350
LXVIII.	Chanson : <i>Ils s'en vont, ces rois de ma vie</i> . . . . .	315
LXIX.	Sonnet : <i>Celle qu'a aimé Hymen à mon cœur attaché</i> . . . . .	320
LXX.	Pour une fontaine. . . . .	322
LXXI.	Chanson : <i>Sus dessus, la merveille des belles</i> . . . . .	314
LXXII.	Récit d'un berger au ballet de Madame, princeps d'Espagne . . . . .	152
LXXIII.	Pour un ballet de Madame. . . . .	157
LXXIV.	Sur le mariage du roi et de la reine . . . . .	159
LXXV.	Pour mettre au devant du livre du sieur de Lortigue . . . . .	303
LXXVI.	Prophétie du Dieu de Sion . . . . .	162
LXXVII.	Stances : <i>Enfin ma patience, et les vains que j'ai pris</i> . . . . .	162
LXXVIII.	Sur une image de sainte Catherine. . . . .	303
LXXIX.	Épigramme : <i>Jeanne, tantis que tu fus belle</i> . . . . .	324
LXXX.	A M <sup>me</sup> la prisonnière de Courti. . . . .	294
LXXXI.	Stances spirituelles . . . . .	160
LXXXII.	Chanson : <i>Chère beauté que mon Dieu vante</i> . . . . .	316
LXXXIII.	A M. de Pré, sur son portrait de l'éloquence française . . . . .	325
LXXXIV.	Épigramme : <i>Cet absinthe au nez de harlet</i> . . . . .	283
LXXXV.	Sur le portrait de Cassandre, maître de Renard . . . . .	426
LXXXVI.	Vers composés pour l'entrée de Louis XIII à Aix. . . . .	167
LXXXVII.	Autres sur le même sujet . . . . .	167
LXXXVIII.	Pour M <sup>r</sup> le comte de Saligny . . . . .	169
LXXXIX.	A Habel, peintre, sur un livre de Bours . . . . .	390
XC.	A M <sup>r</sup> frère du roi. . . . .	298
XCI.	Au roi . . . . .	297

	Pages.
XCII. A M <sup>gr</sup> le cardinal de Richelieu. . . . .	298
XCIII. Au roi . . . . .	199
XCIV. Pour le marquis de la Vieuville, superintendant des finances. . . . .	306
XCV. Fragment : <i>Et maintenant encore, en cet âge penchant.</i> . . . .	402
XCVI. Épigramme pour mettre au devant de la Somme théologique du P. Garasse. . . . .	336
XCVII. Autre à l'auteur de ce livre. . . . .	337
XCVIII. Consolation à M. le premier président, sur la mort de M <sup>me</sup> sa femme. . . . .	172
XCIX. Pour M <sup>gr</sup> le cardinal de Richelieu. . . . .	300
C. Paraphrase du psaume CXLV. . . . .	177
CI. Pour un gentilhomme de ses amis, qui mourut âgé de cent ans . . . . .	337
CII. Sur la mort de son fils. . . . .	338
CIII. Pour le roi, allant châtier la rébellion des Rochelois et chasser les Anglois qui en leur faveur étoient descendus en rne de Re. . . . .	257
CIV, Fragment : <i>Enfin mon roi les a mis bas.</i> . . . .	360
CV. A M. de la Garde, au sujet de son Histoire sainte. . . . .	265
CVI. A M. de la Morelle, sur la pastorale de l'amour contraire. . . . .	265

**PIÈCES DONT LA DATE EST INCERTAINE.**

CVII. Chanson : <i>Mes yeux, vous m'êtes superflus.</i> . . . . .	318
CVIII. Chanson : <i>C'est assez, mes désirs, qu'un aveugle penser</i> . . . . .	320
CIX. Pour la guérison de Chrysante. . . . .	179
CX. A M. Colletet, sur la mort de sa sœur . . . . .	338
CXI. Pour une mascarade. . . . .	182
CXII. Chanson : <i>Est-ce à jamais, folle espérance.</i> . . . . .	322
CXIII. Stances <i>Quoi donc, ma lâcheté sera si criminelle.</i> . . . .	184
CXIV. Chanson : <i>C'est fausement qu'on estime</i> . . . . .	324
CXV. Épigramme : <i>Tu dis, Colin, de tous côtés.</i> . . . . .	338
CXVI. Épigramme : <i>Ce livre est comme un sacré temple</i> . . . . .	339
CXVII. Sur la mort d'un gentilhomme qui fut assassiné . . . . .	305
CXVIII. Fragment : <i>Les peuples pipés de leur minc</i> . . . . .	316
CXIX. Fragments. A M <sup>gr</sup> le cardinal de Richelieu . . . . .	362

## TABLE.

167

CXX.	Fragment : <i>Tantôt nos natures</i> . . . . .	
CXXI.	Fragment : <i>Elle était jusqu'au sommeil</i> . . . . .	261
CXXII.	Fin d'une ode pour le roi . . . . .	261
CXXIII.	Fragment d'une ode d'Horace . . . . .	262
CXXIV.	Autre fragment : <i>Vous êtes beau, mon beyer</i> . . . . .	262

FIN DE LA TABLE CHRONOLOGIQUE.



## TABLE DES MATIÈRES

---

	Pages.
PREFACE . . . . .	1
VIE DE MALHERBE, PAR RACAN. . . . .	1
LES LARMES DE SAINT PIERRE, Imitées du Tasse, poème. . . . .	25

### STANCES.

I.	Stances : <i>Si des maux venaisseut avec ma patience</i> . . . . .	97
II.	Pour M. de Montgouyer, à Madame devant son mariage . . . . .	98
III.	Victoire de la constance . . . . .	98
IV.	Consolation à Caritée sur la mort de son mari . . . . .	98
V.	Déssein de quiter une dame qui ne se contentoit que de promesses . . . . .	70
VI.	Consolation à M. de Prier, gentilhomme d'Aix en Provence, sur la mort de sa fille. . . . .	72
VII.	Prosepoëme d'Orlande. . . . .	77
VIII.	Paraphrase du poëme VIII . . . . .	79
IX.	Pour les pairs de France, assés au combat de harrière . . . . .	82
X.	Prise pour le roi Henri le Grand, allant en Languedoc . . . . .	82
XI.	Aux Dames, pour les demi-dieux marins, conduits par Neptune . . . . .	92
XII.	Stances : <i>Phébé, qui me voit le tout dévoué</i> . . . . .	95
XIII.	Stances : <i>Laissez-moi, en un important</i> . . . . .	98
XIV.	Stances : <i>Le service de son pays est devant l'honneur</i> . . . . .	101
XV.	Stances : <i>Dans une suite de parties</i> . . . . .	104
XVI.	Ballet de la reine. . . . .	107

	Pages.
XVII.	Ballet de Madame. . . . . 111
XVIII.	Pour Alcandre . . . . . 114
XIX.	Pour Alcandre au retour d'Oranthe à Fontainebleau . . 118
XX.	Alcandre plaint la captivité de sa maîtresse. . . . . 120
XXI.	Sur le même sujet. . . . . 124
XXII.	Stances : <i>Donc cette merveille des cieux.</i> . . . . . 127
XXIII.	Plainte sur une absence . . . . . 131
XXIV.	Vers funèbres sur la mort de Henri le Grand . . . . . 136
XXV.	A la reine, mère du roi, pendant sa régence. . . . . 140
XXVI.	Les Sibylles. Sur la fête des alliances de France et d'Espagne . . . . . 143
XXVII.	Sur le même sujet. . . . . 148
XXVIII.	Paraphrase du psaume CXXVIII. . . . . 151
XXIX.	Récit d'un berger au ballet de Madame, princesse d'Es- pagne. . . . . 153
XXX.	Pour un ballet de Madame . . . . . 157
XXXI.	Sur le mariage du roi et de la reine . . . . . 159
XXXII.	Prophétie du dieu de Seine. . . . . 162
XXXIII.	Stances : <i>Enfin ma patience, et les soins que j'ai pris.</i> . 163
XXXIV.	Stances spirituelles . . . . . 165
XXXV.	Vers composés pour l'entrée de Louis XIII à Aix. . . . 167
XXXVI.	Pour M <sup>er</sup> le comte de Soissons . . . . . 169
XXXVII.	Consolation à M. le premier président, sur la mort de M <sup>me</sup> sa femme . . . . . 172
XXXVIII.	Paraphrase du psaume CXLV. . . . . 177
XXXIX.	Pour la guérison de Chrysanthe . . . . . 179
XL.	Pour une mascarade. . . . . 182
XLI.	Stances : <i>Quoi donc, ma lâcheté sera si criminelle ?</i> . . 184

## ODES.

I.	Au roi Henri le Grand, sur la prise de Marseille. . . . 189
II.	Sur le même sujet . . . . . 193
III.	A la reine, mère du roi, sur sa bienvenue en France . 195
IV.	Sur l'attentat commis en la personne de Henri le Grand, le 19 décembre 1605 . . . . . 205
V.	Au roi Henri le Grand, sur l'heureux succès du voyage de Sedan. . . . . 215
VI.	A M. le grand écuyer de France. . . . . 225

TABLE.

451

		Pages.
VII.	A la reine, mère du roi, sur les heureux succès de sa régence. . . . .	259
VIII.	Pour le roi, allant chasser la rébellion des Rochelais et chasser les Anglais qui en leur faveur étoient descendus en l'île de Ré . . . . .	267
IX.	A M. de la Guise, au sujet de son Histoire sainte. . . . .	265

SONNETS.

I.	A M. Perria hu . . . . .	273
II.	A M <sup>me</sup> la prisonnière danoise, Charlotte de la Tremouille. . . . .	274
III.	Au roi Henri le Grand . . . . .	275
IV.	Au roi Henri le Grand . . . . .	276
V.	Pour la première vallée de M <sup>re</sup> le Dauphin. . . . .	277
VI.	A M. de Tivrazon, sur son Art d'ambassade. . . . .	278
VII.	Sonnet : <i>Quel malie malheureux ses fortunes a fait?</i> . . . . .	279
VIII.	Sonnet : <i>Il n'est rien de si beau comme Coline est belle.</i> . . . .	280
IX.	Sonnet : <i>Bonne, de qui la grâce donne la lecture.</i> . . . .	281
X.	Sonnet : <i>Bonne et grande balivane d'oiseau structure.</i> . . . .	282
XI.	Sonnet : <i>Coline, en cet état j'ai l'âme si pleine.</i> . . . .	283
XII.	Sonnet : <i>C'est fait, belle Coline, il n'y faut plus penser.</i> . . . .	284
XIII.	Sonnet : <i>Quel donc! c'est un ardeur qui n'épargne per-</i> <i>sonne.</i> . . . .	285
XIV.	Épigramme de M <sup>re</sup> de Conti, Marquise de Brézillac . . . . .	286
XV.	A M <sup>re</sup> le Dauphin . . . . .	287
XVI.	Épigramme de M <sup>re</sup> le Duc d'Orléans. . . . .	288
XVII.	A la reine, mère du roi, sur la mort de M <sup>re</sup> le Duc d'Orléans . . . . .	289
XVIII.	A M. de Maure, sur son maître spirituel . . . . .	290
XIX.	Pour M. de la Capelle, au sujet de son livre de la Passion de Notre-Seigneur . . . . .	291
XX.	Sonnet : <i>Celle qu'aimait Il eut à son côté attaché.</i> . . . .	292
XXI.	A M <sup>re</sup> la prisonnière de Colli . . . . .	294
XXII.	A Gabriel, poète, sur un livre de Saucy . . . . .	295
XXIII.	A M <sup>re</sup> Irène au roi . . . . .	296
XXIV.	À un roi . . . . .	297
XXV.	A M <sup>re</sup> le cardinal de Richelieu . . . . .	298
XXVI.	À un roi . . . . .	299

	Pages.
XXVII. Pour le marquis de la Vieuville, superintendant des finances. . . . .	300
XXVIII. Pour M <sup>er</sup> le cardinal de Richelieu. . . . .	300
XXIX. Sur la mort de son fils . . . . .	302
XXX. A M. de la Morelle, sur la pastorale de l'amour contraire . . . . .	304
XXXI. Sur la mort d'un gentilhomme qui fut assassiné . . . .	305

### CHANSONS.

I. Chanson : <i>Qu'autres que vous soient désirées</i> . . . . .	309
II. Chanson : <i>Ils s'en vont, ces rois de ma vie</i> . . . . .	312
III. Chanson : <i>Sus debout, la merveille des belles</i> . . . . .	314
IV. Chanson : <i>Chère beauté que mon âme ravie</i> . . . . .	316
V. Chanson : <i>Mes yeux, vous m'êtes superflus</i> . . . . .	318
VI. Chanson : <i>C'est assez, mes désirs, qu'un aveugle penser</i> . .	320
VII. Chanson : <i>Est-ce à jamais, folle espérance</i> . . . . .	322
VIII. Chanson : <i>C'est faussement qu'on estime</i> . . . . .	324

### ÉPIGRAMMES.

I. Sur le portrait d'Étienne Pasquier qui n'avoit pas de mains. . . . .	329
II. Épitaphe de M. d'Is, parent de l'auteur . . . . .	329
III. Pour mettre devant les Heures de Caliste. . . . .	330
IV. Autre sur le même sujet . . . . .	330
V. Pour M <sup>lle</sup> de Conti, Marie de Bourbon . . . . .	331
VI. Pour la Pucelle d'Orléans . . . . .	331
VII. Sur le même sujet. . . . .	332
VIII. Pour une fontaine . . . . .	332
IX. Pour mettre au devant du livre du sieur de Lortigues. .	333
X. Sur une image de sainte Catherine. . . . .	333
XI. Épigramme : <i>Jeanne, tandis que tu fus belle</i> . . . . .	334
XII. A M. de Pré, sur son portrait de l'éloquence françoise .	335
XIII. Épigramme : <i>Cet absinthe au nez de barbet</i> . . . . .	335
XIV. Sur le portrait de Cassandre, maîtresse de Ronsard. . .	336



TABLE.

53

	PAGE.
XV. Épigramme pour mettre au devant de la <i>Siècle théologique</i> du P. Garasse . . . . .	326
XVI. Autre à l'auteur de ce livre . . . . .	327
XVII. Pour un gentilhomme de ses amis, qui mourut âgé de cent ans . . . . .	327
XVIII. A M. Colletet, sur la mort de sa veuve . . . . .	328
XIX. Épigramme : <i>Tu dis, Collin, de tous côtés</i> . . . . .	328
XX. Épigramme : <i>Ce livre est comme un autre temple</i> . . . . .	329

FRAGMENTS.

I. Stances aux ombres de Dames . . . . .	330
II. Ode pour la reine, mère du roi, pendant sa régence . . . . .	332
III. Fragment sur la révulse des priores . . . . .	334
IV. Prédication de la Messe aux priores révoltes . . . . .	335
V. Autre fragment : <i>Ames pleines de vent, que la rage a blâmes</i> . . . . .	339
VI. Sur la prise prochaine de la Bastille . . . . .	341
VII. Fragment : <i>Les pauvres pères de leur mine</i> . . . . .	341
VIII. A M <sup>rs</sup> le cardinal de Beaufort . . . . .	342
IX. Fragment : <i>Enfant bon d'instinct</i> . . . . .	343
X. Fragment : <i>Elle dort jusqu'au réveil</i> . . . . .	344
XI. Fin d'une ode pour le roi . . . . .	344
XII. Fragment d'une ode d'Horace . . . . .	345
XIII. Autre fragment : <i>Vous avez écrit, mon Berger</i> . . . . .	345

LETTRES CHOISIES

I. A M. de Termes . . . . .	347
II. A M. *** . . . . .	348
III. A M. *** . . . . .	351
IV. A M <sup>me</sup> la princesse de Conti . . . . .	355
V. A M. de Montau . . . . .	358
VI. A sa sœur . . . . .	358
VII. A M. de Racan . . . . .	360
VIII. Au même . . . . .	361
IX. A M. l'évêque de Mendè . . . . .	369

	Pages.
X. A M. de Balzac . . . . .	411
XI. A M. de Bouillon-Malherbe . . . . .	416
XII. Au même . . . . .	417
XIII. Au même . . . . .	418
XIV. Au même . . . . .	419
XV. Au même . . . . .	420
XVI. Au même . . . . .	423
XVII. Au même . . . . .	425
XVIII. Au roi Louis XIII, à l'occasion de son fils, qui fut tué en duel. . . . .	426
Lettres et fragments de la correspondance avec M. de Peiresc. . . . .	432
Table par ordre chronologique des poésies de Malherbe. . . . .	443

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.



La Bibliothèque  
Université d'Ottawa  
Echéance

The Library  
University of Ottawa  
Date due

~~18 OCT 74~~ ~~WOT~~  
18m

~~16 OCT 74~~

R 23 '81

OCT 28 '81

FEB 25 '81

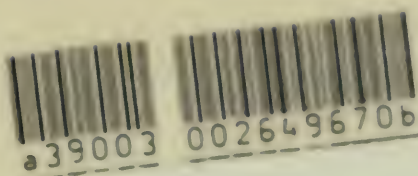
OCT 19 '81

25 JUL 1996

JUL 24 1996

25 SEP. 1996

SEP 25 1996



CE PG 1819

.A6 1874

COO MALHERBE, FR CEUVRES PO

ACC# 1388822

